PATRICE ROMAIN
SAUVE QUI PEUT
AVENTURES D'UN POMPIER VOLONTAIRE
Témoignage
City

SAUVE QUI PEUT

PATRICE ROMAIN

City

Document

© City Editions 2022
Couverture : Shutterstock/Studio City
ISBN : 9782824636450
Code Hachette : 49 3228 7
Catalogues et manuscrits : city-editions.com
Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.
Dépôt légal : Mai 2022

Du même auteur, chez City Éditions

Un principal ne devrait pas dire ça, 2019

Chez d'autres éditeurs

Collégiens casse-couilles (L'Opportun, 2022)

Requiem pour l'Éducation nationale (Le Cherche-Midi, 2021)

Inspecteurs casse-couilles (L'Opportun, 2020)

Chasse à l'homme (coécrit avec J. Calri et S. Chopin) (Max Milo, 2020)

Uber hits (coécrit avec S. Chopin et S. Dammaretz) (L'Opportun, 2019)

Secrets de palaces (coécrit avec S. Chopin) (L'Opportun, 2017)

Quand un proviseur se lâche (Le Cherche-Midi, 2017)

Pédagofreak (L'Éditeur, 2016)

Recto Verso (Michel Lafon, 2015)

Nos chers petits (Flammarion, 2015)

Mots d'excuse, l'intégrale (Michel Lafon, 2014)

J*ournal de bord d'un directeur d'école* (J'ai lu, 2014)

À ma femme qui a supporté mes absences,à la crevette et son Ulysse, à Titiet aux deux princesses…

Introduction

Chères lectrices, chers lecteurs,

J’ai eu l’honneur et le bonheur d’être sapeur-pompier volontaire durant vingt-trois ans.

Le hasard a voulu, d’une part que j’habite un village de 5 000 âmes qui, en quelques années, s’est transformé en une ville-dortoir de 25 000 habitants, d’autre part que ma prise de fonction coïncide avec le début de la professionnalisation des soldats du feu dans le département où je vivais. De fait, « mon » centre de secours, qui faisait moins de 300 interventions par an à mon arrivée en faisait plus de 6 000 lorsque j’en suis parti. Durant deux décennies, j’ai donc vécu au plus près une évolution unique en termes de compétences des hommes et d’amélioration du matériel… ainsi qu’un changement profond des mentalités de la population, donc des relations humaines.

Le sapeur-pompier est souvent confronté à la détresse, parfois même à l’horreur absolue. Soit il encaisse seul, et cela devient vite invivable pour lui, soit il extériorise, quelquefois en pratiquant un humour qui peut paraître douteux aux yeux des gens extérieurs. Soyez indulgents : durant toute ma carrière, je n’ai jamais rencontré un seul collègue dénué d’humanisme.

J’espère, au travers de ce livre, vous faire mieux connaître la vie quotidienne d’un sapeur-pompier volontaire, ni héros ni zéro, avec ses forces et ses faiblesses, mais à l’optimisme inébranlable…

Bonne lecture !

Patrice Romain
patrice.romain@hotmail.fr
https://patrice-romain-60.webself.net

PARTIE 1

LA FORMATION

Prestige de l'uniforme ? Attrait du danger ? Désir de rendre service ? Besoin de reconnaissance ? Un peu de tout cela, sans doute. Toujours est-il qu'à dix-neuf ans, je pousse la porte d'une caserne afin de me renseigner sur la fonction de sapeur-pompier volontaire…

Rigueur, loyauté, honnêteté intellectuelle, efficacité, bienveillance, patience et exigence. Quarante ans plus tard, telle est l'image que je garde de mes formateurs. Nous, les petits jeunes qui arrivions, avec nos différences et nos certitudes, avec notre insouciance et notre nonchalance, avons tous reçu le message cinq sur cinq. Excepté ceux qui sont partis juste après le discours de bienvenue, comprenant que la fonction ne laissait aucune place à l'ego. Comme quoi, la pédagogie efficace n'est pas l'apanage des pédagogues professionnels…

C'est ainsi que l'honnête citoyen que je prétends être aujourd'hui voue une reconnaissance éternelle à ceux qui lui ont inculqué, au cours de sa formation, des valeurs qui sont toujours les siennes.

1

Première prise de contact

Après avoir complété et posté tous les documents demandés, puis patienté quelques semaines, j'ai enfin reçu ma convocation pour ma formation de sapeur-pompier volontaire. Je me retrouve donc un samedi après-midi, avec une vingtaine d'autres jeunes, dans la cour d'une vieille caserne, tandis que mes copains sont au bowling, à la piscine ou chez Maxime qui fête ses vingt ans, même qu'il paraît qu'il va y avoir un tas de filles.

Nous sommes plus ou moins bien habillés, plus ou moins alignés, voire plus ou moins motivés. Un sergent athlétique au regard d'acier, entouré de deux confrères, cheveux ras, tous trois en uniforme impeccablement repassé, s'avance. Il se poste face à nous, jambes écartées, met ses pouces dans la boucle de son ceinturon, nous dévisage longuement un par un et nous harangue en nous toisant du haut de son mètre quatre-vingt-dix : « Alors je vous préviens tout de suite : je m'appelle Gérard Philippe[1], je suis le fils du capitaine, j'ai fait les paras à l'armée et je suis là pour vous apprendre le métier. Des questions ? »

Euh, non, pas de question. Juste une envie de ne pas faire le clown…

---

1. Célèbre acteur des années 1950.

2

Paroles de formateurs

« Ceux qui sont venus ici juste pour l'uniforme et les nanas, la porte, c'est par là ! »

*

« Chez nous, 14 heures, ce n'est pas 14 h 01. On doit pouvoir compter sur vous, en formation comme sur un feu. Alors celui qui est en retard une fois, c'est l'amende. Deux fois, c'est une de trop. Trois fois, ce n'est plus la peine de revenir. »

*

« Être pompier, c'est plus souvent avoir les mains dans la merde que sauver une jolie femme des flammes. Laissez vos fantasmes à l'entrée de la caserne ! »

*

« Celui qui vous dira qu'il n'a jamais eu peur est un menteur. Vous avez tous le droit, un jour, de ne pas supporter l'insupportable. Ce que vous n'avez pas le droit de faire, par contre, c'est le cacher. Car alors, c'est la vie des autres que vous mettez en danger. Le vrai courage, c'est d'avouer sa peur. »

*

« Sur un feu, rappelez-vous toujours la devise des sapeurs-pompiers : "Se sauver pour ne pas périr[2] !"… Mais non, je blague ! »

*

« Nous ne sommes que des secouristes. Ne vous prenez jamais pour un médecin. Chacun son rôle et les vaches sont bien gardées. Ne vous comportez pas comme ces cow-boys de la croix blanche, qui ressemblent aux crocodiles, avec leur grande gueule et leurs petits bras ! »

*

« Respect. Respect de ceux qui sont morts au feu. Respect du grade. Respect de la fonction. Respect de l'ancienneté. »

*

« Respect de ceux que nous soulageons. Respect de leur douleur. Respect de leur malheur. Respect, dignité, humanité. »

*

« Libre à vous de dire à votre entourage que vous êtes sapeur-pompier volontaire. Mais dans ce cas, vous aurez l'obligation morale de vous en montrer dignes 24 heures sur 24, car c'est vous que les gens iront chercher en premier en cas de coup dur. Avis aux soûlots éventuels du samedi soir, par exemple. »

*

« Le liseré rouge, sur notre pantalon, c'est la Légion d'honneur. Et la Légion d'honneur, c'est pas pour les branleurs.
À part les chanteurs. »

*

« Confiance. Confiance dans le matériel, et confiance dans les personnels. Sinon, on ne fait rien. »

*

S'adressant à un copain de formation :
« Pas mal, ta coupe de cheveux… Ils font la même pour hommes ? »

*

« Sur un feu, les autres ne sont rien sans vous. Mais vous n'êtes rien sans les autres. Ça fait con de le dire comme ça, dans une salle de cours, mais quand vous tiendrez une lance, face aux flammes, vous serez bien contents que le conducteur du fourgon vous envoie de l'eau. »

*

« Arrêtez de pleurnicher ! Les tractions que vous faites aujourd'hui vous sauveront peut-être la vie demain ! »

*

« L'eau cause plus de dégâts que le feu : rien ne l'arrête. N'employez donc que la quantité nécessaire. Ne travaillez pas à l'américaine ! ».

*

Notre premier feu ! Un vrai ! Nous l'attendions avec tant d'impatience ! Des dizaines de palettes, quelques litres d'essence, et des flammes hautes de plusieurs mètres. Exercice de ce soir : rester quinze secondes au plus près de l'incendie. Impossible de s'approcher à moins de cinq mètres du foyer. Le rayonnement est trop intense, la chaleur, insupportable. Retour en salle de cours. Un de nos formateurs :

« Vous comprenez maintenant pourquoi une mère, sous le coup de la panique, plongera dans une écluse pour sauver son fils de la noyade, mais ne pourra jamais arriver jusqu'à son enfant, au milieu d'un brasier ? »

*

Dernière journée de formation, dernier discours de notre responsable :

« Bon. Si vous êtes encore là, c'est que vous en voulez vraiment. On n'a dégoûté que ceux qui ne débordaient pas franchement d'enthousiasme. Vous avez intérêt à tous réussir l'examen. Vous représentez la compagnie. *A priori*, ça devrait bien se passer. Vous avez été un bon groupe. Un gros merde pour le week-end prochain… »

---

2. Il s'agit en fait de « Sauver ou périr ».

3

L’examen

Le pseudo-intellectuel qui assimile le sapeur-pompier volontaire au brave péquenot un peu limité devrait garder à l’esprit que celles et ceux qui donnent de leur temps et, parfois, leur vie, pour sauver la sienne méritent de la considération. Même s’ils n’ont pas bac + 5…

Tous les candidats du département concourent dans une immense salle. Avant le début des épreuves, un adjudant, du même moule que notre sergent formateur, passe doctement dans les rangs, monte sur l’estrade, désigne trois des postulants, leur demande de se lever, s’avance sur le devant de la scène et les livre à la vindicte populaire : « Moi, je ne connais que deux sortes de personnes qui portent des boucles d’oreilles : les pirates et les tarlouzes. Et je n’ai pas vu de bateau garé sur le parking ! »

Fermez le ban, on peut commencer…

*

Nous planchons depuis un quart d’heure déjà et mon voisin de droite n’a toujours rien écrit. Il attend que le temps passe, les yeux dans le vague, suivant sans doute du regard ses illusions qui s’envolent. Un examinateur s’en aperçoit, s’approche et discute avec lui à voix basse, la main sur son épaule. De grosses larmes tombent sur la feuille encore vierge.

Le candidat ne sait ni lire ni écrire. Il aura côtoyé (un peu) le monde des sapeurs-pompiers, mais pour lui, l’aventure se termine aujourd’hui…

*

Deuxième jour d’examen : épreuves sportives. Nous commençons par la

natation. Les plongeons sont loin d’être tous homologables, mais heureusement, il n’y a pas de note éliminatoire concernant le style.

Un candidat est sur le plot de départ. Il saute pieds en avant, remonte à la surface, barbote cinq mètres et commence à boire la tasse. Un maître-nageur vient à sa rescousse. Lui aussi dit adieu à ses rêves : il ne sait pas nager.

Comme quoi, pour un pompier, l’épreuve de l’eau peut être plus difficile que l’épreuve du feu.

PARTIE 2

SAPEUR ROMAIN, JEUNE PIOUPIOU

Un bureaucrate avisé (oxymore ?) a posé l'index sur une carte. La zone ainsi désignée, dans laquelle je vis, a été décrétée « ville nouvelle ». Elle est appelée à se développer à vitesse grand V. Une nouvelle caserne, provisoire, a été hâtivement construite pour mieux assurer la sécurité des habitants, actuels et futurs.

L'effectif est composé des volontaires de l'ancien centre de secours et, grande nouveauté, de quelques professionnels. L'adulescent que je suis débarque et plonge dans cette cohabitation pas forcément évidente au départ. Je découvre un monde de mâles, brut de décoffrage, où le système D règne en maître. Les coups durs soudent rapidement le groupe. Humilité et respect. Rires et larmes. J'essaie, modestement et du mieux que je peux, de me montrer digne de la confiance que l'on a placée en moi.

Un grand merci à tous les anciens qui ont supporté le chien fou que j'étais alors…

1

Ma première intervention

Dormez en paix, braves gens ! JE suis là, prêt à apaiser votre détresse !

Ma tenue de pompier n’est certes pas de toute première jeunesse (on m’en a prêté une, car je ne suis que stagiaire et le budget est serré), mais mon enthousiasme renverserait des montagnes.

Trois heures déjà que JE suis dans les starting-blocks, à attendre impatiemment la demande de secours qui me permettra de mettre en pratique ce que j’ai vu et revu au cours de ma formation…

Enfin ! Le téléphone sonne ! Un des habitants sur lesquels JE suis chargé de veiller a besoin de moi ! Qu’il soit sans crainte, JE vais le sauver ! Il était temps : je commençais à m’impatienter sérieusement…

Je pars donc pour ma première intervention. Une blonde demoiselle, 90 – 60 – 90, prisonnière des flammes ? Une belle brune que JE vais ressusciter en lui faisant du bouche-à-bouche ?

Un peu moins urgent, un peu moins glamour : il s’agit d’un chat mort à moitié écrasé dans le ventilateur du moteur d’une camionnette.

Peut-être courait-il également derrière une souris…

2

Le bizutage, passage traditionnel obligatoire

Nous sommes plusieurs pioupious à être affectés dans le même centre de secours. Les anciens nous attendent de pied ferme. C’est à nous de nous adapter au fonctionnement interne, et pas l’inverse. Et tant pis pour ceux qui ne le comprennent pas. Nous sommes en période d’observation, il nous faut être vigilants.

Pierrick, par exemple, qui est de service sécurité pour le traditionnel feu d’artifice du 14 juillet, est retourné chez lui chercher un briquet : un vieux sarce[3] lui a fait croire que, ce soir, ce serait à nous d’allumer les mèches des fusées.

*

Pascal, un volontaire arrivé en même temps que moi, est un pêchu. Il démarre au quart de tour et agit avant de réfléchir.

Le téléphone du standard de la caserne sonne. Le stationnaire[4] note : feu en centre-ville, à cinq cents mètres d’ici ! Ça tombe bien, Pascal est un grand sportif. Les anciens lui enfilent un ARI[5], lui attachent son masque avec l’araignée[6], ouvrent le robinet d’arrivée d’air et lui demandent de courir vers le lieu du sinistre afin d’effectuer une reconnaissance[7] dans la fumée, au cas où des personnes seraient coincées ; qu’il se rassure : le FPT[8] le rejoint aussi vite que possible…

Gants, lourd veston de peau, bouteille sur le dos, casque sur la tête et bottes aux pieds, tenant à la main une feuille avec l’adresse de l’incendie, notre héros pique un sprint vers les sinistrés prisonniers des flammes, progressant à grands coups de « Pssscchhhh » caractéristiques des expirations de plongeurs. Pascal provoque l’hilarité des estivants attablés

aux terrasses des cafés lorsqu'il leur demande des précisions sur l'adresse en marmonnant dans son masque. Il fait 30 °C à l'ombre, et au moins cinq de plus sous la tenue…

Eh Pascal !… À la caserne, avant de foncer tête baissée, apprends d'abord à distinguer la sonnerie d'un poste intérieur de celle du 18, la ligne de feu !

*

Ça y est. Malgré une prudence de Sioux pour déjouer les pièges des anciens, je suis baptisé. Ils m'ont confié ma première mission en solo : prendre la VL[9] afin d'aller en reconnaissance chez un particulier. Ma fierté l'a emporté sur ma méfiance, et je suis parti sans me poser de questions. Heureusement, les donneurs d'ordre ont été sympas : au bout de deux minutes, ils m'ont appelé par radio pour me demander de rentrer à la caserne, ce qui m'a évité de passer pour un simple d'esprit auprès de la personne, prise au hasard dans l'annuaire, chez laquelle je me rendais suite à son pseudo-appel pour « nid de mouches ».

*

Ils ont été moins complaisants avec Pascal. Comme moi, il est parti à la recherche d'un nid. Nid d'abeilles ? Nid de guêpes ? Nid de frelons ? Pensez donc ! Encore plus dangereux ! Un nid de ravions, redoutables hyménoptères !

Le gentil papi qui l'a accueilli au portail de son pavillon a ouvert des yeux grands comme des soucoupes : « Un hydravion sous ma toiture ? Non, je n'en ai pas, vous faites erreur ! »

*

C'est l'été. Il fait une chaleur caniculaire. La sécheresse menace. On cherche un volontaire pour une mission de la plus haute importance. Pascal se propose aussitôt. Il s'agit de se rendre aux services techniques de la ville pour y récupérer des sacs d'eau en poudre afin de nous constituer un stock.

*

Pascal ouvre trop sa grande bouche. Et tant qu'il l'ouvrira, les anciens lui rabattront son caquet, histoire de lui faire comprendre qu'il ignore encore beaucoup de choses. C'est la règle tacite de notre communauté masculine. De fait, « ils » l'ont encore envoyé seul, en reconnaissance. Cette fois-ci pour une fuite d'électricité enflammée sur un compteur à gaz…

---

3. Vieux briscard.
4. Sapeur-pompier chargé de répondre aux appels téléphoniques.
5. Appareil respiratoire isolant, équipement qui permet de respirer dans une atmosphère viciée grâce à une bouteille d'air (s'apparente à celui du plongeur).
6. Languettes en caoutchouc que l'on passe derrière la tête pour tenir le masque.
7. Sur un feu, la reconnaissance est essentielle ; elle permet, d'une part d'effectuer d'éventuels sauvetages, d'autre part d'appréhender parfaitement la situation afin d'être plus efficace ensuite.
8. Fourgon pompe tonne, l'engin (dans le langage pompier, on ne dit pas « véhicule ») que l'on utilise en cas de feu, entre autres.
9. Voiture légère.

3

L’appel de la sirène

2 heures du matin. Je suis dans les bras de Morphée… Non, je ne rêve pas : c’est bien la sirène qui retentit dans la nuit cotonneuse !

Je m’habille à toute vitesse, sors de chez mes parents en courant, traverse les plates-bandes et file attendre au carrefour tout proche. Cinq secondes plus tard, Pierrick, qui habite deux rues derrière le pavillon familial, arrive à moto. Je saute sur la selle, derrière lui, et nous roulons à tombeau ouvert vers la caserne. Sans mettre de casque, évidemment, ce serait une perte de temps. Ah ! L’insouciance, l’inconscience même, de la jeunesse !

*

Je me balade à bicyclette dans la ville. La sirène retentit. Je me mets aussitôt en danseuse et appuie à fond sur les pédales afin d’arriver à temps. Manque d’entraînement. J’ai surestimé mes capacités. Il est vrai que mon vieux biclou à rétropédalage est à un vélo de course ce qu’un cheval de trait est au vainqueur du prix de l’Arc-de-Triomphe. De plus, n’étant pas cycliste professionnel asthmatique (pléonasme), je n’ai pris ni Ventoline ni EPO. Un dernier virage et j’arrive à la caserne, en nage et à bout de forces.

Trop tard. Le FPT part sous mon nez. Le conducteur me salue d’un appel de phares moqueur tandis que les copains, hilares, m’adressent des bisous passionnés à travers la vitre arrière…

*

C’est la fête au village. Je monte dans le manège à sensations, m’installe et mets la barre de sécurité. Les enceintes saturées hurlent une musique de supermarché. De sa cabine, le forain annonce l’imminence du départ dans

un micro antédiluvien. Les wagons commencent à s'ébranler… Au même instant se met à mugir la sirène.

Je crois bien que je vais rater le départ…

*

Dimanche matin. Vu l'heure à laquelle je suis rentré cette nuit, il n'y a rien d'étonnant à ce que je dorme encore. Un mugissement caractéristique me réveille. Je jaillis hors de mon lit, enfile un pantalon, dévale l'escalier… et manque de renverser ma mère, qui passe l'aspirateur. Je fais aussitôt demi-tour et file me recoucher : j'ai pris le bruit du moteur de l'appareil électroménager pour celui de la sirène.

*

C'est mon tour de faire les courses familiales… Ouf, ça y est, j'ai tout pris ! Je pose le contenu de mon chariot sur le tapis de l'hôtesse de caisse, qui enregistre les denrées une par une. Je bredouille alors quelques excuses, adresse un regard désolé aux clients derrière moi et me sauve en courant : la sirène retentit.

*

Est-ce « ma » sirène qui mugit ou celle de la commune voisine ? En fait, tout dépend de la direction du vent, car j'habite quasiment à équidistance des deux casernes… Je téléphone aussitôt au centre de secours dont je dépends pour en avoir le cœur net. Le stationnaire décroche :

— Sapeurs-pompiers j'écoute !

— Salut, c'est le sapeur Romain… Ça sonne ?

— Ben… Ouais !

Je repose le combiné sans demander mon reste, me précipite dans ma voiture et roule à toute vitesse pour répondre à l'appel du feu. Je me gare en trombe devant la caserne mais, étrangement, ne vois aucune agitation particulière. Je cours quand même au standard et questionne le professionnel de permanence… qui me confirme que le téléphone fonctionne et que ça sonne bien lorsque quelqu'un appelle.

*

Et dire que ça m’avait fait rire, lorsqu’un ancien m’avait raconté ce qui lui était arrivé ! Oh que je regrette mon manque d’empathie !…

Ma copine et moi sommes passionnément enlacés sous la couette. Je confirme donc : ce n’est pas très agréable. Ni pour moi ni, sans doute, pour elle. Car la sirène se déclenche. Un bref instant d’hésitation, puis je me rhabille prestement et me sauve à toute vitesse. Dans le feu de l’action, j’oublie même d’enlever mon préservatif.

4

Je découvre le métier

Ce matin, comme chaque premier dimanche du mois, manœuvre[10]. Notre efficacité, donc la sécurité de nos concitoyens, est à ce prix. Nous montons dans le FPT, roulons quelques hectomètres et déroulons les tuyaux. La mission que l'on m'a fixée : diriger le jet de ma lance sur un feu fictif, au milieu de la piscine vide du jardin de mon chef de centre. Il faut de l'imagination, mais ce sont les ordres. Yes ! La cible est atteinte ! Ça va, il y a plus difficile comme exercice.

Deuxième partie de la manœuvre : poser la lance sur le rebord, la coincer avec des parpaings puis vérifier régulièrement que l'eau ne déborde pas. Pourvu qu'on y arrive ! En attendant que la piscine soit remplie, nous sommes invités à prendre le café dans le salon de l'officier et de sa chère et tendre. Prière d'enlever les bottes : chez lui, le chef ne l'est plus ! Je suis intimidé et me contente d'écouter les anciens raconter leurs souvenirs. Je note que notre lieutenant, devant sa femme, emploie un langage bien plus châtié qu'à la caserne…

*

— Ferme ta braguette !

— Elle est fermée !

— Ne raconte pas de bêtises, je vois le bout de ton zizi !

Nous transportons aux urgences un papa et son petiot de sept ans, dont le prépuce dépasse de la fermeture Éclair du jean… bien qu'il l'ait remontée. Le responsable légal devra donner son choix à l'interne de garde : la découpe du pantalon ou la circoncision.

Question difficile à trancher !

*

Ça gratte. Ce n’est pas douloureux certes, mais ça gratte. Et ça devient horripilant, car l’intervention est longue. Très longue. Pas pénible, certes, mais bien trop longue à mon goût. J’étais sous la douche quand le gong de la caserne a retenti pour un départ VSAB[11]. « On » m’avait caché mon boxer. Je suis donc nu sous le pantalon de grosse toile bleu marine. Et j’ai le derrière en feu !

*

Le plus rapide d’entre nous pour décaler[12], c’est le caporal Pimpon. Pimpon est le chien mascotte de la caserne, auquel on a solennellement remis son galon l’année dernière, galon qu’il porte fièrement à son collier. Pimpon connaît par cœur les codes du gong. Un coup, il court devant le VSAB. Deux coups, il se précipite à côté du FPT. Trois coups, et il est le premier arrivé à l’Epsa[13]. Auparavant, il avait le droit de monter dans les engins et de partir avec l’équipage, mais c’est désormais interdit. « Soi-disant pour des questions d’hygiène ! » grommellent les anciens.

Lorsqu’il nous voit partir sans lui, Pimpon se met à aboyer si fort que, malgré le deux-tons[14], nous l’entendons quand même.

*

Nous venons de rentrer d’intervention et décompressons à la caserne. Fort de mes immenses connaissances théoriques et de mon expérience de plus de trois mois déjà, je questionne le chef d’agrès[15] sur la pertinence de ses décisions. Car bien sûr, moi, du haut de mon savoir encyclopédique, j’aurais trouvé une meilleure solution. Il aurait dû me demander mon avis… Le vieux briscard professionnel commence à s’agacer :

— D’abord, tu me parleras quand tu seras en tenue !

Je disparais sans un mot, vexé dans mon orgueil de petit coq… pour revenir, casqué, botté, ceinturé, avec mon cuir, et agressif :

— C’est bon ? Maintenant que je suis en tenue, je peux vous poser une question ?

Silence dans la salle… Le fait de porter un galon n'empêche pas d'être intelligent et de pardonner à un petit morveux son outrecuidance. L'adjudant-chef m'invite :

— Allez viens, on va en discuter au foyer[16] !

Dit sur ce ton-là, il ne me reste plus qu'à mettre de l'eau dans mon vin… ou plutôt dans mon café.

*

Feu d'herbes sèches en lisière de bois. J'arrose nonchalamment les flammes en regardant à droite, à gauche. Aucun danger à l'horizon. Soudain, surgi de je ne sais où, un énorme sanglier me charge ! Avec ma lance pour toute arme, je me sens tel un Pygmée et sa sagaie face à un rhinocéros. Bref instant de panique… Ah non ! Le vieux mâle solitaire ne fait que fuir la chaleur du brasier : il passe tranquillement à un mètre de moi sans se préoccuper de ma présence…

Pour le coup, il a même droit à une petite douche gratuite.

*

AVP[17]. Nous procédons aux premiers soins. Mon chef d'agrès, amoureux des belles voitures, est d'une humeur de dogue. Il faut dire que le véhicule accidenté, quasi neuf et désormais bon pour la casse, est le sien, et qu'il n'a pas fini de le payer. Que la conductrice légèrement blessée est sa femme. Laquelle, sans doute, n'a pas non plus fini de le payer. Quant au passager inconscient, c'est un homme qu'il ne connaît pas.

*

Malaise à domicile. Un médecin privé est déjà sur les lieux : sa BMW gris métallisé est garée au pied de l'immeuble. La situation est urgente et délicate. Le généraliste à la chaîne en or s'énerve, sue, s'inquiète, peste et s'affole. Il n'arrive pas à perfuser la mamie. Les mains tremblantes, il la pique une, deux, trois, cinq fois. L'avant-bras de la victime commence à ressembler à une passoire. Nous, petits secouristes, ne sommes évidemment

pas compétents pour l'aider. Nous l'observons sans un mot depuis le coin où nous nous sommes réfugiés.

Le Smur[18] arrive enfin. L'infirmière, qui doit gagner dix fois moins que le praticien m'as-tu-vu, prend l'aiguille calmement et trouve la veine du premier coup.

*

Samedi minuit. Nous partons pour « odeur suspecte ». Sur place, RAS. Les gens qui ont demandé du secours font la fête dans une grande et belle maison. « Ils », ou plutôt, « elles » ne nous ont appelés que pour faire nombre, et sont dans un état d'excitation assez avancé. Coup d'œil circulaire de Cédric, notre chef d'agrès, dans le FPT. Son équipe n'est composée que de célibataires. Lui fera semblant de l'être. Il téléphone au stationnaire :

— Tu nous marques « rentrés à la caserne » sur la main courante[19], et tu peux te recoucher. Nous, on reste disponibles sur place. En cas de demande de secours, ne déclenche pas les bips. Tu me joins au numéro que je vais te donner. Je noterai l'adresse du sinistre et on décalera directement d'ici.

Nous commençons une longue mais agréable intervention nocturne.

*

L'ouvrier a mis son doigt dans l'engrenage.

Nous arrivons rapidement sur les lieux mais ne pouvons que constater les dégâts et attendre le Smur : nous ne sommes pas chirurgiens. Il faut en effet amputer sur place le bras pris jusqu'à l'épaule dans une vis sans fin.

*

C'est notre défi : faire parcourir le plus de distance possible à une polycoise[20] en une journée. Chaque sapeur-pompier de notre centre de secours, selon ses disponibilités horaires, du plus jeune au plus âgé, du plus sportif au plus replet, professionnel ou volontaire, gradé ou non, court un tour de stade puis passe le témoin à un collègue, sous les encouragements des femmes et des enfants venus participer à ce moment de convivialité.

Vingt-quatre heures et plusieurs centaines de kilomètres plus tard, nous accomplissons tous ensemble le dernier tour de piste. Les foulées solitaires dans la nuit, sous la lumière blafarde des quatre projecteurs, le soda avalé juste après l'effort et aussitôt régurgité, les crampes, les ampoules, la turista et l'insolation sont déjà à ranger au rayon des souvenirs impérissables. Effort gratuit et totalement inutile. Donc d'autant plus beau. C'est notre chef de centre qui a eu cette idée pour souder le groupe. L'objectif est atteint au-delà de toute espérance. Comme quoi la polycoise ne raccorde pas que les tuyaux !

*

Nous transportons dans notre VSAB un couple amoureusement enlacé. Tellement amoureusement que même des seaux d'eau n'ont pu les séparer. De la danse « kolé séré », ils n'ont retenu que « collés ». Cédric doit passer son message radio. Habituellement, le contenu, formel, ne varie guère : « Transportons sur clinique X un homme de vingt-quatre ans, suite à accident de travail… » ou : « Transportons sur centre médical Y une femme de cinquante ans, suite à accident de sport… » Mais là ?

Cédric est cartésien. Il prend son inspiration et débite tranquillement :

— Transportons sur CH[21] un couple d'une trentaine d'années, suite à accident de loisirs…

*

Ça y est ! Enfin ! Je fais partie de la grande confrérie !

Nous rentrons d'une intervention, au stade municipal, sur le terrain d'honneur, vous savez, celui sur lequel seuls les joueurs de l'équipe première ont le droit de jouer, les autres devant se contenter de toucher avec les yeux le gazon semé grâce à l'argent de leurs impôts… Allongé près du point de penalty, l'arbitre, qui portait déjà le deuil, s'est endormi définitivement. Malaise cardiaque. Massage vain. C'était sa dernière rencontre…

Évidemment, sitôt de retour à la caserne, on me demande de payer ma

tournée générale. Même si je suis un peu secoué. Pensez donc ! Mon premier mort !

*

Ce matin, Jean-Marc, un collègue sapeur-pompier professionnel néo-titulaire de la spécialité plongeur, est parti effectuer une mission. Sans doute déjà sa dernière, car il va démissionner. Du moins, c'est ce qu'il nous répète en boucle depuis un quart d'heure, complètement sonné. Il a remonté un cadavre d'une rivière. Ce à quoi les plongeurs sont préparés et malheureusement habitués.

Mais là, c'était celui de son père.

*

Départ pour feu de cave. Nous roulons à vive allure. Dans la cabine brinquebalante du FPT, nous tentons vaille que vaille de mettre nos ARI. Pour plus de commodité, Pierrick et moi, face à face, enlevons nos casques malgré l'interdiction. C'est tellement plus pratique pour s'équiper !

Le conducteur aperçoit trop tard un ralentisseur. Nous, les deux pioupious, sommes projetés l'un contre l'autre. Nos deux crânes se heurtent avec violence. Le plus explosif tête-à-tête que j'aie jamais connu ! Nous finissons le trajet groggy, dans les bras l'un de l'autre. Nous ne reprenons nos esprits qu'arrivés sur les lieux, et encore…

*

La maman du jeune que nous transportons à l'hôpital va devoir lui racheter une paire de chaussures…

Deux adolescents jouaient à la pichenette, ce fameux jeu intelligent que je pratiquais encore l'année dernière, qui consiste à planter un couteau dans le sol, entre les jambes de son adversaire. Rien à dire, le coup est valable car la pointe de la lame s'est effectivement enfoncée bien droit dans la terre. Mais seulement après avoir traversé la semelle de la chaussure, donc le pied, de notre victime.

*

Les travaux ont été rondement menés. Le « carrefour de la mort » ne méritera plus son surnom : la DDE[22] y a installé un rond-point, suite à un énième accident. Accident sans gravité celui-là, heureusement. Contrairement à de nombreux autres… Mais cette fois-ci, les élus décideurs ont pris le taureau par les cornes. Action, réaction. C'est ce qui s'appelle avoir le sens des responsabilités.

Bien sûr, aucun rapport avec le fait que la conductrice dont le véhicule a été légèrement cabossé est la fille d'un ministre…

*

L'intervention est terminée. Sur place, nous discutons de tout et de rien. Le polo réglementaire de Cyril fait ressortir ses pectoraux et ses abdominaux en tablettes de chocolat. Un badaud s'approche discrètement, se présente et demande au beau gosse en uniforme si ça lui dirait de faire l'acteur de cinéma pour arrondir ses fins de mois.

« Désolé, je ne suis pas intéressé ! » répond poliment mais fermement Cyril au producteur de films X.

*

Thierry et moi vérifions les poteaux d'incendie du secteur n° 4. Nous avons une demi-journée pour tester leur pression et leur débit. Je m'attelle au travail avec l'enthousiasme du débutant. Fort de son expérience, le professionnel aguerri qui m'accompagne calme mon ardeur :

— Tu es fou ! À ce rythme, on aura terminé dans une heure ! Il va falloir rentrer à la caserne et le chef va nous donner une deuxième tournée à faire !

*

Accident de voiture sans gravité suite au pot de fin du premier conseil municipal de la nouvelle mandature. Deux blessés légers ne nécessitant pas de transport à l'hôpital.

Monsieur le maire a trop arrosé sa réélection. Son principal opposant, pas rancunier, l'a ramené chez lui dans sa voiture personnelle. Mais ce dernier avait trop noyé sa défaite. Les deux adversaires politiques et néanmoins

amis de beuverie nous demandent de rester discrets sur cet incident regrettable…

*

Inondations monstrueuses. Des milliers d'hectares sous l'eau. Nous devons installer une MPR[23] et dérouler des kilomètres de tuyaux. C'est un peu le bazar. Francis, vingt ans d'expérience, étudie le terrain et repère l'endroit qui lui semble le plus judicieux. Puis, afin de gagner du temps, commence à installer la pompe sans attendre d'ordre officiel. Pendant ce temps, un jeune officier de l'état-major tout juste sorti de l'école prend sa calculatrice et noircit son carnet de graphiques et de chiffres. Si l'on pressait son nez, il en sortirait encore du lait. Cela ne l'empêche pas, du haut de ses deux barrettes, d'écraser Francis de sa morgue en fustigeant son initiative. Il lui ordonne de déplacer l'engin d'une centaine de mètres.

Une demi-heure plus tard, le galonné se rend à l'évidence : l'eau ne remonte pas. La motopompe n'est pas assez puissante, il faut la remettre à l'emplacement initial. Pas besoin d'excuses : son air vexé et ses lèvres pincées suffisent à notre bonheur.

*

Départ pour ouverture de porte au dixième et dernier étage d'une tour. Nous « plantons » l'échelle à crochets[24] sur le toit en terrasse de l'immeuble, à trente mètres de hauteur, à la verticale de la fenêtre d'une chambre restée ouverte. Cédric ne laisse à personne d'autre le soin d'enjamber le rebord :

— C'est normal. Je suis professionnel, c'est à moi de prendre des risques. C'est mon métier.

Il descend un échelon, puis me tend son casque, qui le gêne. Devant mon étonnement, il argumente sereinement :

— De toute façon, à cette hauteur, si je tombe, il ne me sera d'aucune utilité.

*

Le retraité retournait paisiblement la terre de son jardin avec son petit

motoculteur quand il a fait un malaise, lequel aurait pu être sans gravité. Mais l'engin a continué seul à labourer la glèbe.

Et les entrailles du papi.

*

Petit matin brumeux. Je quitte la caserne et rentre chez mes parents, malade comme un chien. Je vomis tout ce que j'ai dans l'estomac.

Bien fait pour moi. Cette nuit, j'étais de relève sur un important incendie qui s'était déclaré en fin d'après-midi dans la réserve d'un supermarché. Nous devions veiller à ce qu'il n'y ait pas de reprise de feu. Quatre heures, la nuit, à ne rien faire, c'est long ! Je crois avoir abusé des confiseries au goût de fumé, à moitié fondues dans les cendres, dont je me suis gavé.

*

Le chenapan que nous transportons à l'hôpital a profité de son aérophagie passagère pour allumer un briquet derrière son postérieur. Nous l'avons tous fait un jour : sous l'effet du méthane libéré par une flatulence dévastatrice, la petite flamme orange se transforme en une impressionnante torchère bleutée. Mais apparemment, notre jeune passager, actuellement à plat ventre sur le brancard, ignorait la précaution élémentaire à prendre pour ce jeu : porter un jean ou un pantalon en toile.

Parce que, vêtu d'un pyjama en Nylon garanti 100 % inflammable, c'est plus délicat : le tissu fondu colle aux fesses !

*

Il paraît que c'est la tradition. À chacun de juger son intérêt.

Notre chef d'agrès est un jeune lieutenant à peine plus âgé que moi. C'est son premier départ FPT. Nous sommes tous sur nos gardes, donc pas surpris lorsque notre conducteur, profitant du fait que le jouvenceau gradé consulte son plan, écrase la pédale de frein. Nous, à l'arrière, nous nous agrippons aux poignées.

Lui, à l'avant, va vigoureusement embrasser le pare-brise.

*

Je soulève la paupière du grand-père inconscient, puis éclaire sa pupille avec ma torche. Aucune réaction. L'aïeul est donc dans un coma profond. Mon taux d'adrénaline monte brusquement. Arnaud, mon chef d'agrès, arrive, débonnaire, et dirige sa lampe de poche sur l'autre œil… Miracle : la pupille se contracte !

La victime a un œil de verre.

*

Le chauffard de la décapotable qui roulait à vive allure et qui a raté son virage était sans doute un homme pressé : il ne voulait pas perdre son temps dans une inutile cérémonie d'enterrement. Il ne devait pas non plus avoir l'habitude de confier sa destinée à d'autres personnes : il s'est débrouillé tout seul, comme un grand. Sa voiture s'est désintégrée contre un vieux mur en pierres et il a été éjecté par-dessus.

Dans le cimetière municipal.

*

Notre gradé de jour[25] a beau être gradé, il n'a pas bien réfléchi aux conséquences de ses ordres. Hier, dimanche matin, malgré le froid et le blizzard, il a absolument tenu à nous faire effectuer une manœuvre sur le parking désert d'un hypermarché. En conditions réelles, c'est-à-dire avec de l'eau dans les tuyaux.

— C'est un endroit idéal, nous a-t-il affirmé, il y a de l'espace et on peut arroser tant qu'on veut sans gêner personne !

Sauf qu'il a bien gelé cette nuit. Et ce matin, c'est déjà le troisième client que notre VSAB transporte à l'hôpital parce qu'il a chuté sur le verglas en descendant de voiture…

*

À notre arrivée, le jeune conducteur récupère de ses émotions, dans sa voiture retournée sur le toit, au milieu d'un champ. Il s'extirpe tout seul de la carcasse en tôle et refuse le brancard que nous lui proposons. Nous nous contentons alors de le soutenir en marchant doucement vers le VSAB.

Un automobiliste débouche du virage, ralentit, baisse sa vitre, s'arrête, s'adresse à la victime :

— Fallait pas rouler si vite, eh, connard !

Puis il redémarre.

*

Sapristi !… D'après le plan que notre chef nous a donné avant de partir, le poteau d'incendie que nous sommes chargés de vérifier devrait pourtant bien être à l'angle de ces deux rues ! Mais bernique ! Pas plus de poteau en vue que de désintéressement chez un homme politique ! Juste un énorme monticule brun noir !… Il faut donc bel et bien nous rendre à l'évidence : une entreprise d'espaces verts a déversé plusieurs mètres cubes de terre de bruyère à cet endroit.

Pourvu qu'il n'y ait pas de feu aux alentours…

*

L'autre jour, en intervention, Alexis a attrapé des ampoules aux pieds : au moment de mettre ses bottes, il ne s'était pas rendu compte que j'avais subrepticement inversé la droite et la gauche…

Aujourd'hui, je suis de garde. Le haut-parleur de la caserne annonce :

— Départ VSAB !

Je cours enfiler mes bottes. J'entends un « crrrrc ». Mes orteils droits nagent aussitôt dans une mélasse gluante. Réponse du berger à la bergère : je viens d'écraser un œuf frais.

*

J'arrose le foyer depuis dix minutes. Ça y est, le feu baisse d'intensité. Somme toute, c'était une intervention plutôt tranquille. Ce n'est pas encore aujourd'hui qu'on me décernera une médaille à titre posthume.

La fumée se dissipe. À un mètre de moi apparaît alors une bonbonne de gaz qui, par miracle, n'a pas explosé sous la chaleur.

*

Un homme a fait un malaise dans son lit. Il va mieux, mais nous devons quand même le transporter à l'hôpital, par sécurité. Cédric, notre chef d'agrès, est d'humeur guillerette et facétieuse. Il estime nécessaire sa présence dans la cellule[26], auprès de la victime. Il laisse donc Alexis, notre conducteur, seul à l'avant du VSAB pour le trajet.

En fait, Alexis n'est pas tout à fait seul. Pour lui tenir compagnie, Cédric et moi avons en effet installé sur le siège passager, maintenue par la ceinture de sécurité, la poupée gonflable que l'individu enserrait dans ses bras à notre arrivée. Coiffée de la casquette réglementaire, naturellement.

*

Une violente tempête a causé des dégâts considérables aux biens de la population environnante. Comme nous, Arnaud a répondu à l'appel de la sirène. Comme nous, il rentre enfin chez lui, exténué par plusieurs heures passées à porter secours à ses concitoyens. Mais lui se reposera plus tard : il doit d'abord réparer autant que faire se peut les multiples dommages que le vent et la grêle ont infligés à son outil de travail.

Il est pépiniériste, et toutes ses serres ont volé en éclats.

*

Deux personnes sont incarcérées[27] dans un véhicule, lui-même encastré dans un poteau en ciment.

Marcel, apercevant un gallinacé sur le bord de la route, a demandé à Ginette si, pour ce soir, elle se sentait capable de préparer un coq au vin. Suite à sa réponse positive, il a brusquement dévié de sa trajectoire pour tenter d'écrêter le symbole national de la France avec son pare-chocs. Mais Marcel a eu les réflexes moins vifs que le volatile.

*

Raphaël ne sera plus jamais sapeur-pompier volontaire.

Arrivé sur les lieux de l'intervention, le conducteur a garé notre VSAB le long du trottoir de gauche. Raphaël a aussitôt jailli de la porte latérale droite. Une voiture arrivait en sens inverse.

*

Afin d’éviter un hérisson, le cycliste a fait un petit écart.

Afin d’éviter le cycliste, le conducteur de la camionnette a fait un grand écart.

Afin d’éviter le conducteur de la camionnette, le candélabre a fait un…

Euh… Non. Le candélabre n’a pas fait d’écart. Il n’a fait que plier sous le choc et s’est couché en travers du boulevard, entraînant dans sa chute divers fils (téléphone, électricité). Circulation totalement interrompue. Police, France Télécom, EDF, sapeurs-pompiers, élus et multiples badauds sur les lieux. Joyeux bazar pendant deux heures.

Quant au hérisson, il s’est sauvé sans remplir le constat.

*

Le petit courait comme un dératé dans l’appartement familial. Il n’a pas vu que sa maman avait fermé la porte vitrée du salon. Lorsque nous arrivons, il est dans la position du futur guillotiné : sa tête est passée à travers le carreau, le corps et les bras sont restés de l’autre côté. Heureusement, il a eu le réflexe salvateur de ne plus bouger. Tout autour de son crâne, les morceaux de verre brisé sont tranchants comme des lames de rasoir, à quelques millimètres de ses oreilles, de sa nuque et de ses carotides.

Au final, la seule coupure que nous aurons à déplorer, c’est celle que je me ferai en enlevant délicatement un morceau de la vitre.

*

Cross départemental des sapeurs-pompiers. Nous empruntons un chemin qui longe une forêt sur plus d’un kilomètre. À droite, des champs à perte de vue. Le ciel plombé nous envoie du grésil, poussé par une forte bise glaciale qui nous fouette le côté du visage. Il est bien entendu hors de question d’abandonner. Même tête nue, en short et en tee-shirt.

À l’arrivée, je ne sens plus mon oreille droite. J’ai les cuisses rouge écrevisse, le thorax en feu et la moitié du visage paralysée. Étrange impression, un peu comme une anesthésie locale chez le dentiste. Mes

doigts sont trop engourdis pour saisir le gobelet de chocolat chaud que l'on me tend.

Quand on aime, on ne compte pas : dans une semaine, on remet ça. Penser tout de même à enfiler gants et bonnet au départ.

*

Feu de broussailles sans conséquence.

Ça y est, il est éteint. Au milieu des cendres fumantes, nous apercevons un énorme serpent jaune enroulé sur lui-même. Un riverain octogénaire, terrifié, a voulu éteindre l'incendie qui menaçait sa maison. Il a pris son tuyau d'arrosage… et l'a jeté dans les flammes.

*

« Mais non, panique pas ! Il coupe pas celui-là ! Regarde ! » a dit Marcel, bien imbibé, à Ginette, en faisant semblant de se taillader les veines avec un couteau. Vu sa pâleur et la serviette blanc vermillon dont il s'est entouré le poignet, nous supputons qu'il s'est trompé.

*

La nuit, la femme du caporal-chef Khoku décale en même temps que son mari. Lorsque l'appel sélectif se déclenche, *lui* sort de l'appartement et file à la caserne tandis qu'*elle*, frileuse, frappe chez leur voisin, un célibataire très accueillant, pour se réchauffer sous sa couette.

Mais cette nuit, c'est une fausse alerte et le caporal-chef rentre au domicile conjugal au bout de dix minutes…

*

Quand nous revenons d'intervention en VSAB, au petit matin, nous faisons un léger crochet par une boulangerie industrielle située sur notre secteur. Moyennant un tarif ultra-préférentiel, sans TVA ni facture, un employé retire une douzaine de croissants chauds de la chaîne de production. De retour à la caserne, nous dégustons nos viennoiseries autour d'un café.

Les chefs, peut-être par jalousie, nous ont désormais interdit cette pratique. Mais comme aucun d'entre eux ne se lève à 5 heures du matin pour vérifier que nous obéissons à leurs consignes…

*

Feu de deux-roues impressionnant au milieu d'une cité. Nous arrivons, déroulons les tuyaux et éteignons l'incendie.

Alors que nous retournons tranquillement au FPT, des applaudissements nourris montent spontanément des curieux qui nous entourent et des balcons qui nous surplombent.

*

3 heures du matin. Nous rentrons d'un lointain hôpital. Encore vingt minutes de route. Je suis exténué. C'est un peu étroit, ce n'est pas très confortable, ça secoue pas mal, d'autant plus que les amortisseurs du VSAB sont fatigués, mais tant pis. Je m'allonge sur le brancard réservé aux victimes et plonge aussitôt dans un profond sommeil…

*

Le nid de guêpes est énorme et difficile d'accès. Sous la toiture brûlante du manoir, nos combinaisons font office de sauna tandis qu'en bas, le propriétaire, chapeau en paille, polo de marque, cuisses de poulet dépassant d'un short colonial, socquettes blanches et sandalettes en cuir, s'inquiète toutes les trente secondes du bon état de ses poutres. Il nous indique la marche à suivre en nous abreuvant de conseils éclairés.

Une heure plus tard, l'intervention, délicate et périlleuse, est terminée. Complètement déshydratés, nous sommes au bord de la perte de connaissance. Thierry demande humblement à boire. Le châtelain, royal, sort deux verres à moutarde qu'il remplit d'eau du robinet.

*

Marcel veut changer l'ampoule de la lampe des cabinets. Pour arriver à

ses fins, il monte sur la cuvette des WC. Mais son fils, peu de temps auparavant, n'avait pas visé correctement.

Marcel glisse sur le rebord plein d'urine et prend un bain de pieds. Sa cheville épouse la forme du siphon car l'entorse provoque un gonflement immédiat. Notre seule alternative :

— démonter le sanitaire et le transporter à l'hôpital avec Marcel ;

ou

— casser la céramique.

*

Appel pour malaise cardiaque. L'adresse de l'appartement est la même que celle de Xavier, un sapeur-pompier volontaire. Le stationnaire suit d'abord la procédure : il déclenche l'appel sélectif de ceux qui sont de garde au VSAB. Puis il a la présence d'esprit de téléphoner chez Xavier. Ce dernier n'a que deux étages à descendre. Il arrive le premier sur les lieux et commence aussitôt à pratiquer un massage sur la victime.

La grand-mère est sauvée.

*

Départ pour odeur de gaz dans un immeuble. Nous descendons du FPT avec tout le matériel nécessaire : appareil de mesure, bombe à mousse pour détecter la fuite, etc. La police demande aux curieux de s'écarter afin de respecter un périmètre de sécurité et attend le feu vert de notre chef d'agrès pour procéder à l'évacuation du bâtiment. Gaz de France se déplace.

Précautions inutiles car problème résolu. Dans le local des compteurs individuels, un chien en état de décomposition avancée.

*

De retour des courses, Ginette se présente en voiture devant le parking collectif souterrain de son immeuble. Elle fouille dans son sac à main pour y chercher la télécommande. Lorsqu'elle relève les yeux, elle se rend

compte que son véhicule avance lentement dans la pente et qu'il va percuter la porte basculante.

Elle écrase donc la pédale.

D'accélérateur.

*

Je m'entraîne quotidiennement pour la finale départementale du parcours sportif du sapeur-pompier[28]. Comme nous n'avons pas le matériel nécessaire dans notre petit centre de secours, je m'exerce dans une caserne mieux équipée, sous les yeux moqueurs et les propos goguenards d'un lieutenant. Son uniforme bleu marine, aussi fatigué que lui, est artistiquement décoré par sa sueur qui lui a dessiné de larges auréoles blanches sous les aisselles…

Le jour de l'épreuve, mon chef de centre fait partie du jury, tout comme l'officier qui passait ses heures de permanence à se gausser de mes efforts. Je suis en forme et j'ai un peu la rage envers celui qui n'a fait que me dénigrer durant mes séances d'entraînement. Top départ… Le chronomètre s'affole. Je suis en train de réaliser un temps canon ! Mon chef de centre, oubliant l'impartialité qu'il devrait observer en tant que juré, m'encourage à s'en casser les cordes vocales.

Je suis premier, mais paraît-il que ça a chauffé sec lors de la délibération.

Si même les galonnés sont mauvais joueurs…

*

Marcel, tee-shirt sans manches, torse velu et abdominaux de buveur de bière, emmène toute sa famille en vacances dans la berline briquée pour l'occasion. Ginette est assise à la place du mort. Les deux enfants jouent bruyamment sur la banquette arrière et ignorent les remontrances de la mère qui sent monter la température. Les cris d'excitation empêchent Marcel d'entendre le résultat de la cinquième course à Auteuil sur son autoradio. Impardonnable ! Main gauche toujours sur le volant, il tente, avec sa main droite, de balancer des torgnoles au hasard aux empêcheurs d'écouter en

rond. Mais son petit bras musclé est trop court pour atteindre les deux mômes qui se sont réfugiés de chaque côté, recroquevillés sur le dossier.

Afin de grappiller les centimètres qui lui manquent pour atteindre ses cibles vives et agiles, Marcel se redresse sur son siège en prenant appui sur ses pieds et sa main gauche. Donc en enfonçant la pédale d'accélérateur. Et en tournant le volant vers la ligne blanche.

Brusque embardée. En guise de vacances, visite touristique d'un fossé puis séjour prolongé dans un hôpital. Suivez le guide !

*

Aujourd'hui, l'officier mauvais joueur du parcours sportif, le lieutenant Hitand, est exceptionnellement de garde dans notre caserne, en remplacement d'un de ses collègues, malade.

8 heures. C'est l'heure du rassemblement. Il écoute Cédric, le gradé de jour, distribuer les tâches à l'ensemble des personnels alignés devant eux. Cédric, au courant de l'incident passé, conclut ses consignes par cette phrase qui lui vaudra une remontée de bretelles mémorable de la part du galonné sans humour :

— Et arrangez-vous pour que les travaux soient concomitants !

*

Le fils de la maison est tout à la fois un savant observateur, un petit rigolo et un étourdi.

Un savant observateur parce qu'il a bien remarqué que l'air chaud montait, ce qui pouvait faire remuer de légers objets en provoquant des turbulences dans l'atmosphère ambiante, plus froide.

Un petit rigolo parce qu'il a voulu faire croire à ses parents, en pleine séance de relaxation sur les chaises longues du jardin, qu'il y avait des cambrioleurs dans le salon. Il a allumé des bougies juste sous les rideaux, lesquels se sont mis à onduler, faisant ainsi croire à une présence étrangère.

Un étourdi parce qu'il a complètement oublié que lesdits rideaux étaient inflammables.

*

Le quadragénaire, qui accumule les maîtresses comme d'autres collectionnent les timbres, les PV ou les promesses électorales, nous attend sur le trottoir. Épaules courbées, il paraît beaucoup moins fringant qu'il le souhaiterait. Le prétendu séminaire d'entreprise à Marrakech dont il rentre à l'instant est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase pour la concubine restée seule dans le pavillon du cadre supérieur. Elle a bouclé ses valises et est partie définitivement vivre d'autres aventures.

Le vieux beau aurait dû faire construire sa maison sur pilotis. Car avant de fermer la porte à clé, la belle rebelle au caractère bien trempé a fermé les bondes des deux vasques, du bidet et de la baignoire, bouché les trop-pleins puis ouvert en grand les robinets de la salle de bains du premier étage…

C'est ce qu'on appelle se retrouver le bec dans l'eau !

*

Une chose est sûre : *il* n'y jouera plus. Les autres de la bande, je n'en suis pas certain, mais en tout cas, pour celui que nous ramassons (je ne vois pas d'autre terme à employer), aucun doute.

Il a en effet perdu au jeu du « Je traverse l'autoroute en courant ».

*

Le lycéen roule à pétrolette, casque-bol sur la tête et écharpe au vent. Il rejoue *L'Équipée sauvage*.

Le long bout de tissu se prend dans les rayons de la roue arrière. Le potache, pourtant peu assidu aux cours de gymnastique, exécute un salto avant parfait. La réception l'est moins. Il embrasse le goudron et le caresse de son visage sur plusieurs décimètres, colorant le bitume noir d'un rouge vermillon du plus bel effet.

D'où l'expression qu'emploieront demain ses copains : « Il s'est croûté ».

*

Un forcené est retranché dans son appartement du sixième étage. Par la fenêtre ouverte, il hurle des phrases sans queue ni tête à qui veut bien

l’entendre. L’immeuble en face renvoie ses propos en écho. Nous devons faire attention car le bougre est armé : le canon de sa carabine, avec laquelle il s’amuse à mettre en joue tous ceux qui pointent le bout de leur nez, scintille au soleil. La police a bien sûr dressé un périmètre de sécurité. Les fonctionnaires sont avec nous, à l’abri de l’astre brillant et des balles du fusil à pompe. Ils attendent les ordres, donc un chef. Lequel, à son tour, demandera sans doute des directives à un supérieur, car l’affaire s’annonce délicate.

Un commissaire arrive, armé, lui… d’une paire de jumelles. Il observe l’hystérique, se retourne en souriant et nous dit ne pas trop nous inquiéter.

Le canon du fusil n’est en fait qu’une tringle à rideau.

*

L’animatrice du centre de loisirs municipal s’agace :

— Mais où est donc passé Frédéric ?

Dans les vestiaires collectifs de la piscine municipale, il n’y a plus désormais qu’un seul portemanteau occupé. La monitrice s’inquiète et le conducteur du car s’impatiente…

Nous arriverons malheureusement trop tard : Frédéric est resté trop longtemps coincé sous l’échelle du grand bain.

*

Feu d’appartement dans une cité. Nous sommes encore à une distance respectable du bâtiment concerné. Pourtant, Cédric nous intime :

— Allez hop ! Tout le monde descend !

Deux minutes plus tard, nous remontons dans le FPT et roulons une centaine de mètres. Arrivés au pied de l’immeuble, nous déroulons les tuyaux puis attaquons l’incendie…

Intervention terminée. Nous faisons demi-tour et repassons devant la voiture qui était garée en travers de l’accès pompiers. Grâce à l’action calme mais déterminée de six gaillards motivés, elle a miraculeusement changé de place : elle se retrouve désormais à cheval sur un terre-plein, laissant la voie libre à d’éventuels secours en cas de nouveau sinistre.

Par contre, si son propriétaire a l'intention saugrenue de vouloir la déplacer…

*

14 juillet. Des ados font une bataille de pétards dans la rue. Objectif : en lancer un de manière qu'il éclate *sur* l'adversaire. Chacun espère secrètement réaliser le *must* : déposer un mammouth[29] allumé dans la capuche du sweat-shirt d'un combattant.

Neuneu, bien caché derrière une voiture en stationnement, aperçoit un ennemi. Il allume silencieusement la mèche et se redresse pour lui lancer l'explosif. Mais l'adversaire, sur ses gardes, le voit et s'enfuit à toutes jambes. Neuneu ne veut pas s'avouer vaincu et en être réduit à jeter son pétard sur la chaussée : ce serait trop la honte. Il court donc pour tenter de rattraper sa cible vivante, bras levé, tel un lanceur de javelot qui prend son élan. Dans son enthousiasme, il oublie que la mèche ne mesure pas plus de trois centimètres. Contrairement à son cerveau, le pétard n'est pas à retardement. Il explose au niveau de son oreille droite. Tympan crevé.

Les autres membres de la bande reprennent leur jeu… mais avec leurs casques de vélomoteur - sur la tête.

*

Départ pour personne ne répondant pas aux appels.

Le FPT se gare devant le pavillon. Arnaud sonne en vain au portail. Il demande un volontaire pour escalader la clôture. Pascal se propose. Notre chef d'agrès le met en garde contre les pointes acérées. Pascal écoute en levant les yeux au ciel : pour qui le prend-il ? Il n'est tout de même pas si bête que ça !… L'acrobate prend son appel sur le muret, saute, attrape l'extrémité d'une pique dans chaque main, effectue une traction et enchaîne par un rétablissement en douceur. Il reste quelques secondes debout, en équilibre, puis saute souplement afin de se réceptionner sans traumatisme dans le jardin.

— MEEERDE !

Il a certes bien pris appui sur ses pieds pour s'éloigner des pointes, mais a

oublié de s’occuper de son veston en peau, lequel est resté accroché aux piques, qui ont transpercé l’habit de part en part.

Pascal gesticule tel un scarabée sur le dos, pendu par son cuir, sous nos rires impitoyables.

*

Départ pour inondation chez un particulier.

Nous sonnons au vidéophone. Le propriétaire de la riche demeure nous ouvre le portail électrique, nous demande de faire attention à son 4 × 4 rutilant et nous conduit dans sa vaste cuisine américaine, recouverte de deux millimètres d’eau sur la moitié de sa surface. Il nous désigne une serpillière et un seau, nous donne ses instructions :

— Voilà ! Je vous ai tout préparé. Bon courage, messieurs !

Puis il retourne dans son salon, s’affale sur son canapé et regarde son émission favorite.

*

Accident sans gravité. Aucun véhicule n’entrave la circulation. Les victimes, qui refusent d’être transportées à l’hôpital, signent leurs décharges. La police est là, puisque c’est la procédure normale, mais les fonctionnaires n’ont pas grand-chose à faire. Deux jeunes, tête nue, se pointent sur une moto pétaradante. Un des gardiens de la paix se met en travers de la chaussée et leur fait signe de s’arrêter. Le pilote ralentit, fait semblant de se ranger sur le bas-côté, puis remet brutalement les gaz tandis que son passager adresse un bras d’honneur à celui qui les a interpellés.

Mais l’engin est trop puissant. La roue avant se soulève. À l’arrière, l’ado tout occupé à saluer poliment le représentant de la loi est déséquilibré. Il chute lourdement. Son acolyte, soudain délesté d’un poids inutile, accélère de plus belle.

Le policier consciencieux sort son calepin…

*

Mini-carambolage impliquant trois véhicules. Je suis chargé de baliser les

lieux pour éviter le sur-accident. Mon attention est attirée par un bruit de portière qui claque, de pneus qui crissent et d'une voiture qui accélère sur la voie restée libre. J'ai le temps d'apercevoir le passager avant. Il tient un objet en plastique avec de larges bandes rouges et blanches.

Je me retourne et recompte. Oui, c'est bien ça. On vient de se faire voler un cône de Lübeck en direct.

*

Il fait nuit. Et froid. La chaleur du foyer n'arrive plus à nous réchauffer car le feu a diminué d'intensité. Je hèle Anthony, qui arrose les flammes avec sa lance. Lui et son jet se retournent d'un bloc. Je suis déséquilibré et trempé de la tête aux pieds.

Plus que deux heures, et c'est la relève…

*

Nous partons en renfort pour aider nos collègues du VSAB à évacuer par la fenêtre un homme victime d'un malaise à son domicile, au deuxième étage.

Il est si volumineux qu'il ne passe pas par la porte.

*

7 h 30 : deux voisines, deux copines, partent ensemble au travail. Celle du deuxième, qui n'est pas du matin, prend juste le temps de se maquiller et d'avaler un café avant de sortir. Celle du troisième, plus active, aère le lit conjugal, range la vaisselle et met une lessive en route.

18 h 30 : je ne sais pas si leur amitié va résister au dégât des eaux de l'appartement du deuxième, suite à un problème de machine à laver dans celui du troisième…

*

Incendie sur un camion-citerne ne portant aucun signe distinctif particulier. Le conducteur et deux ouvriers sont gravement brûlés. Le feu est circonscrit. Notre FPT arrive pour relever les collègues. Les officiers nous

demandent de mettre des ARI car les fumerolles qui s'échappent encore pourraient être toxiques. Nous sommes pourtant à l'air libre. Étonnant. Les copains qui ont attaqué le feu et se sont tout pris dans la figure n'avaient pas reçu cet ordre. Dommage pour eux. Tous les acteurs de cette intervention devront ensuite aller passer une radio des poumons à l'hôpital. Surprenant. Les trois grands brûlés n'ont pas été traités sur place. Ils ont été transportés directement par hélicoptère vers un hôpital militaire. Étrange. « On » a refusé de donner la composition du liquide qui s'est enflammé au médecin du Smur. Le praticien n'a donc pas pu apporter correctement les premiers soins aux victimes. Tant pis pour elles.

Mais il y a des priorités dans la vie.

Secret d'État. Il s'agit du carburant de la fusée Ariane.

*

La ligne de feu sonne. Au bout du fil, un désespéré menace de se tirer une balle. Notre stationnaire tente de temporiser, de raisonner le pauvre gars. En vain. Il entend une détonation, puis des râles. Il déclenche aussitôt les secours et demande à se faire remplacer, car il tient absolument à monter dans le VSAB pour se rendre auprès du blessé.

L'homme qui a voulu mettre fin à ses jours est son frère…

*

Accident grave. De la chair et des viscères un peu partout.

Alexis est sur place, avec nous, mais on ne le sollicite pas. Il s'est mis discrètement à l'écart et reste là-bas, à vomir tout ce qu'il a dans l'estomac. Au retour, personne ne se moquera de lui. Chacun sait que ça peut arriver à n'importe lequel d'entre nous, quels que soient son âge, son expérience et son caractère.

*

Stage préparatoire à l'examen de caporal. L'exercice consiste à suivre un parcours semé d'embûches dans un vieux hangar sans fenêtres, le tout avec un ARI sur le dos. À l'intérieur, des pneus enflammés dans des braseros

dégagent une fumée noire et des vapeurs toxiques. C’est la fameuse « cave à fumée ».

Je passe dans le premier groupe. RAS. Plutôt que faire distribuer des bouteilles pleines, un capitaine demande à ceux de la deuxième équipe d’enfiler nos ARI. La quantité d’air restante est bien entendu insuffisante. De l’extérieur, nous ne tardons donc pas à entendre des sifflements stridents, signe que les bouteilles des copains sont déjà sur la réserve. En intervention, nous avons ordre, dans ce cas, de tout laisser en plan et de remonter immédiatement à l’air libre. Mais comment faire dans ce dédale ?…

Consigne cent fois répétée et que nous connaissons par cœur : « Sur un feu, interdiction formelle d’enlever le masque, même si vous n’avez plus d’air. L’atmosphère étant viciée, vous signeriez votre arrêt de mort. » Panique totale à l’intérieur du hangar. Bruits divers et variés. Les collègues ressortent tous sans masque, livides, hagards, crachant leurs poumons. Lorsque la fumée se dissipera, on verra que le grillage qui délimitait le labyrinthe a été arraché en plusieurs endroits.

Et je mets quiconque, y compris cet officier stupide, au défi de ne pas céder à l’affolement dans ce cas-là !

*

C’est la fin des temps héroïques. Non pas parce que nous avons tous désormais un appel sélectif à notre ceinture, mais parce que notre chef de centre a pris une décision radicale qui fera date, autant par sa brutalité que par son impopularité. Les anciens sont abattus. Leur faire ça, à eux !

Il faut dire qu’hier soir, on a empêché Dédé de décaler avec nous, bien qu’il ait été de permanence. Coulait encore dans ses veines le champagne de ses quarante ans, fêtés la veille avec sa famille, le matin avec nous avant de partir à son travail, et le midi avec ses collègues de bureau. Ça a dû remonter aux oreilles du patron.

Aujourd’hui, une note de service interdit toute boisson alcoolisée dans l’enceinte de la caserne.

Quand les pompiers boivent, les victimes trinquent.

PARTIE 3

CAPORAL ROMAIN

Notre centre de secours se professionnalise. La sirène ne sonne plus que le premier mercredi du mois (nous serons plusieurs à nous faire piéger en répondant à son appel), ou en cas de coup dur, pour appeler des renforts. Il y a toujours du monde à la caserne, prêt à décaler. Nous montons maintenant des gardes de vingt-quatre heures, au cours desquelles nous sommes affectés à un engin bien particulier.
J'essaie de me montrer à la hauteur des responsabilités que l'on me confie désormais (conducteur ou stationnaire par exemple)…

Un journaliste local a illustré son article sur le stage des caporaux par une photo sur laquelle je figure en gros plan. Au foyer de la caserne, je paie donc le pot (non alcoolisé désormais) à tous ceux qui sont de garde.

Comme chaque 17 mars, jour de ma fête.

Comme chaque 6 octobre, jour de mon anniversaire.

Comme à chaque promotion ou réussite à un examen.

Comme à chaque événement familial (mariage, naissance, baptême, éventuellement rupture).

Comme le stationnaire qui change de centaine (les interventions sont comptabilisées, numérotées et répertoriées sur la main courante).

Comme ceux qui perdent lors du foot quotidien ou de la partie de 421.

Comme ceux qui perdent un pari (météo, sport, plan cul, etc.).

Comme ceux qui gagnent au loto, au tiercé, au poker, que sais-je encore.

Comme ceux qui commettent une boulette sur intervention.

Comme ceux qui ont une tenue débraillée.

Comme ceux qui ratent un départ.

Comme ceux qui conduisent un engin pour la première fois.

Comme ceux qui étrennent un nouveau matériel.

Comme ceux qui viennent d’acheter une nouvelle voiture, voire un nouveau vêtement.

Plus généralement, comme à chaque fois qu’un des anciens a le gosier desséché, car leur imagination est sans limite.

*

Des centaines de carpes et de brèmes flottent à la surface de l’étang, le ventre à l’air. Comme elles sont mortes en silence, sans manifestation ni pétition, personne ne se soucie des pollueurs. D’ailleurs, est-ce qu’il est déjà arrivé que l’on se préoccupe *réellement* des responsables des catastrophes écologiques ?… Mais cela est une autre histoire.

Un peu empruntés dans nos cuissardes, nous ramassons les poissons méthodiquement, mécaniquement. J’en attrape un qui se débat et s’enroule autour de mon poignet. Je baisse les yeux… Un serpent !

Ce n’est sans doute qu’une couleuvre, mais ça surprend…

*

Un drogué d'une vingtaine d'années ne revient voir sa pauvre mère que pour lui soutirer de l'argent afin de s'acheter sa dose quotidienne. Ce matin, la brave femme au chômage lui a signifié que, d'une part elle n'avait plus d'économies, d'autre part il serait temps de penser à se soigner. L'héritier reconnaissant a répondu « Adieu ! » et a violemment claqué la mère puis la porte.

Désespérée, la maman reniée a avalé quelques cachets puis a composé le 18. Nous la transportons en VSAB. Dans son délire, elle me prend pour son fils. Je passe tout le trajet jusqu'à hôpital dans ses bras, à moitié allongé sur le brancard. Elle me serre contre elle, me caresse les cheveux, m'embrasse les joues, les mouillant de ses larmes, m'appelle « mon petit bébé en sucre » et me supplie de rester avec elle jusqu'à sa mort…

Je prends sa main et lui murmure : « Oui maman ! » à l'oreille.

*

Je suis stationnaire. Vingt fois ? Trente fois ? Je ne sais pas. Je ne compte plus.

Drriiinnnng !

— Sapeurs-pompiers j'écoute !

— Pompiers, connards !

On raccroche. Je tente de me raisonner : *Patrice, reste calme, tu es au-dessus de ça !…*

Drriiinnnng !

— Sapeurs-pompiers j'écoute !

— Pompier, va te faire enculer !

On raccroche. Je sens que je vais craquer.

Drriiinnnng !

— Sapeurs-pompiers j'écoute !

— Pompiers, trous du cul !

On raccroche. Et voilà. Je craque.

Drriiinnnng !

Quelle fâcheuse coïncidence ! Quelle malchance !

Je dois être le seul en France à avoir hurlé « TA GUEUUUULE !!!!! » à un directeur de cabinet du préfet en guise de bonjour.

*

Départ pour fuite d'eau. Nous montons à l'adresse indiquée. Arnaud appuie sur la sonnette de l'appartement. En guise de réponse : Pan ! Pan ! Il s'écroule, lesté de deux balles dans le ventre, tirées à travers la porte d'entrée par un déséquilibré.

Il s'en sortira, heureusement. Son veston de peau (un peu) et sa surcharge pondérale abdominale (beaucoup) lui auront sauvé la vie.

*

Nous transportons une victime polytraumatisée. Je roule doucement sur la voie de droite, en évitant les à-coups pour ne pas la faire souffrir encore plus. Une ambulance privée nous double et nous fait une queue de poisson. Je freine brusquement et, de fait, arrache un hurlement au blessé.

Le conducteur, par sa vitre ouverte, nous fait un doigt d'honneur puis accélère.

*

Je suis de garde à la caserne et me mitonne un bon petit repas de célibataire.

12 h 45 : J'ouvre une boîte de conserve.

12 h 46 : départ VSAB pour personne blessée à la main en ouvrant une boîte de conserve.

*

À mon humble avis, c'est une dizaine de points de suture au minimum. Une chance, le tendon ne semble pas atteint. Nous transportons Marcel, qui n'arrivait pas à mettre ses chaussures. Et qui, même s'il était pressé, aurait dû prendre le temps de demander conseil à son cerveau avant d'agir.

En guise de chausse-pied, il a en effet utilisé la lame de son couteau de poche.

*

Une dizaine de canetons ont été emportés par les eaux. Ils sont coincés dans le déversoir d'un étang artificiel, incapables de s'envoler ou de remonter la paroi verticale en béton. Je prends l'échelle dans le VTU[30], l'installe, descends les échelons et remonte les explorateurs imprudents un par un. La cane attend patiemment que toute sa progéniture soit derrière elle pour s'en aller en frétillant de la queue.

Me prendrez-vous pour un illuminé si je vous dis que j'ai trouvé dans son regard plus de reconnaissance que dans celui de bien des humains à qui j'ai porté secours ?

*

Un énergumène alcoolisé provoque tout le monde dans une pharmacie. L'individu, passablement énervé, agresse les clients, insulte la patronne et commence à saccager les étalages. Il refuse d'être transporté à l'hôpital. La police, occupée par ailleurs, ne peut pas se déplacer. L'enragé nous apostrophe à notre arrivée :

— Je vous pisse à la raie, enculés de pompiers ! Fils de pute !

Gérard est de nature accommodante mais se fait une très haute idée de sa profession. De plus, il aime beaucoup sa maman. Accepter qu'on manque de respect aux soldats du feu ? Que l'on insulte une brave femme, charcutière à la retraite ? Jamais !

— Monsieur ! Calmez-vous et excusez-vous, s'il vous plaît !

Insultes, rires gras et doigt d'honneur en réponse. Gérard s'avance, pose son carnet sur le comptoir, range son stylo, enlève posément sa casquette, enfile méticuleusement un gant médical en latex et lui décroche un direct du droit bien plus efficace qu'une piqûre anesthésiante. Puis le prend tendrement dans ses bras et l'allonge sur le brancard.

L'individu ne reprendra ses esprits qu'arrivé à l'hôpital, où il se rendra sans broncher aux urgences, doux comme un agneau, accompagné de son berger préféré.

*

Soirée musicale et conviviale à la caserne. Les infirmières de l'hôpital sont invitées. Il fait chaud sur le *dancing floor* improvisé de la salle de cours, et je ne parierais pas une fortune sur le respect de la consigne du chef de centre : « Aucune personne étrangère dans les chambres ! »…

Cédric est un tombeur. Il n'est pas surnommé délicatement « bite en colère » par les collègues poètes pour rien. Le Casanova m'a expliqué un jour qu'il gardait toujours son alliance pour draguer : « Comme ça, elles savent que je cherche juste un cinq à sept. C'est clair dès le début et ça évite les quiproquos. » Je connais bien sa pauvre femme et l'apprécie beaucoup. Bien plus que Valérie, l'aide-soignante avec qui il danse langoureusement. L'épouse délaissée est tristement assise dans un coin. Je la prends par la main et m'approche du couple enlacé :

— Valérie, je te présente Caroline, la femme de Cédric.

On n'a pas entendu la claque car elle a résonné sur le tempo du slow.

*

Nous partons pour un AVP. Je fonce sur l'autoroute au volant du VSAB, gyrophare allumé et deux-tons en action. J'emprunte une bretelle de sortie et écrase soudain la pédale de frein : un fourgon qui transporte des fonds est immobilisé en plein milieu de la voie. Les convoyeurs nous accueillent comme si nous étions les nouveaux messies.

Des gangsters qui avaient bloqué leur camionnette blindée viennent de prendre la fuite en nous entendant. Ils nous ont confondus avec la police.

*

Trois heures d'intervention. Ça y est, le feu est enfin maîtrisé. Je suis exténué. Et la relève qui n'arrive toujours pas !… Le chef est occupé à l'autre bout du hangar calciné. Je m'assieds discrètement sur une poutre noircie… Ah !… L'extase !…

Je me relève soudain en bondissant comme un cabri, inventant aussi sec une nouvelle danse : la « Ouh là ! Ouh là ! ». La poutre est encore brûlante. De la vapeur s'échappe de mon pantalon humide désormais bon à jeter, et mon arrière-train s'orne déjà de cloques.

Voilà une intervention qui m’aura coûté la peau des fesses !

*

Encore un accident de la route. Rien de bien méchant. Le blessé est dans la cellule du VSAB, aux bons soins de l’interne du Smur. Je fais le tour de la voiture accidentée. Sous le choc, la porte du coffre s’est entrouverte. Je la soulève pour mieux la refermer. Mon bras reste en suspens.

À l’intérieur, dépassant à moitié d’une couverture, une kalachnikov.

*

Je suis stationnaire pour la nuit. Une heure du matin. Hiiiii… Baoum !… Je me réveille en sursaut, me lève et regarde par la fenêtre pour en avoir confirmation. C’est bien ça. Je fais aussitôt partir les secours. J’ai à peine déclenché les appels sélectifs que le téléphone sonne. Je coupe la parole à la personne :

— Oui madame. Une voiture accidentée, seule, face au 24 avenue de-Gaulle. Nous arrivons tout de suite.

Comme chaque mois ou à peu près, un véhicule, qui roulait trop vite, a raté son virage et s’est encastré dans l’arbre aux multiples cicatrices, presque en face de notre caserne.

*

Nous rentrons de l’hôpital et discutons de tout et de rien dans le VSAB. Enfin, comme nous sommes trois mâles, nous parlons évidemment de filles, et plus particulièrement de la seule volontaire de la caserne. À notre arrivée au centre de secours, je remarque bien que Julie nous fait la tête. Mais ce n’est pas de ma faute. Je ne suis que caporal. C’est Cédric, en tant que chef d’agrès, qui aurait dû vérifier que la radio du VSAB était bien raccrochée.

Ce qui aurait évité à tous les sapeurs-pompiers du département d’être au courant des exploits sexuels de notre collègue féminine.

*

Nous nous présentons à la gare. Une femme est tombée entre le quai et le

train. Ses membres inférieurs sont coincés. Elle nous dit que, malgré tout, elle a eu de la chance. Nous le savons, mais pas la victime : elle n'en a plus que pour quelques instants à vivre. Malgré tous les efforts du médecin du Smur, dès que l'étau se sera desserré, son propre sang, resté de trop longues minutes dans ses jambes, donc plein de toxines, l'empoisonnera.

Nous n'arrivons pas à lui renvoyer les sourires reconnaissants qu'elle nous adresse…

*

Départ VSAB pour femme en couches. Nous grimpons l'escalier quatre à quatre, munis du matériel nécessaire, et entrons dans un immense appartement tour de Babel par la porte grande ouverte. Ça grouille, ça piaille et ça gesticule de partout. Personne ne parle français, personne ne semble être au courant. Les gens nous évitent lorsque nous leur posons une question et nous avons la désagréable impression d'être transparents, voire de déranger. Nous cherchons vainement la maman durant de longues minutes. Une fausse alerte ?

Je passe devant une jeune femme que nous n'avions initialement pas remarquée. Accroupie par terre dans un coin de l'entrée, à moitié cachée par une commode, prostrée, ignorée des autres occupants, elle regarde tout ce remue-ménage de ses grands yeux noisette avec angoisse.

Intuition : je soulève ses multiples jupons… et tombe sur le nouveau-né, en pleine forme, gigotant au milieu du placenta.

Ne reste plus qu'à clamper le cordon ombilical.

*

À vingt-cinq ans, Alexis vient d'apprendre à ses dépens qu'il est allergique aux piqûres d'hyménoptères. Il est rentré précipitamment d'une intervention pour nid de guêpes et ressemble au bibendum blanc de la publicité qui vante des pneumatiques.

*

4 heures du matin. Nouveau départ FPT pour feu dans un local à

poubelles. C’est le huitième de la nuit. Nous n’avons pas dormi une minute. Si nous prenons le pyromane sur le fait, nous serons six pompiers à nous disputer le droit de le lyncher. Plus le stationnaire, qu’un collègue remplacera volontiers le temps qu’il fasse passer l’envie au criminel de recommencer.

*

Je dors du sommeil du juste dans la chambrette dévolue au stationnaire.

Drriiinnnng !

— Sapeurs-pompiers j’écoute !

— Les pompiers !… Venez vite !… Il y a le feu chez moi !

La femme, dans un état second, raccroche sans autre forme de procès. Ça ne ressemble pas à une farce. J’hésite un peu puis déclenche les appels sélectifs…

Les copains sont désormais dans le FPT, ARI sur le dos. Nous attendons. Dix minutes passent. Deuxième coup de fil. Insultes. Menaces. Je lui coupe la parole :

— Madame, si vous m’aviez donné votre adresse, nous serions déjà chez vous !

*

Nuit du réveillon arrosée chez Ginette et Marcel. Joyeuse ambiance, avec concours de rots, coussins péteurs et strip-poker. Le tout copieusement arrosé, bien sûr. Un pari stupide parmi tant d’autres : « Dix balles que t’avales pas ton boudin blanc en une bouchée ! » Appelés sur place pour départager les deux joueurs, ni le Smur ni nous n’arrivons à trancher. Certes, le boudin n’est plus vraiment dans la cavité buccale, mais on en aperçoit encore un bout au fond de la gorge.

Le seul point sur lequel nous sommes tous d’accord, c’est que le quadragénaire est mort étouffé.

*

Règle du jeu de l’année pratiqué par deux bandes rivales : grimper le plus

haut possible à un pylône supportant une ligne à haute tension. Question d'honneur. De suprématie. Mais surtout, d'inconscience à l'état pur.

Première manche : match nul.

Un mort partout.

*

Minuit. La sexagénaire qui a fait un malaise à domicile est assez mal en point. Il ne faut pas trop traîner. Nous l'attachons sur un brancard souple, descendons les cinq niveaux et l'allongeons dans le VSAB. Le médecin privé qui nous a contactés nous suit et s'impose dans la cellule. Il veut être payé avant que nous partions. Tout travail mérite salaire. La négligente n'a pas eu la présence d'esprit de prendre son carnet de chèques ? Le praticien élude la question :

— Qu'elle se débrouille, ce n'est pas mon problème !

Dans un dernier effort, la pauvre femme me tend les clés de chez elle et m'indique la cachette de ses économies afin que j'aille récupérer son porte-monnaie. C'est parti pour un aller-retour au cinquième étage en montant l'escalier quatre à quatre. Excellent pour le cœur…

Hippocrate, au secours !

*

2 heures du matin. La ligne du 18 me réveille. Je me précipite au standard et décroche… Appel pour feu. Je note l'adresse et déclenche les appels sélectifs. En réponse, je reçois un coup de fil désespéré de la femme de Jeannot, trente ans de bons et loyaux services en tant que sapeur-pompier volontaire. Le bip de son mari a retenti. Ce dernier s'est levé brusquement. Son cœur, comme ceux des collègues, est passé en quelques secondes de 60 à 120 pulsations par minute. Mais cette fois-ci, il a déclaré forfait. Jeannot est retombé dans le lit conjugal. Malaise cardiaque.

Médaille à titre posthume.

C'était une fausse alerte.

Salauds de farceurs.

*

Un forcené est retranché dans sa maison. Il est armé. Notre VSAB est garé à bonne distance : nous ne sommes là que pour ramasser les pots cassés, s'il y en a. Un policier veut aller parlementer. Il avance. L'homme le met en joue avec son fusil et lui intime l'ordre de faire demi-tour. Le héros en uniforme a dû voir trop de films, ou alors il veut une médaille. Malgré les mises en garde de ses collègues, l'inconscient continue sa progression. Et tombe, mortellement atteint.

*

Pascal dort dans la chambre n° 3 de la caserne, face à la porte. Alors qu'il ronfle consciencieusement, Thierry, Pierrick, Alexis et moi soulevons délicatement son lit et le tournons d'un quart de tour, de manière qu'il soit face au mur. Une heure plus tard, un énorme « BAOUM » résonne dans tout le bâtiment. Le bip de Pascal s'est déclenché et son propriétaire a jailli tel un diable de sa boîte.

Il s'est recouché immédiatement, aussi KO qu'un boxeur ayant reçu un uppercut à la mâchoire.

*

Ginette vient de découper le rôti dominical. Marcel, par l'odeur alléché, la rejoint dans la cuisine. Le gourmet salive en apercevant un morceau de viande coincé entre les deux lames du couteau électrique. Affamé, il porte le tout à sa bouche.

En attendant de se faire recoudre, et malgré la douleur, Marcel a un large sourire, jusqu'aux oreilles ou presque.

*

Tempête. La moitié du toit d'un hypermarché s'est effondrée. L'autre menace de tomber. Évacuation dans la panique générale. Jeu des gendarmes et des voleurs : les clients tentent de sortir avec leurs chariots remplis de victuailles, de matériel high-tech ou de vêtements tandis que les vigiles, les

hôtesses de caisse et, les plus motivés, les cadres en chemise cravate, tentent d'en attraper un maximum.

Je crois que, globalement, force n'est pas restée à la loi.

*

Le conducteur et sa copilote étaient pressés. C'est sans doute pour cela qu'ils ont pris l'autoroute. Et qu'afin de ne pas perdre de temps en haltes inutiles, ils ont échangé leurs places sans s'arrêter de rouler. Hélas, les têtes de linotte avaient oublié de mettre le pilote automatique.

Puissent-ils être plus prudents dans quelques années, lorsque leurs corps seront à peu près réparés…

*

2 heures du matin. Nous soignons un homme sur la voie publique. Nez cassé et visage tuméfié. Œil droit fermé. Fractures de la pommette et de l'arcade. Sans doute encore une agression. Le malheureux a du mal à reprendre ses esprits. Mais que fait donc la police ?…

En fait, non. Il s'agit d'un voyou maladroit qui a voulu briser la vitrine d'un commerçant à coups de masse. L'outil a rebondi sur son visage.

*

L'employé que nous transportons à l'hôpital suite à un accident de voiture était en retard pour se rendre à son travail. Il a une faveur à nous demander :

— Est-ce que ça vous dérangerait de dire à mon patron que tout ça s'est produit une heure plus tôt ?

*

Les jeunes mariés sont tendrement enlacés dans leur lit du petit deux-pièces sous les toits qu'ils viennent d'acheter à crédit. Premier nid d'amour de leur vie commune.

Dernier cocon pour Roméo et Juliette : intoxication mortelle au monoxyde de carbone.

*

Marcel a voulu dévisser la molette du radiateur de son salon afin de le purger. Sous la pression, la molette est partie, et un jet d'eau brûlante inonde sa moquette en continu. À notre arrivée, Marcel alterne deux postures toutes les cinq secondes. Une main sur l'orifice, il tente vainement de colmater la fuite afin de protéger sa moquette. Il grimace et serre les dents sous la douleur.

Soudain, il lâche prise, court dans tout l'appartement en enchaînant des « Putain de putain de putain ! », secoue dans tous les sens sa main rougie, essayant inutilement de la refroidir en soufflant dessus. Le geyser donne alors toute sa mesure sur la table basse en acajou.

Puis Marcel recommence avec une variante : il change de main.

*

Ce soir, on fête la Sainte-Barbe, patronne des sapeurs-pompiers. Monsieur le maire, comme chaque année, nous fait l'honneur d'y assister.

Vers 2 heures du matin, comme chaque année, prévoir un capitaine de soirée pour le raccompagner chez lui en voiture.

*

« T'occupe, ça ira ! Tu pourrais même aller en boîte tellement elle te va bien ! » m'avait dit Thierry alors qu'il m'aidait à m'équiper de la tenue anti-guêpes. En équilibre sur une poutre, j'arrose le nid de produit toxique. Les occupantes des lieux, expulsées sans lettre recommandée, ne sont pas contentes. Elles tournoient autour de mon masque grillagé et s'y agglutinent, formant un conglomérat peu rassurant. Je ne vois plus grand-chose.

J'avais bien raison de m'inquiéter mais c'est trop tard : l'étanchéité entre les gants et la combinaison n'est pas totale. Quelques adroits hyménoptères se glissent dans les interstices et se vengent dard-dard de mon attaque.

Plus difficile que la tarentelle, moins spectaculaire mais tout aussi risqué que le french cancan, j'entame une danse de Saint-Guy sur une piste de vingt centimètres de large.

*

Je décroche la ligne de feu et note la demande de secours. Coïncidence : notre VSAB, qui vient de quitter l'hôpital, est sur le chemin du retour. Au vu de l'adresse que m'a indiquée le correspondant, notre ambulance ne doit pas être très loin du lieu de l'accident. Tant mieux, on va gagner du temps : c'est elle que je vais faire partir, elle sera plus vite sur place. Par radio, je demande confirmation :

— VSAB, donnez-moi votre position !

Réponse immédiate, *via* le haut-parleur du standard, d'un stationnaire anonyme d'une autre caserne du département :

— Levrette !

*

Dès que nous pénétrons dans le hall du bâtiment, nous entendons des cris de panique en provenance de l'ascenseur coincé entre deux étages. Nous nous dirigeons au bruit, ouvrons la porte avec notre clé spéciale et aidons les prisonniers à sauter hors de leur cage en fer. Imaginez une lapine qui accouche. Plop !… Plop !… Plop !…

Quatorze, je ne sais pas. Mais quinze personnes dans une cabine prévue pour huit, apparemment, c'est une surcharge…

*

Départ pour blessé suite à une bagarre au cimetière municipal. D'habitude, c'est un endroit plutôt calme. C'est même la première fois que ses occupants font appel à nos services.

En fait, ce ne sont pas les locataires des lieux qui nous ont appelés, mais de simples visiteurs de passage. Sitôt la dernière pelletée de terre jetée sur le cercueil de la grand-mère, des discussions animées ont en effet commencé dans l'allée gravillonnée. Et apparemment, un fils et un gendre n'avaient pas la même conception du partage de l'héritage.

*

Nous transportons une maman et son enfant de six ans qui jouait

tranquillement dans sa chambre. J’essaie d’imiter le petit :

— Dis-boi, bedit bodomme, za d’arrive zouvent de barler du dez ?

… tout en m’interrogeant : quelle loi physique explique le fait qu’une narine est assez large pour laisser passer une bille, mais trop étroite pour qu’elle en ressorte ?

*

Départ VSAB pour début de noyade à la base de loisirs. Alors que des jeunes s’amusaient dans un canot pneumatique, le frêle esquif s’est retourné. Les imprudents n’avaient pas pied et ne savaient pas nager. Alerté, un maître-nageur est allé leur porter secours.

C’est à ce dernier que je prends la tension car, après un repas bien arrosé sous un soleil éclatant, il a trop présumé de ses forces.

*

C’est la fin du trimestre, donc sans doute la période des interros. Tous les élèves sont dehors, dans une joyeuse pagaille. Je soupçonne même certains professeurs de ne pas être mécontents de l’incident…

Nous sommes dans le FPT, devant le lycée, à attendre sereinement la confirmation que l’alerte à la bombe n’était qu’une joyeuse plaisanterie de potache.

*

Dimanche après-midi. Je suis stationnaire et m’ennuie, seul dans la caserne, car la journée est d’un calme absolu. Soudain, trois voitures se garent n’importe comment dans la cour. Une bande de demoiselles surexcitées, qui n’ont pas bu que de l’eau, pénètre dans le standard. Loin d’être désagréable. Original, non prévu dans le règlement intérieur, mais agréable. Enterrement de vie de jeune fille. Leur défi : *french kiss* appuyé à tout homme en uniforme qu’elles croisent…

J’hésite à déclencher la sirène pour demander un renfort exceptionnel.

*

Les rapports entre notre caserne et le commissariat de police local, d'ordinaire cordiaux, se sont un peu détériorés ces dernières semaines. Nous nous perdons en conjectures sur l'origine de ce malaise.

Le match de foot plutôt musclé qui nous a opposés et qui n'avait d'amical que le nom ?

L'accrochage entre notre FPT et un de leurs véhicules de patrouille, qui se rendaient tous les deux sur la même intervention ?

La femme d'un inspecteur qui a opté, à grade égal, pour un sapeur-pompier ?

Thierry qui, un jour de repos, est passé à l'orange bien mûr, s'est fait arrêter, a échangé quelques noms d'oiseau avec les poulagas et a terminé sa nuit en garde à vue, libéré au petit matin par notre chef de centre ?

Un peu de tout cela sans doute.

Le temps et les mutations qui vont avec apaiseront puis estomperont ces malentendus…

*

Un jeune médecin libéral nous a contactés pour que nous transportions une mamie à l'hôpital, suite à un malaise. Mais ce n'est pas gagné d'avance : l'alerte grand-mère, l'œil désormais plus vif, la truffe humide et la langue bien pendue, refuse expressément de suivre les conseils du praticien que sa fille a dépêché sur place. Elle exige de consulter au préalable le vétérinaire de son chien, en qui elle a « entièrement confiance ». Car lui, au moins, « n'est pas un Diafoirus ». Il ne s'est « jamais trompé dans son diagnostic ». Il la connaît « mieux que les blancs-becs qui ne savent que recracher ce qu'ils ont appris par cœur ». Mais, surtout, « il aime les bêtes, donc il aime les humains ».

Sourire crispé, le généraliste tout juste diplômé écoute l'aïeule sans dire un mot. Pour le coup, il n'osera même pas réclamer ses honoraires…

*

Combien risque-t-on pour une tentative de viol ? Je parle en tant que

victime !

Nous transportons une femme qui a avalé des médicaments. Touchée par Cupidon, la suicidaire commence à se déshabiller dans la cellule du VSAB pour me prouver ses sentiments… et m'invite à faire de même. Heureusement, nous arrivons enfin à l'hôpital.

Les urgentistes seront peut-être plus coopératifs que moi.

*

Lorsque nous nous présentons sur les lieux de l'accident, le conducteur est toujours au volant, inconscient. Pourtant, personne n'est encore allé l'examiner de près : il faut d'abord amarrer solidement le véhicule, à cheval sur la rambarde du pont.

Toute la partie avant est dans le vide et l'on a l'impression que, si un papillon se pose sur le capot, la voiture bascule dans le vide.

*

Ouf ! Plus de peur que de mal ! Perte de contrôle du véhicule, dérapage, tonneaux. Le conducteur s'en sort sans une égratignure ou presque. Par contre, la voiture est bonne pour la casse.

Mais le plus délicat pour le pilote amateur est maintenant devant lui : mécanicien dans un garage, il va devoir expliquer à son patron et, accessoirement, au propriétaire du bolide, la raison pour laquelle il se trouvait sur une petite route de campagne, à dix kilomètres de l'atelier où il effectuait la révision de la Ferrari.

*

10 h 12 : demande de secours pour un adolescent pris de malaise dans un des collèges de notre secteur.

10 h 13 : demande de secours pour deux adolescents pris de malaise dans un des collèges de notre secteur.

10 h 14 : demande de secours pour cinq adolescents pris de malaise dans un des collèges de notre secteur.

Etc.

Au total, nous mobiliserons une vingtaine de VSAB des casernes aux alentours en renfort.

Froid trop intense ? Parcours du cross du collège trop difficile ? Trop grande exigence des professeurs ? Motivation excessive des élèves ? Chocolat chaud à l'arrivée périmé ?

Nul ne le sait.

*

Hier, Cyril, que notre chef de centre avait autorisé à utiliser le VTU pour son déménagement personnel, est rentré tard à la caserne. Il a vite garé l'engin à sa place, dans la remise[31], puis s'est précipité chez lui, coupe du monde de football oblige. Ce matin, à l'issue d'une banale intervention pour inondation, nous restons sur place en attendant qu'un collègue vienne à notre rescousse.

Il apporte un bidon de gazole car nous sommes en panne sèche.

*

31 décembre. 23 h 59. L'heure du bilan. Avec vingt-trois croix cette année, dont quatre *strikes* (plusieurs d'un coup), Thierry est arrivé largement en tête. C'est donc lui qui doit payer le coup à toute la caserne. Le classement général est affiché sur le tableau de la salle du fond. Avec cinq seulement, je suis en queue de peloton.

Vingt-trois. Le nombre de morts qu'il a côtoyés ces douze derniers mois dans l'exercice de ses missions. Humour douteux, certes, mais ce cynisme apparent n'est qu'une carapace : aucun décès ne laisse un sapeur-pompier indifférent…

*

Madame vient d'obtenir son permis. À l'intersection, comme on le lui a enseigné, elle met son clignotant pour tourner à droite. Puis elle avance à cinq à l'heure en tournant son volant. Son sac à main tombe du siège passager. Elle se penche pour le ramasser. Les roues, obéissantes,

continuent à braquer selon les ordres. La voiture vire à 90, puis 120, puis 160 degrés. Rencontre avec le muret d'un jardin.

Le propriétaire pardonne car madame, malgré sa bosse, est mignonne, ingénue, terrorisée et en pleurs.

*

Je mettrai plusieurs mois avant de recommencer à mettre du ketchup dans mes pâtes.

13 h 30. L'estomac bien rempli, nous décalons pour accident grave. Sur place, le spectacle n'est guère réjouissant. Nous prenons en charge un homme à moitié dans le coma. Une fois sur le brancard, dans le VSAB, il régurgite ses spaghettis à la sauce bolognaise par violents spasmes. La cellule est retapissée du sol au plafond. Puis ses sphincters se relâchent totalement. Mélange pestilentiel. Il fait 30 °C à l'ombre. Nous attendons l'hélicoptère qui doit transporter la victime.

Je passerai en premier. Puis ce sera le tour de Pierrick. Cédric, qui en a vu d'autres, tiendra cinq minutes de plus.

Nous vomirons tous les trois notre déjeuner.

*

Je tends l'adresse de l'intervention au chef d'agrès du FPT qui déboule au standard après que j'ai déclenché les bips de l'équipage et lui dis, dépité :

— Je n'ai vraiment pas de chance : à chaque fois qu'il y a un feu intéressant, je suis stationnaire, et je le rate !

Deux heures plus tard, les voilà de retour à la caserne. En guise de remerciement pour les avoir envoyés sur un beau feu de pavillon, les copains m'offrent un cadeau. Un morceau de poutre calcinée encore fumant.

*

Nous rentrons de l'hôpital et roulons en mode pépère. Un jeune à moto, tête nue, nous double à toute allure, se faufilant entre notre VSAB et les voitures qui viennent en sens inverse. Nous sommes en ville et il y a de

nombreux feux tricolores. C’est prendre beaucoup de risques pour pas grand-chose… Thierry marmonne ironiquement :

— À tout à l’heure !

Il ne croit pas si bien dire : nous retrouvons le casse-cou à peine un kilomètre plus loin.

Sous un camion.

*

Du haut de l’arbre, la bestiole nous observe, l’air narquois. On jurerait qu’elle sourit. Pour la forme, je dresse l’échelle à coulisse encore une fois et monte les échelons lentement, le plus silencieusement possible. Évidemment, dès que j’arrive près du fugitif, il s’enfuit à nouveau un peu plus loin. Lui, en tout cas, a l’air de bien s’amuser !

Qu’espéraient les propriétaires de l’animal en nous appelant ? Que l’on puisse rivaliser avec leur bête dans son milieu naturel ? Je ne m’appelle pas Tarzan !

Avez-vous déjà tenté d’attraper un singe en liberté ?

*

C’est certainement précisé dans le manuel d’utilisation : « Un chariot élévateur ne se conduit qu’avec les fourches en position basse. En position haute, vu le centre de gravité, la tenue de route est trop aléatoire. » Question de sécurité. L’ouvrier qui conduisait l’engin motorisé s’en est rendu compte concrètement en prenant un virage un peu trop rapidement.

Son corps est certes intact, mais sa tête a servi de cale au chariot renversé.

*

Ah ! Le sapeur-pompier ! Le sauveur de la veuve et de l’orphelin ! Le beau gosse, chéri de ces dames !…

Le quotidien est un peu plus terre à terre. Je crache noir. Je mouche noir. J’ai une petite boule d’excréments noire au coin de chaque œil. J’ai de la suie dans les narines et dans les conduits auditifs. Mes cheveux, sur ma nuque et mes tempes, sont couleur corbeau. Chaque poil de ma barbe est

chargé de poussières noires. *Idem* pour mes cils et mes sourcils. Il n'y a que ma langue qui est blanche. J'empeste la sueur et la fumée. Peut-être même un peu l'urine. J'ai les paupières lourdes, d'énormes valises sous mes yeux glauques et vitreux. La crasse sur mon visage fait ressortir les rides de mon front. J'ai une haleine de chacal et les lèvres gonflées, les poils de la moustache roussis.

Bref, je reviens d'un gros feu au petit matin.

*

La jeune femme qui a composé le 18 a dû fumer de la moquette. Elle m'explique au téléphone qu'elle a l'intention de mettre fin à ses jours en avalant des médicaments. Vous me direz que cette idée n'est guère originale en soi : la population féminine des 15-25 ans est une grande pourvoyeuse de candidates aux vrais-faux suicides.

Sauf que là, elle me demande si c'est dangereux pour sa santé parce que la boîte est périmée.

*

Feu dans un entrepôt de meubles. À vingt mètres de hauteur, immobile, j'arrose l'incendie depuis une demi-heure. De loin, on pourrait me confondre avec le Manneken-Pis. C'est la nuit, il y a du vent et il fait un froid glacial. Je veux changer de position pour me dégourdir un peu. Impossible : mes vêtements sont collés aux échelons en métal par la glace. *Idem* pour mes gants sur ma lance. Cette dernière fuit et je ne me suis pas rendu compte que de l'eau coule régulièrement sur mon cuir.

Va-t-il falloir que je saute dans le foyer pour me décongeler ?

*

Des dizaines de pavillons inondés. Nous pompons, nous pompons, encore et toujours. Chaque sinistré doit attendre son tour : nous procédons par ordre d'appel au standard de la caserne. Difficile pour les malheureux de prendre leur mal en patience quand ils ont les pieds dans l'eau, mais nous ne pouvons pas aller plus vite que la musique…

L’intervention n° 8 est enfin terminée. Nous rangeons grossièrement le matériel dans le VTU et nous apprêtons à rouler vers l’adresse n° 9. Un propriétaire se met devant notre engin et nous propose de faire un crochet par chez lui afin de traiter sa demande en priorité.

Moyennant un billet qu’il agite devant le pare-brise.

*

Nous sommes à la piscine municipale, dans le local qui fait office d’infirmerie. Un enfant s’est profondément entaillé le talon. Tandis que nous le soignons, une, puis deux, puis trois personnes nous rejoignent, le pied ensanglanté.

Un des maîtres-nageurs part vérifier son hypothèse. Il revient et nous le confirme : un petit plaisantin en déficit de neurones a volontairement cassé un verre dans le pédiluve.

*

2 heures du matin. Je décroche la ligne de feu du standard et tombe sur une voix avinée :

— Allô ?… hips !… Les pompiers qui puent des pieds ?… hips !… J’te préviens… hips !… j’vais… hips !… m’suicider !… hips !…

— Donnez-moi votre adresse, monsieur !

— Mais non !… hips !… Panique pas, mec !… hips !… J’déconne !… hips !… J’t’ai bien eu, hein !… T’es vraiment un trou du cul, toi !… hips !…

L’homme qui me parle n’est visiblement pas en pleine possession de ses moyens. Je dialogue quelque temps avec lui, arrivant, par bribes, à lui soutirer ses coordonnées. Puis il se lasse de notre conversation :

— Bon allez… hips !… Tu m’fais chier !… hips !… J’me casse !… hips !… Merci, mec !… hips !… Salut !… hips !… Tête de nœud, va !… hips !…

J’hésite… Tant pis, je ne prends aucun risque, je déclenche les appels sélectifs.

Arrivés sur les lieux, Arnaud, Julie et Alexis trouvent notre bonhomme à

moitié affalé sur une chaise, près de son combiné téléphonique. Sur la table, une boîte de cartouches. Dans ses mains, un fusil de chasse…

Heureusement, il n'a pas encore appuyé sur la gâchette.

*

Ils se sont dit oui il y a quelques heures, pour le meilleur et pour le pire. J'espère pour eux qu'ils n'ont pas commencé par le meilleur. Premières lueurs de l'aube. Nous arrivons sur les lieux de la noce. Tout est calme désormais. Au milieu des cadavres de bouteilles, les deux familles des mariés se sont affrontées.

Une dizaine de blessés légers. En attendant peut-être ceux de la soupe à l'oignon…

*

Nous partons en renfort pour un violent incendie. Dans un premier temps, nous avons cru à un gag.

Une des casernes de pompiers du département est en flammes.

*

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Pas de chance : ce matin, en guise de sport, c'est séance natation. Les dix minutes de sommeil durant le trajet caserne-piscine sont insuffisantes. La douche tiède et l'eau froide du pédiluve ne me sortent pas de ma léthargie.

Les autres ont déjà commencé l'entraînement. Je suis toujours assis au bord du grand bain, les yeux mi-clos, les pieds dans l'eau. Glacée. Promis, j'attends que les copains fassent deux longueurs et je les rejoins… Quoi ? Ils sont déjà de retour ?… Je vais patienter encore un peu… Bon… Je crois bien que cette fois-ci… Allez, c'est parti… Un dernier tour de cadran de l'aiguille du chronomètre géant et j'y vais… Ma tête dodeline, mes paupières pèsent des tonnes.

PLOUF !

Je suis tombé de sommeil.

*

Nous nous présentons sur les lieux de l'accident… Ce n'est que de la tôle froissée. La tension retombe, l'ambiance se détend. Arnaud remplit les formalités d'usage avec les conducteurs concernés. Routine ou réflexe, j'inspecte un des véhicules impliqués. À l'arrière, sous une couverture, moitié par terre, moitié sur la banquette… une mamie inconsciente ! Je prends son pouls… Rien ! Normal : vu la rigidité cadavérique, le décès ne date pas de l'accident.

Le fils, qui conduisait la voiture, voulait éviter les frais de corbillard pour le transport du corps de sa mère vers le cimetière de son village natal, où repose déjà son père.

*

Dimanche, 23 heures. Deux jeunes de mon âge, avec leurs vêtements mais sans leur cerveau, ont escaladé le mur de la base nautique fermée au public. Puis ils ont fait la course à la nage. Départ : le panneau « Baignade interdite » de la partie du lac réservée aux planches à voile. Arrivée : l'île, juste en face, à cinquante mètres. Le gagnant, trempé, est celui qui a appelé les secours. Le perdant est celui dont nous récupérons le corps au fond de l'eau.

Glaciale.

*

2 heures du matin. Nous transportons Ginette à l'hôpital : elle souffre de multiples ecchymoses. Marcel, épuisé par sa beuverie de la veille, ronflait si fort dans le lit conjugal qu'il a réveillé sa dulcinée. Cette dernière, qui avait activement participé aux agapes, a d'abord siffloté « Dodo, l'enfant do ». Puis, devant l'inefficacité de la méthode douce, Ginette a employé la manière forte : elle a balancé une taloche à l'empêcheur de dormir en rond afin d'arrêter la chaudière. Cloison nasale défoncée, Marcel n'a pas eu besoin de se lever du pied gauche pour se réveiller de mauvaise humeur. Il a reporté sa colère alcoolisée sur sa douce amie.

Pour Ginette, le cauchemar n'est sans doute pas fini.

*

Depuis trois jours, on se croirait en Sibérie. Décor : le centre-ville. Le court-métrage compte deux personnages.

Un bobo-quinquagénaire-m'as-tu-vu, qui a profité des conditions météo exceptionnelles pour sortir sa paire de skis de fond et tout l'équipement qui va avec. Il s'entraîne sur la chaussée, fier d'avoir un public qui le prend en photo. Mais le sportif amateur n'a pas pratiqué depuis l'hiver dernier.

Un retraité dont il ne sera pas dit que la neige et le froid vont perturber les habitudes. On est dimanche. C'est donc jour de sortie pour sa voiture, qui dort au garage le reste de la semaine. Mais l'ancêtre maniaque n'a pas effectué de stage de conduite sur glace.

Angle d'attaque : 90 degrés.

BING !

*

Je suis sapeur-pompier volontaire en Île-de-France. Comment est-il arrivé là ? Mystère.

Toujours est-il que nous sommes en cuissardes, au bord d'un étang, à tenter d'attraper un petit crocodile en pleine forme…

*

5 heures du matin. La ligne du standard sonne. Je me précipite. Au bout du fil, la voix cassante d'un officier du centre de secours voisin :

— Qu'est-ce qui se passe ?… Vous dormez ?… Avez-vous fait partir votre VSAB ou pas ?

— … ?…

Il y a une heure, le stationnaire de cette caserne a reçu un appel pour un accident qui s'était produit sur notre secteur d'intervention. Il a bien noté l'adresse… puis est retourné se coucher au radar, complètement dans le brouillard, persuadé d'avoir accompli sa mission.

Il a tout simplement oublié de me transmettre la demande de secours…

*

Arrivés sur les lieux en même temps que nous, les deux policiers se jettent aussitôt sur le soûlot sexagénaire qui ne fait rien de mal, sinon être couché en travers du trottoir et invectiver le bourgeois qui passe. Ils lui mettent les menottes de manière plus que virile.

J'aimerais bien qu'ils soient aussi prompts à la manœuvre lorsque nous les appelons sur une intervention un peu plus chaude.

*

Malaise à domicile dans une résidence. Je gare le VSAB et suis Cédric. Pascal a déjà saisi son sac secouriste, a sauté de notre engin et nous précède en courant, creusant régulièrement l'écart. Il ne veut pas perdre une seconde et exploite à fond ses capacités physiques hors normes. Je crie :

— Pascal !… Fais gaf…

BING !

Trop tard… Notre sprinteur ne savait pas que l'entrée du bâtiment était fermée par une grande baie vitrée.

La personne chez qui nous nous rendons, alertée par le bruit du choc qui a résonné dans tout l'immeuble, sort de son appartement afin de secourir Pascal, qui ne sait plus trop où il habite.

Sur son front, l'œuf de pigeon grossit à vue d'œil.

*

En deux ans, Cédric en est désormais à trois, dont un en tant que parrain. Et encore, il ne comptabilise pas ses refus pour cause de garde ou de vacances loin d'ici. Mon collègue est verni. À chaque fois que nous recevons un appel pour « femme en train d'accoucher » c'est lui qui est de VSAB !

D'où parfois des invitations aux baptêmes.

*

Dans la caravane des gens du voyage, nous nous affairons autour de la doyenne, allongée sur la banquette. Surveillés par les membres de la famille, des amis et des voisins, tous inquiets et menaçants, nous ne

sommes pas très à l'aise. On n'a pas intérêt à se tromper… À l'aide du brancard souple, nous mettons l'aïeule dans notre VSAB, non sans avoir posément mais énergiquement refusé l'aide de dizaines de bras. L'ambiance est étrange : mélange de confiance et de défiance. Le VSAB démarre, suivi de toutes les voitures du campement. Un quart d'heure plus tard, le convoi se présente à l'hôpital. Le vigile n'est pas de taille à interdire l'accès des urgences aux suiveurs déterminés. Bonne chance aux personnels qui devront donc gérer une octogénaire laquelle, à mon avis, n'en a malheureusement plus pour très longtemps, et une trentaine de ses descendants qui vont leur demander des comptes.

Sans compter les chiens.

*

Au bord de la crise de nerfs, l'homme hurle dans son portable :

— Venez vite !… Le client que je transporte a fait un malaise !

J'arrive quand même à lui faire dire l'endroit où il est garé. Puis tente de le calmer et lui demande sans succès d'utiliser son propre matériel en attendant les secours.

Il est ambulancier.

*

Miracle : le conducteur est assurément en état de choc, mais indemne. Je ne sais pas s'il possède le permis de conduire. En tout cas, il vient brillamment de réussir son permis de détruire. La police le prend en charge. Notre concours est inutile. L'affaire est pliée. La voiture aussi : elle est littéralement enroulée autour de l'arbre en un « portefeuille » parfait.

L'aile avant droite touche le pare-chocs arrière droit.

*

Encore un chat à aller chercher dans un arbre ! Comme si ces bêtes n'étaient pas capables de redescendre toutes seules à l'heure des croquettes ! Debout en haut de l'échelle à coulisse, j'essaie vainement

d’attraper le félin. Mais oui, qu’il est mimi le minet à sa mamie ! Poils hérissés, l’animal siffle et crache à trente centimètres de mes yeux. Gros plan sur ses griffes sorties. L’abruti ne comprend pas que je viens le secourir ! Je ne vais quand même pas me faire lacérer le visage par cette p… de m… de saleté de bestiole !

D’en bas, la propriétaire du matou m’observe avec inquiétude. Je fais signe à Alexis, qui s’approche de la retraitée et lui demande un futile renseignement indispensable. La brave dame se concentre sur sa réponse. Et cesse donc de me surveiller. D’une soudaine et vigoureuse poussée de ma main gantée sur son postérieur, j’encourage alors le mistigri à braver son vertige. Propulsé par une force de plusieurs Newton, le trouillard descend de l’arbre plus vite qu’il y est monté. Normal, par la voie des airs… Comme tous les chats, il retombe sur ses pattes.

La grand-mère est tout heureuse de voir son animal sain et sauf sur le plancher des vaches, et très admirative de mon savoir-faire.

*

Nous transportons un ado chapardeur de cerises. Bien que peu fier de lui, il a la tête qui a enflé.

Certes, il avait correctement reconnu les lieux : en passant par l’arrière, on arrive bien dans le jardinet de la vieille dame et l’on peut se goinfrer de bigarreaux. C’est ensuite que cela s’est gâté : il s’est rendu compte trop tard que, pour escalader le portillon, il n’avait pas empoigné uniquement la barre en fer du haut.

Ses doigts s’étaient refermés sur un nid de guêpes occupé par des locataires irascibles…

*

L’homme est livide et en sueur. Il a les joues creusées. Une barbe d’une semaine lui mange le visage. Manifestement, il fait une crise d’hypoglycémie. Je le questionne :

— Monsieur !… Est-ce que vous avez pris un petit déjeuner, ce matin ?

Le malheureux secoue la tête négativement. Tandis que nous nous

occupons du pauvre gars, Cédric fait un rapide tour du studio, ouvre le placard et le buffet. Aucune trace de nourriture.

— Monsieur !… Quand est-ce que vous avez mangé pour la dernière fois ?

— Jeudi soir.

Il est 10 heures. Nous sommes dimanche.

Le XX^e^ siècle se termine. Zola, *L'Assommoir* et *Gervaise* n'ont pas pris une ride…

*

« Différend familial » entre deux tourtereaux hystériques d'un quintal chacun. La police est présente. Intervention un peu chaude. Nous sommes entre les deux protagonistes et tentons de les raisonner. Soudain, l'homme saisit une machette et se jette sur moi. Je n'ai que le temps de me protéger avec mon sac secouriste, dans lequel il plante son arme. Les condés se précipitent, le plaquent au sol et lui passent les menottes avant qu'il ne m'égorge. La femme crie au secours, balance des claques à tout le monde avec ses battoirs à cinq doigts, nous traite de racistes et beugle qu'elle va porter plainte pour brutalité policière.

C'est beau, l'amour !

*

23 h 30. Je décroche la ligne de feu. Un quidam bouleversé aboie dans mon oreille :

— Venez vite !… Il y a un énorme carton sur l'autoroute, en direction de Paris, à hauteur de l'échangeur !

— Restez calme monsieur !… Pouvez-v…

— Tuuut… Tuuut… Tuuut…

Le témoin a raccroché. Je déclenche tout de même les secours.

Les bips stridents électrisent les copains. Ils bondissent hors de leurs lits, s'habillent à toute vitesse, courent et montent dans le VSAB, le FPT et le VSR[32]. Durant le trajet, les conducteurs prennent des risques car, sur autoroute, les accidents sont souvent très graves. Chaque seconde compte.

Quelques minutes plus tard, les trois engins prévus par la procédure se présentent sur les lieux. Ce n'est pas une fausse alerte : il y a bien un gros carton… d'emballage sur la chaussée.

Nous avons encore eu affaire à un grand comique.

*

Aujourd'hui, l'âge aidant, j'ai honte d'avoir ri. Excuse-moi Julie, chère collègue volontaire qui a eu le courage de survivre des années dans notre univers macho… Le sapeur-pompier de base n'est réputé, à juste titre, ni pour sa délicatesse, ni pour sa connaissance de la psychologie féminine. Surtout en groupe. Et je faisais partie de la bande…

Manœuvre à l'Epsa : il faut monter, s'amarrer en haut puis redescendre en croisant le suivant. Julie a un peu d'appréhension : admirer le paysage à trente mètres de hauteur, ce n'est pas franchement son truc. Mais là, elle n'a pas le choix si elle veut récupérer son soutien-gorge.

Telle la bannière du seigneur au sommet du donjon, il flotte au vent, tout là-haut, attaché par la bretelle au dernier échelon de l'échelle.

*

3 heures du matin. La femme en chemise de nuit à fleurs qui nous a appelés, cheveux hirsutes et cils encore encrassés du rimmel de la veille, est bien plus réveillée que nous. Elle soutient mordicus qu'elle a vu, de ses yeux vu, un énorme serpent dans la cuvette de ses WC lorsqu'elle s'est levée pour satisfaire un besoin naturel. La possédée se tortille d'ailleurs en nous parlant : elle n'ose plus s'asseoir sur la lunette mais sa vessie, momentanément bloquée sous le coup de l'émotion, a repris le pouvoir sur son cerveau. L'agitée du bocal enfile une robe de chambre en coton rose, prend congé de nous et sort précipitamment pieds nus dans la nuit noire. Elle réapparaît quelques instants plus tard, soulagée.

Nous nous sentons un peu démunis mais elle nous implore de ses yeux exorbités. À tout hasard, nous lui demandons quelques ingrédients indispensables à la préparation d'une potion répulsive, mais sans garantie du grand marabout officiel : déboucheur liquide, eau de Javel, white spirit et

alcool à brûler. Je verse le mélange détonnant dans la cuvette. Nos nerfs lâchent devant le numéro hystérique de l'allumée. Thierry, le plus solennellement du monde, saupoudre le tout de poivre, ça ne peut pas faire de mal. Sauf au reptile. Puis il récite des incantations magiques en faisant de grands gestes avec les bras. Je referme le couvercle et pose un pack de bouteilles d'eau dessus afin que le boa ne puisse pas le soulever. Je termine en bénissant la cuvette avec ma polycoise.

La femme, rassérénée nous offre une petite poupée vaudou à chacun.

Mission accomplie. L'anaconda a dû repartir en Amazonie car nous ne serons plus réveillés de la nuit.

*

Les sorties en FPT nous donnent l'occasion de jouer au jeu des sept familles. Ainsi, je possède déjà presque toute la famille Saint-Plaie.

Le père : *Pour que mon barbecue soit plus efficace, je l'arrose avec de l'alcool à brûler. La bouteille s'enflamme. J'ai le bon réflexe de la jeter sur un tas d'herbes sèches, près de l'appentis en bois.*

La mère : *Ma friteuse prend feu. J'ouvre le robinet de l'évier et dirige comme je peux le jet sur l'huile, ce qui permet aux flammes de mieux se répandre dans la cuisine. J'insiste en renversant le récipient, afin d'alimenter correctement en combustible le début d'incendie un peu poussif.*

Le fils : *Je suis dans le garage du pavillon parental et nettoie mon cyclomoteur au white spirit. Je vois un fil qui dépasse de la couture de ma selle. Plutôt qu'aller chercher une paire de ciseaux, je sors mon briquet pour le brûler J'ai la présence d'esprit de vouloir éteindre le départ de feu avec le contenu de la bouteille dont je viens de me servir.*

La fille : *Je défie mon petit ami d'incendier une poubelle. Comme il est fou amoureux de moi, il se surpasse. Je perds donc largement mon pari car trois voitures sont garées juste à côté du container à ordures, ce qui permet une rapide propagation des flammes.*

Le grand-père : *Je n'ai jamais demandé d'aide à quiconque au cours de ma longue existence. Je tente donc d'éteindre tout seul mon feu de cheminée*

en arrosant le foyer, dans l'âtre, même si la fumée m'asphyxie. Ce n'est que sous la pression de mes voisins qui voient des flammes sortir par le haut du conduit (lequel n'a jamais été ramoné) que je me résous à appeler les secours.

*

Nous allons bientôt toucher les nouveaux casques. Plus protecteurs, mieux adaptés à nos nouvelles missions, ils font l'unanimité. En échange, on nous demande de rendre les anciens. Il va donc me falloir abandonner ma vieille gamelle toute cabossée de souvenirs, que j'ai nettoyée et fait reluire tant de fois. La hiérarchie est intraitable : hors de question de garder nos reliques, ni même de les racheter.

Le sapeur-pompier lambda est habitué à résoudre les problèmes impromptus qui se présentent à lui. Quitte à être un peu roublard sur les bords… Hasard malencontreux. La faute à pas de chance. Pure coïncidence. J'en suis le premier désolé. J'aurais dû faire attention à mes affaires : la veille de rendre ma fidèle compagne de feu, elle disparaît de son emplacement. « On » me l'a volée. *Idem* pour nombre de mes collègues. Nous en sommes quittes, chacun de notre côté, pour envoyer un compte rendu par voie hiérarchique. En retour, nous recevrons quelque temps après une belle lettre de remontrance à en-tête de l'étage à morts, euh, de l'état-major.

Au moins, je suis certain que mon ancien casque sera précieusement conservé jusqu'à la fin de mes jours, sur une étagère de mon salon.

*

Nous avons capturé un chien errant. La bête attend, enfermée dans une cage, avec une gamelle d'eau, au fond de la remise. Cédric arrive et veut le caresser. Je le mets en garde, pour rire :

— Fais gaffe, il n'aime pas les imbéciles !

Cédric esquisse un sourire et tend la main à travers les barreaux. La mâchoire du carnivore la rate de justesse. Furieux, il traite l'animal de bâtard, ce en quoi il n'a pas tort. J'enfonce le clou :

— Tu vois, je te l’avais dit !

*

Dans le cadre des bonnes relations que nous entretenons avec les entreprises du secteur, nous participons à un tournoi de sixte organisé par un laboratoire high-tech de la zone d’activités. Ambiance garden-party « courses hippiques à Chantilly », les chapeaux en moins. Les jeunes cadres dynamiques en bermuda et polo de marque sont soucieux de montrer à leurs bien-aimées et à leur patron qu’ils forment la meilleure équipe, dans l’open-space comme sur le gazon. Nous, les pompiers, sommes un peu l’attraction prolétaire de la journée, si j’en juge par le ton condescendant que ces bobos emploient à notre égard… J’essuie mes crampons sur la cheville du trentenaire qui me chambre depuis le début du match. Mes collègues l’emmènent se faire plâtrer à l’hôpital.

Nous ne serons plus invités à leur journée sportive conviviale. Est-ce parce que j’ai blessé le grand boss de l’entreprise ?

*

Cédric demande le plus sérieusement du monde à la victime si elle est vaccinée contre la rage. Il faut dire que la morsure est profonde et qu’un beau morceau de chair a été arraché. Sûr que la police va avoir du mal à retrouver l’animal mordeur ! Car ce dernier, toujours en liberté, s’est fondu dans la foule. Debout dans une rame de RER, il ne pense sans doute déjà plus à l’homme qu’il vient d’agresser, devant la station, pour une banale histoire de place de parking…

*

Le VSAB roule à faible allure sur l’allée forestière. Nous scrutons attentivement les branches basses des grands arbres, à la quête du pendu. Je m’écrie soudain :

— Stop ! Je le vois !

Nous courons vers le vieux chêne que je montre, au loin… Pas plus de

pendu que de bénéfice pour le commerce extérieur de la France ! En fait, nous découvrirons le corps deux cents mètres plus loin.

Mon imagination, mêlée de stress, m'a joué un tour.

*

2 heures du matin. Nous arrivons sur les lieux de l'incendie. Je grimpe à l'échelle, m'installe et commence à arroser les flammes. Vu l'ampleur du foyer, il y en a pour un bout de temps… Cinq minutes plus tard me prend une irrésistible envie d'uriner. Il est bien entendu hors de question de redescendre.

Il fait nuit. Je fais partie du décor. Personne n'aura l'idée de lever la tête. Et puis, un peu plus ou un peu moins de liquide…

*

Journée des grands départs en vacances. Hier, Marcel a acheté un coffre de toit pour y mettre la tente, les parasols, le canot pneumatique, les seaux et les pelles. Tôt ce matin, dans le garage souterrain de son immeuble, il le fixe solidement sur les barres de sa berline. Puis, impatient de prendre la route de Palavas-les-Flots, il ressort à toute vitesse. Marcel a un point faible : les mathématiques. Il s'est trompé dans ses calculs : la hauteur de la voiture familiale additionnée à la hauteur du coffre est supérieure à la hauteur de l'ouverture de la porte. Heureusement, avec l'aide de l'écarteur et des cisailles hydrauliques de notre VSR, nous arrivons à séparer les différents morceaux.

Durant leur trajet, Marcel et sa famille en seront quittes pour partager l'habitacle avec le contenu de feu le coffre de toit.

*

Et mince ! Encore raté ! Impossible de le ramener sur la berge. Je ne fais que le déchiqueter un peu plus. Il va falloir faire appel aux plongeurs. Allez, dernier essai. Ma gaffe[33] s'enfonce une nouvelle fois dans le corps qui flotte entre deux eaux, sans pouvoir accrocher quoi que ce soit.

La décomposition est trop avancée.

*

Non !… C’est vrai ?… Le VSAB carbure au gazole ? Depuis quand ?

Alors qui veut bien venir m’aider à le pousser jusqu’à l’atelier mécanique afin de tout purger et récupérer les 50 litres de super sans plomb ?

*

J’arrose le feu au plus près des flammes, comme me l’a demandé mon chef. Soudain, plus d’eau. Brusque coup de chaleur. Je bats rapidement en retraite tandis que l’incendie en profite pour reprendre de la vigueur.

Un pauvre type a volé une hache dans notre fourgon et a sectionné le tuyau qui alimentait ma lance.

Eau secours !

*

Drriiinnnng !

— Sapeurs-pompiers j’écoute !

— Est-ce que vous pouvez emmener ma femme à l’hôpital ? Parce que là, elle a une de ces migraines !

— Bonjour monsieur. A-t-elle perdu connaissance ?

— Ben… Non !… Pourquoi ?

— Alors ce n’est pas une urgence, monsieur. Voulez-vous que je demande à SOS médecins de passer chez vous ?

— Euh… C’est payant ?

— Oui monsieur !

— Ah…

Silence, puis la voix reprend d’un air triomphant :

— En fait, ma femme, elle a perdu connaissance mais ensuite elle s’est réveillée ! Vous pouvez venir, maintenant ?

PARTIE 4

SERGENT ROMAIN

Notre nouveau centre d'intervention est situé au cœur de la ville nouvelle, et les sapeurs-pompiers professionnels sont maintenant plus nombreux que les volontaires. Dépassés par les nouvelles technologies et une approche beaucoup plus pointue et rigoureuse du métier, la plupart des anciens ont jeté l'éponge. J'ai réussi mon examen de sous-officier. Sur intervention, de par mon grade, je suis désormais le chef, donc le responsable. Je dois veiller sur mes hommes et sur le matériel. C'est à moi, et à moi seul, d'assumer les conséquences de mes décisions.

J'essaie vaille que vaille de concilier ma vie de famille, mon métier et mon activité de sapeur-pompier volontaire. Être confronté aux malheurs de mes concitoyens m'aide à relativiser les menus tracas que subissent tous les jeunes parents débordés : le biberon renversé du cadet, la robe déchirée de l'aînée ou la vaisselle sale qui traîne dans l'évier par exemple…

La campagne des calendriers, les interventions pour nids de guêpes ou les services de sécurité sont des moments privilégiés pour discuter avec la population, car nous ne sommes pas pris par le temps. Et très souvent, la personne avec qui nous bavardons nous propose un petit verre (d'ailleurs, avez-vous remarqué que l'on ne vous propose jamais un *grand* verre, sauf s'il s'agit d'un grand verre *d'eau* ?). Je lui avoue alors humblement que je ne bois pas d'alcool.

À chaque fois, mon interlocuteur marque un temps d'arrêt et me dévisage, incrédule : un pompier sobre ? C'est louche ! Je lis même des soupçons dans les yeux de certains : ce soldat du feu serait-il un imposteur ?

*

Un ministre est en visite (en campagne ?) dans notre ville nouvelle. Il y a des CRS un peu partout. Alexis, chasseur à ses heures perdues, est chez lui, tranquille, occupé à ne rien faire. Coup de téléphone de notre stationnaire :

— Salut Alex ! On nous a signalé un chevreuil blessé coincé dans des barbelés ! Tu veux pas aller l'achever et nous le rapporter ? Comme ça, on se fait une bonne bouffe ce soir à la caserne !

— Super ! Dis-moi où, j'y vais tout de suite !

Ne reste plus qu'à appeler anonymement la maréchaussée pour lui signaler qu'un individu armé, muni d'intentions malveillantes à l'égard du ministre, se promène en fourgonnette blanche dans la zone sécurisée…

*

Cinq gardes ces deux derniers mois. Cinq morts du nourrisson. Ça fait beaucoup. Ça fait trop. C'est insupportable. De retour à la caserne après le cinquième décès, je file sans un mot dans ma chambre et m'effondre. Sans être particulièrement superstitieux, je ne peux m'empêcher de penser que ces signes sont prémonitoires.

Ma femme va accoucher d'un jour à l'autre de notre premier enfant.

*

Hier soir, il y a eu un gros incendie. Cette nuit, nous sommes allés relever

les collègues avec pour mission de terminer l'extinction puis de veiller qu'il n'y ait pas de reprise du feu.

6 heures du matin. Tout danger est écarté, nous pouvons rentrer à la caserne. Je regarde les hommes encore présents. Parmi eux, aucun n'est titulaire de la spécialité « conducteur FPT ». J'ai passé mon permis poids lourds à l'armée, il y a plusieurs années. Je n'en ai jamais conduit depuis, mais ce n'est pas grave : c'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas. On ne va pas réveiller un conducteur PL pour si peu. Je m'installe au volant et vérifie l'emplacement des commandes. L'accélérateur est bien à droite et l'embrayage, à gauche. Je maîtrise donc l'essentiel. Ça devrait suffire pour la dizaine de kilomètres qui nous sépare de notre centre d'intervention.

À fond sur la voie rapide, le FPT plafonne à 50 km/h. Bizarre. En fait, nous serions allés plus vite si j'avais pensé à enlever le frein à main. Quelle chance, l'engin n'a pas pris feu !

*

Gyrophare allumé, nous fonçons dans la nuit noire sur un malaise cardiaque. C'est une question de minutes, voire de secondes. J'ai baissé la vitre du siège passager, enlevé ma casquette et passé la tête à l'extérieur, malgré la température proche de zéro. Cheveux au vent, je peux ainsi prévenir mon conducteur d'un danger potentiel. En fait, je remplace le rétroviseur qui, tout à l'heure, a explosé lorsqu'un mur s'est brusquement serré contre notre VSAB.

Si nous frôlons un autre obstacle, j'espère que ma tête sera plus résistante !

*

Départ VSAB pour trois blessés à la face, avec perte de connaissance. Lorsque nous arrivons, l'agresseur est toujours sur place. C'est d'ailleurs lui qui nous a joints. Ce brave quadragénaire rentrait tranquillement chez lui quand trois voyous lui ont demandé son portefeuille sans même une petite formule de politesse. Il a bien tenté de les en dissuader gentiment en étalant son CV, mais les pieds nickelés étaient trop excités par cette proie facile

pour entendre ses arguments. Ils se sont impatientés et ont commencé à l'entreprendre.

Les paroles étant visiblement inefficaces, le placide père de famille en costume cravate leur a alors prouvé par les actes qu'il ne leur racontait pas des cracabouilles quand il leur disait qu'il était professeur de karaté.

*

L'énergique femme tourne à plein régime dès le réveil. Sitôt levée, elle ouvre grand ses volets pour aérer sa chambre du rez-de-chaussée. Brusquement. Trop brusquement. Surtout quand survient une soudaine et brutale bourrasque : fracture du nez.

Pas elle !… Le passant qui marchait innocemment sur le trottoir.

*

Dimanche, 22 h 30. Départ FPT pour fuite de gaz. Pas la peine de se presser : il n'y a aucun danger. Le sacro-saint film de la télé est terminé. Les quidams sortent leurs chiens. Ces derniers reniflent le derrière de leurs congénères tandis que les maîtres hument les effluves de l'usine de plats cuisinés de la commune riveraine, confondant odeur de choucroute et odeur de gaz.

Amateurs de mets raffinés, bon appétit !

*

3 heures du matin. Du haut d'un talus, deux individus poussent une voiture dans la rivière afin de toucher la prime d'assurance. Celui qui la dirige, une main sur le volant et l'autre sur le montant de la portière ouverte, effectue une ultime poussée. Sa main droite glisse, son bras se prend dans le volant. Il trébuche. Le véhicule prend de la vitesse et l'entraîne. L'arnaqueur boit la tasse et s'en sort de justesse.

Un peu plus et ce n'est pas de son assurance auto qu'il aurait eu besoin, mais de son assurance vie !

*

Un médecin libéral nous appelle de son cabinet. Des parents qui habitent deux étages au-dessus lui ont amené leur bébé inconscient. Nous massons le petit être en vain. Le père et la mère sont dans la salle d'attente et espèrent, nous interrogeant du regard à chaque fois que nous passons devant eux pour aller chercher du matériel dans le VSAB. L'interne du Smur ne peut finalement que constater la mort du nourrisson.

On nous ordonne de transporter le baigneur en faisant croire qu'il est toujours en vie : il *ne peut pas* être décédé chez une personne chargée de soigner et de sauver. Pierrick met le petit d'homme sur le grand brancard et nous sortons. Je fais semblant d'insuffler de l'air à l'angelot en appuyant régulièrement sur le Bavu[34] modèle bébé. Nous passons devant les parents. La maman se lève et saisit la minuscule main inerte :

— Courage, mon petit Jonathan, tu vas t'en sortir !

L'horreur absolue.

Nous fonçons à l'hôpital. Arrivé aux urgences, je porte le corps et le dépose rapidement sur un lit à roulettes… Vite, vite, vite, on s'en va. Pas le temps de discuter avec les infirmières. Je ne veux pas, je ne *peux* pas croiser la mère qui va arriver d'un instant à l'autre. Trop tard. Les parents sont déjà au bout du couloir. Je m'enferme dans une salle pour ne pas affronter le regard de la maman.

Ses cris de détresse me déchirent les tympans. Trente ans plus tard, je les entends encore…

*

Le FPT ne peut aller plus loin. Le feu est encore à une centaine de mètres mais le chemin de terre est trop étroit et cabossé. Il nous aurait fallu notre bon vieux CCF[35] afin de couper à travers champs. Malheureusement, ce dernier est déjà utilisé pour une autre intervention. Je tranche :

— Tout le monde descend !

Denis et Kévin tirent péniblement le dévidoir[36] et essaient de me suivre tant bien que mal. La pente et les ornières ralentissent leur progression. La roue droite cogne contre une borne en ciment cachée par les hautes herbes.

Le dévidoir rebondit vers la gauche, échappe aux deux collègues, dévale la pente et se retrouve vingt mètres plus bas, dans la rivière.

*

Dans le gymnase, la compétition de judo continue tandis que le blessé pour lequel nous avons été appelés reprend peu à peu ses esprits. Tout à l'heure, son partenaire lui a pratiqué un étranglement. Pas question pour notre solide lascar d'abandonner : sa promise est dans les tribunes. Il a donc résisté, mais en apnée. Voyant cela, l'autre combattant a estimé que le preux chevalier ne manquait pas d'air. En guise d'affection, il a resserré son étreinte. Le cerveau de notre client, privé de sang pour cause de fermeture inopinée des carotides, a rapidement déclaré forfait, oubliant par la même occasion de donner l'ordre à sa main de dire « Pouce je ne joue plus ! ».

Plus de son, plus d'image.

Et pas de médaille.

*

Pascal conduit la VL, relax. Rien ne presse, nous allons faire des courses. Une voiture grille un stop et nous percute. Juste un peu de tôle froissée de part et d'autre. Mais le conducteur, roquet hargneux, veut prouver à sa femme et à ses enfants qu'il est un homme. Un vrai, un dur, un tatoué, comme on n'en fait plus de nos jours. Il ouvre sa portière et descend en nous agonisant d'injures. Pascal, qui a horreur d'écrire, a déjà compris qu'à cause du chauffard, il devra rédiger un compte rendu à notre hiérarchie. Il déploie son mètre quatre-vingt-dix et extirpe ses cent kilos de muscles de son siège, le visage cramoisi de rage. Ses yeux fusillent l'aboyeur.

L'autre se fige et transforme *illico* son rictus de colère en sourire mi-avenant mi-contrit.

À la niche, Médor !

*

18 heures. Le père revient de chez le concessionnaire avec la moto neuve qu'il vient d'acheter à son fils unique pour ses dix-huit ans.

19 heures. À genoux sur la voie de gauche de l’autoroute, nous pratiquons sans espoir un massage cardiaque sur le rejeton qui n’a pas su maîtriser l’engin.

La moto, elle, est intacte.

*

Feu de pavillon. À notre arrivée, le voisin du sinistré est à pied d’œuvre dans son jardin, avec son tuyau d’arrosage. Un peu pour rabattre les flammes, beaucoup pour protéger sa propre maison. Une fois l’incendie éteint, il me demande une attestation. Il a en effet l’intention de se faire rembourser l’eau qu’il a déversée par la compagnie d’assurances du désormais SDF.

*

La retraitée a déplacé un tabouret, est péniblement montée dessus, a difficilement enjambé la rampe et s’est jetée dans le vide de l’escalier. Multiples ecchymoses et fracture du col du fémur. Seulement, pourrait-on dire. Elle ne s’en tire pas si mal que ça. D’habitude, ce sont les plus jeunes. Mais c’est pourtant bel et bien une peine de cœur qui a poussé la septuagénaire à ce geste désespéré.

Son mari, quatre-vingt-un ans aux prunes, venait de lui annoncer qu’il avait décidé de refaire sa vie avec son amour de jeunesse, soixante-dix-neuf ans depuis un mois.

*

Le gardien de but, dans ses cages de handball, est concentré, hargneux et mauvais joueur. Alors, quand un adversaire met un pied dans la zone, marque avec l’aide du poteau et que l’arbitre valide le but, il a le choix : soit incriminer l’homme en noir, au risque de récolter un carton rouge, soit se venger contre le montant en bois. Un carton rouge, c’est au minimum un match de suspension. Il choisit donc le poteau et lui assène un grand coup de pied.

Multiples fractures du tarse et du métatarse… Deux mois de plâtre.

*

Le brave toutou de 40 kg, allongé sur la banquette arrière de la voiture, refuse obstinément de descendre. Il se rappelle sans doute que, la dernière fois qu'on l'a sorti d'un véhicule, c'était pour l'attacher à un arbre de l'aire d'autoroute, lors du départ en vacances de ses anciens maîtres adorés. Le conducteur qui l'a récupéré lors d'un arrêt pipi est bien ennuyé, maintenant. Et que fait-on quand on est bien ennuyé ?… On appelle les pompiers ! C'est donc à nous de jouer…

J'entrouvre la portière. Les grognements sourds du berger allemand aux babines retroussées me signifient que j'y vais à mes risques et périls. Mes gants et mon veston de peau me paraissent bien peu épais pour ses crocs acérés. Mais je n'ai pas le choix. J'essaie tant bien que mal de passer la boucle de mon lasso autour du cou de l'animal… Ouf ! Ça y est !… Mais le fauve se débat. Gros plan sur son sourire à la dentition impeccable. Le « clac » de sa mâchoire qui se referme dans le vide rebondit sur la tôle de l'habitacle du break familial. J'ai failli perdre 100 g de chair d'un coup. Je serre un peu plus fort. Le bestiau me tire la langue tandis que je l'extirpe du véhicule. Un quidam, qui assiste à la scène, proteste : j'étranglerais la pauvre bébête. Je lui propose de venir m'aider. Mon ton est à l'image de ma température corporelle : chaud bouillant.

Le défenseur des animaux me mordrait bien, mais il a sans doute un autre os à ronger car il rentre dans sa niche.

*

Le fameux Robert, surnommé « Bébert l'antidromadaire » (l'animal peut travailler dix jours sans boire, lui peut boire dix jours sans travailler), participe activement à la prospérité du Café des amis. Conséquence logique : il contribue tout aussi activement à l'augmentation du nombre de nos interventions, car le patron du bar nous appelle régulièrement à la fermeture, lorsque le boit-sans-soif n'est pas en état de rentrer chez lui.

Hier, le cafetier a eu pitié de nous. Plutôt que nous déranger, il a installé le pochard sur un banc, devant son établissement. Ainsi, Robert pourra cuver

tranquillement sous la voûte étoilée. Au final, nous sommes quand même mis à contribution, mais seulement au petit jour, lorsqu'un témoin matinal nous téléphone. Car il a fait très froid cette nuit, et le patron a définitivement perdu un client.

*

La folle qui nous appelle à toute heure du jour ou de la nuit pour que l'on vienne chez elle sous les prétextes les plus futiles a encore frappé la semaine dernière. Les copains, qui venaient de se rendormir, ont été sortis de leur lit à 4 heures du matin. Le bip strident qui se déclenche, le cœur qui bat la chamade, la course, l'adrénaline qui monte. Tout ça pour s'entendre dire, arrivés chez la nymphomane :

— Alors mes mignons, est-ce que vous avez du feu ? J'ai perdu mon briquet !

La colère est mauvaise conseillère. En représailles, un collègue est reparti de chez elle avec son carnet de chèques. Puis, le lendemain, le vengeur masqué est allé acheter des objets aussi coûteux qu'inutiles, objets qu'il a fait livrer au domicile de l'obsédée.

Faux et usage de faux : depuis ce matin, l'effectif de notre caserne est amputé d'un élément, occupé à répondre de ses actes au commissariat. À mon avis, cet au revoir a des accents d'adieu.

*

La plaie n'est pas profonde mais il faut sans doute suturer. Nous décidons donc d'emmener le petit à l'hôpital. Je dois demander divers renseignements à la mère. Elle sèche dès ma première question :

— Quel est le prénom de votre fils ?

Il est vrai que ses huit garçons se ressemblent plus ou moins…

*

Accident de la route. Le blessé est à l'agonie dans le VSAB. Du moins, c'est ce qu'il prétend. Un policier entre dans la cellule et lui demande ses papiers. Grimaçant de douleur, le moribond se redresse sur le brancard,

fouille dans sa poche intérieure… et se rappelle qu'ils sont dans la boîte à gants. II se lève péniblement, refuse mon aide et va les chercher en boitillant dans son véhicule accidenté. Pendant ce temps, j'échange deux trois banalités avec le fonctionnaire. Je regarde machinalement par la vitre… Et vois l'individu prendre les jambes à son cou puis disparaître dans la nature.

C'est la première fois que j'assiste à une résurrection. Merci la police !

*

La grand-mère qui a sollicité nos services est folle d'angoisse : cela fait plus de deux heures qu'elle essaie de joindre son amie au téléphone. En vain : personne ne décroche… Nous nous présentons à l'adresse indiquée, montons au premier étage et tambourinons tant et plus à la porte. Aucune réponse. Chute du lit et fracture du col du fémur ? Malaise sans gravité ? Décès suite à un arrêt cardiaque ?

Nous redescendons au FPT, prenons et dressons l'échelle à coulisse. Je grimpe, casse un carreau, pénètre dans le logement et déverrouille la porte d'entrée de l'intérieur. Les collègues entrent. Personne dans l'appartement. Nous faisons le point sur le palier, circonspects. Tout à coup, la porte de l'ascenseur s'ouvre. L'octogénaire disparue apparaît, en pleine forme, sa demi-baguette sous le bras. Je lui explique la situation. Elle appelle aussitôt sa copine dure de la feuille pour la prévenir que tout va bien et, accessoirement, pour lui demander le numéro qu'elle a composé :

— … Oui… Oui… Oui… Ah !… Mais non Germaine !… Pas quatre-vingt-sept !… Quatre-vingt-seize !

*

Les parents viennent d'apprendre que leur fils s'est tué en voiture. Ils sont effondrés. La mère surtout, qui a fait un malaise. D'où notre venue. Monsieur le maire est présent. Il leur prend les mains, les assure de son soutien, de sa compassion, dit qu'il partage leur douleur et leur demande s'ils seront quand même présents dimanche prochain.

Ce sont les élections municipales, et le résultat s'annonce serré.

*

Nuit sans lune. Une voiture a fait une sortie de route. Après plusieurs tonneaux, elle s'est immobilisée sur le toit. Le passager, un grand-père surexcité, tient des propos incompréhensibles. Il roule des yeux et marmonne dans ses gencives en faisant de grands moulinets avec ses pales, heu, avec ses bras. Cherche-t-il à décoller ? Il faut agir avant que le papi ne nous fasse une attaque. Nous sortons le mât rétractable du VSR, allumons les projecteurs halogènes et balayons les alentours de puissants jets de lumière blanche.

Bingo ! Nous allons enfin pouvoir communiquer avec l'aïeul frénétique ! Dans le champ labouré qui borde la route, un objet rose et blanc se détache sur le brun de la glèbe : le dentier de notre victime.

*

Nous entrons dans le T1 du dernier étage afin d'examiner la femme enceinte qui a fait un malaise. Rapide coup d'œil circulaire autour de la pièce qui sert à la fois de salon, de salle à manger et de chambre(s). Une table, un grand coffre, un banc et des chaises. La télé posée sur son meuble. Des coussins, quelques peluches, tout cela dans un joyeux capharnaüm. Roulé à la verticale dans un coin de la pièce, le matelas conjugal. Et dans la grande penderie murale dont la porte en accordéon a été enlevée, quatre étagères qui font office de quatre lits superposés, pour les enfants du couple.

Mais où donc vont-ils mettre le cinquième ?

*

2 heures du matin. Je dors aussi profondément qu'une marmotte narcoleptique ayant avalé un somnifère. La sirène sonne. Je bondis hors de mon lit et me précipite… BONG ! Je ne suis pas à la caserne mais dans le lit matrimonial. Dans sa chambre, notre bébé se rappelle à notre bon souvenir.

Ne pas confondre : tonalité grave, sirène ; tonalité aiguë, bébé ; caserne, lit *face à* la porte ; maison, lit *à côté de* la porte.

*

Le brave cyclotouriste quinquagénaire qui, inquiet, a composé le 18, nous attend sur place. À notre arrivée, il désigne le fourré d'où provenaient les râles des blessés agonisants. Mais on n'entend désormais plus rien.

Nous approchons, redoutant le pire… et dérangeons monsieur et madame, repus, qui dorment enlacés, en tenue d'Adam et Ève.

*

La glace de l'étang artificiel a cédé sous le poids de l'ado intrépide et inconscient qui voulait prendre un raccourci. Le collégien est maintenant au milieu de l'étendue gelée, dans l'eau jusqu'aux épaules, sac au dos, engourdi par le froid. Il se cramponne comme il peut à la glace, incapable de se sortir de là. Cédric, déjà sur place avec le VSAB, a jaugé la situation et demandé d'urgence un hélicoptère. Il s'encorde et enlève ses bottes pour avoir une chance de s'en sortir s'il doit nager. Puis il rampe jusqu'au collégien, croisant les doigts pour que la fine couche d'eau solide ne cède pas sous son poids. Il rejoint l'imprudent à temps et le réconforte, restant de longues minutes allongé sur la glace, immobile, en hypothermie, maintenant le gamin à la surface avec ses mains dont il ne sent plus les doigts. *Sauver ou périr…*

Enfin, l'hélico arrive. Cédric saisit le harnais situé au bout du câble que déroule le sauveteur, amarre le môme et fait signe au pilote de l'hélitreuiller. Puis il rampe à nouveau jusqu'au bord de l'étang, rentre à la caserne, avale un chocolat chaud, prend une douche brûlante, se change et continue sa garde, les lèvres encore bleues.

Cédric recevra une lettre de félicitations du colonel. Il doit s'estimer heureux car, comme un galonné chef de bureau le lui a aimablement rappelé, il n'a fait que son métier.

*

Cher collègue professionnel,

Tu exerces la profession la plus appréciée des Français. Les élus, unanimes, rendent hommage à ton courage et à ton dévouement à chaque

occasion. Par exemple, lors des cérémonies d'enterrement des sapeurs-pompiers morts en intervention. À la caserne, surtout quand je te bats au tarot, tu me traites de « pied jaune » ou de « bouffe gamelle », puisque je ne suis « que » volontaire. Je te réponds alors en raillant tes nombreux jours de repos. C'est évidemment juste pour se chambrer car, sur un feu, nous sommes tous solidaires. Ces piques ne font qu'entretenir notre amitié et ta bonne humeur.

Mais aujourd'hui, tu n'as plus envie de rire. Car ces mêmes représentants du peuple qui t'encensent pour soigner leur cote de popularité refusent à ton métier le statut de profession insalubre. Il est vrai qu'eux, sous leurs lambris dorés, n'ont guère l'occasion de te voir ramasser de la matière cervicale humaine sur du bitume, marcher jusqu'aux genoux dans les excréments, pomper de l'eau saumâtre ou respirer des vapeurs toxiques. Alors tu es en colère. Ce matin, à 8 heures, comme tes compagnons d'infortune, à l'appel de ton nom lors de la prise de garde, tu réponds : « Gréviste ! »

Ce qui ne t'empêchera pas, durant vingt-quatre heures effectives, de porter secours à la population en détresse. Comme d'habitude. Et avec le sourire.

Respect, collègue.

*

Nous nous entraînons à la désincarcération des victimes d'accident de la route, au fond du parking de la caserne, là où sont entreposées une dizaine de voitures hors d'usage aimablement apportées par le responsable d'une casse voisine. Au lieu d'écouter les consignes, Mickaël, un jeune volontaire qui a tout vu, tout connu, préfère découvrir par lui-même l'efficacité du pointeau[37] en s'exerçant avec bonheur sur le pare-brise d'une vieille Renault.

Celle de Gérard, garée juste à côté des carcasses…

*

Nous arrivons trop tard. Il n'y a plus rien à faire. L'adolescent qui courait

sur le train en sautant du toit d'un wagon à un autre n'était pas au courant que, justement, il y en avait dans les fils tendus au-dessus de sa tête.

*

L'homme, dans un état second, nous ouvre la porte de l'appartement et balbutie :

— C'est au fond à droite !

Nous entrons dans la chambre conjugale. J'examine la presque-maman. On aperçoit déjà les cheveux du bébé. Mon premier véritable accouchement ! Mon cerveau enclenche le mode automatique et je reproduis ce que j'ai maintes fois répété.

Gants stériles.

— Poussez, madame !

Je saisis le crâne, le tourne délicatement pour qu'il soit bien dans l'axe des épaules.

— Poussez encore, madame !

Je tire doucement.

— Poussez toujours, madame !

C'est un garçon ! Je clampe le cordon ombilical en deux endroits, pose le poupon sur le ventre de la parturiente et l'entoure du drap stérile qu'Alexis avait mis à chauffer sur un radiateur.

En attendant le Smur, j'interroge la maman, histoire de meubler la conversation :

— Alors, comment va-t-il s'appeler, ce petit ?

— Ah ! Ça ! Je ne sais pas ! Il faut demander à mon mari !

Lequel, juste après nous avoir guidés, s'est discrètement éclipsé au café d'en face.

*

Ce soir, je suis de service sécurité incendie au château du XVIII^e^ siècle, pour un tournage de film. Entre les différentes prises, un célèbre acteur éructe, pète et lance des blagues salaces. Il balade ses mains sur le postérieur des coiffeuses, des maquilleuses et des costumières qui passent

près de lui. Le grossier personnage vérifie la fermeté de leur poitrine et leur vole des suçons dans le cou. Les pauvres femmes, mal à l'aise, lui adressent des sourires crispés. Ont-elles le choix de ne pas apprécier ses goujateries ?

Le cabotin gras du bide est nanti de ses deux rejetons. L'une, future actrice qui, grâce à papa, a décroché un rôle de figurante dans la scène, est heureuse comme une gosse de porter une robe de princesse. L'autre, futur acteur, bouteille de whisky à la main, venu en spectateur, n'est là que pour boire et fumer près des tentures et des meubles marquetés. C'est formellement interdit, évidemment, mais comme c'est le fils de son père, personne – moi pas plus que les autres – n'ose lui dire quoi que ce soit. Il terminera la séquence de tournage complètement soûl, ronflant dans un fossé, devant le château.

C'est beau, la vie d'artiste !

*

Demande de secours pour « différend familial ». La police arrive en même temps que nous. Une femme, cheveux ébouriffés, pommettes cramoisies, emmitouflée d'un manteau malgré la chaleur, nous ouvre la porte mais nous cantonne dans l'entrée. Elle s'étonne innocemment de tout ce remue-ménage :

— Qui vous a prévenus ? Vous n'avez pas le droit d'entrer chez nous ! Il ne s'est rien passé, j'ai juste saigné du nez ! Tout va bien, vous pouvez repartir.

Son compagnon, chemise déchirée, la rejoint et opine du chef en l'enserrant amoureusement dans ses bras. L'appartement est sens dessus dessous. Il y a des traces rouges un peu partout. Les poulagas, qui n'aiment pas être pris pour des imbéciles, insistent, tandis que madame, qui connaît la loi, leur réitère fermement son désir de les voir déguerpir immédiatement. Je m'éclipse et fais un discret petit tour du trois pièces. Dans la baignoire, un énorme couteau de cuisine. La lame est pleine de sang. *Dura lex, sed lex*[38] : puisque la femme confirme ses propos, nous devons quitter ce lieu privé dans lequel nous n'avons rien à faire. Le mari nous raccompagne

aimablement jusque sur le palier. La porte se referme donc sur le mystère du couteau ensanglanté.

J'ai vu l'arme du « crime », mais il n'y a pas de victime. Un bon début de roman policier…

*

Ahmed a soixante ans. Il travaille dur sur un chantier afin de nourrir toute sa famille, restée au bled. Son chef nous a appelés : l'ouvrier a très chaud, il est en sueur et ne se sent pas bien. Je questionne Ahmed, allongé par terre. En guise de réponse, il fait un malaise cardiaque. Nous massons et insufflons de l'air immédiatement. Il se réveille en meilleure forme et nous demande ce qui s'est passé. Trois fois rien, il a juste failli mourir. Nous lui avons sauvé la vie. Et le Smur qui n'arrive toujours pas…

Nous discutons avec le miraculé. Soudain, deuxième malaise cardiaque. Re-massages et re-insufflations. Ahmed revient une deuxième fois à la vie. Il nous parle de sa femme, de ses enfants, du désert si beau au lever du soleil. Nous lui avons une deuxième fois sauvé la vie. Mais que fait donc le Smur ?…

Troisième malaise cardiaque. À nouveau massages et insufflations.

Mais le cœur est au bout du rouleau. C'est la fois de trop. Ahmed a rejoint le soleil couchant.

*

Nous déposons un blessé aux urgences de l'hôpital. C'est l'heure de pointe : retour de week-end. Le personnel médical ne sait plus où donner de la tête. Deux policiers attendent dans un coin, fatalistes, qu'une infirmière trouve cinq minutes pour effectuer une prise de sang à celui qu'ils ont épinglé.

Lequel profite de ce temps mort pour faire des allers-retours en courant dans le couloir afin d'abaisser son alcoolémie.

*

Ce soir, Cédric est convoqué chez la directrice de l'école de ses enfants.

Motif : lors de la récréation, son rejeton, en digne fils de sapeur-pompier, a mis le feu à une poubelle.

*

Encore un appel pour différend familial. Je sonne. Un homme énervé, mélange de Hulk et de Hagrid, entrouvre, me dit qu'il n'a rien demandé et referme violemment la porte de l'appartement. Les murs n'ont pas fini de trembler que trois policiers arrivent. Je les mets en garde : le client n'est pas commode, il vaudrait peut-être mieux patienter quelques instants, le temps que la Cocotte-Minute perde un peu de pression. Leur chef me dévisage, un petit sourire narquois au coin des lèvres : les pompiers seraient-ils pleutres ? Il avance en roulant des épaules et sonne à nouveau. Le bestiau aviné, hors de lui, ouvre grand la porte, un énorme couteau à la main, et hurle :

— QUOI ENCORE ?

Surpris, le brigadier recule brusquement, s'emmêle les pieds et dévale un demi-étage sur l'arrière-train.

*

La victime ne supporte visiblement pas le mélange alcool-médicaments. Surtout l'alcool, en fait. Nous la descendons avec précaution dans notre brancard souple par l'escalier en colimaçon. Soudain, la comateuse se réveille, ouvre un œil et aperçoit la bonne bouille d'Alexis au-dessus d'elle. Elle tend brusquement les bras et lui lacère le visage de ses longs ongles noirs et tranchants. Alexis, consciencieux, ne lâche pas les poignées. Il hurle de douleur et recule violemment sa tête pour échapper aux serres.

BOOONG !

Son crâne heurte le mur. À moitié groggy, Alexis s'écroule sur la griffeuse, entraînant tout le monde dans sa chute.

*

Six mois.

Six mois dans un lit d'hôpital, sans bouger, à compter les jours, les heures, les minutes. À guetter impatiemment les trop lents progrès. Le Smur fonçait

sur un arrêt cardiaque. Un ivrogne au volant lui a grillé la priorité. À vingt-trois ans, l'interne qui partait sauver une vie a failli perdre la sienne.

L'alcoolique, lui, s'en est tiré indemne. Il peut donc continuer sans scrupule à faire fonctionner le petit commerce viticole.

*

6 heures du matin. Appel pour fuite d'eau au siège d'une grande entreprise. Cinq niveaux entièrement inondés : au dernier étage, le circuit de refroidissement a sauté. Et comme rien ne peut arrêter l'élément liquide… Des centaines de mètres carrés de moquette à changer. Des centaines de mètres carrés de papier peint à remplacer. Des centaines de mètres cubes de meubles et de documents divers à déménager pour les futurs travaux. J'espère que le patron a bien assuré ses locaux.

Sur place depuis la veille au soir, le gardien de nuit a passé une bonne… nuit. Certainement sa dernière dans l'entreprise.

*

Une prostituée exerce son art sur le bord de la route que nous empruntons pour nous rendre à l'hôpital. À chaque fois que nous y transportons un blessé, nous la saluons d'un coup de deux-tons. Assise derrière le volant de son camping-car, la péripatéticienne nous répond d'un petit signe de la main.

Cet après-midi, nous passons en VSAB devant sa camionnette aménagée mais les rideaux sont tirés. Il y a un véhicule garé à côté. La belle-de-jour est donc en plein travail. Je déclenche néanmoins l'habituel pin-pon, pour la forme. Une main apparaît à travers les tentures et s'agite pour nous dire bonjour.

Bien que tout à son affaire, la dame de petite vertu n'oublie pas de saluer ses pompiers préférés.

*

Accident grave. Très grave. À l'intérieur de l'amas de tôles froissées, un pantin désarticulé en uniforme bleu marine. Le commissariat local venait de

toucher une nouvelle voiture. Le policier, par ailleurs futur papa, se rendait à l'hôpital afin de relever un de ses collègues, lequel gardait un voleur à l'étalage qui avait feint un malaise lors de sa garde à vue. Rien ne pressait, donc, mais il était tentant, pour ce passionné de vitesse, de voir ce que la bête avait dans le ventre.

Hélas, sa morsure a été mortelle.

*

Sainte-Barbe. Les sapeurs-pompiers de la caserne et leurs familles sont réunis autour d'un bon repas. Pour l'occasion, Sébastien et sa femme ont confié leur fille myopathe et leur fils de deux mois à une baby-sitter. Ils profitent ainsi tous deux de cette soirée conviviale, s'offrant un peu de répit dans leur quotidien loin d'être facile. Mais leur conscience les travaille trop. Ils nous quittent en premier, dès leur dessert terminé.

Sébastien nous rappelle un quart d'heure plus tard : mort subite du nourrisson. Jamais Sainte-Barbe ne s'est terminée si tôt. Qui pourrait désormais avoir le cœur à s'amuser ?

*

Encore la folle ! Comme d'habitude, la quinquagénaire nous accueille en nous criant des insanités. Avec cette fois un bonus exceptionnel : une danse indienne, complètement nue au milieu de la rue. Le mois dernier, nous lui avions exprimé notre ras-le-bol de nous déplacer pour rien. Alors, ce soir, elle a mis le feu à sa maison. Au moins, nous sommes utiles à quelque chose. Pour pimenter le tout, la pièce dans laquelle son mari collectionneur entrepose armes et munitions, est la proie des flammes.

Les voisins, surtout celui du pavillon mitoyen, apprécient peu (doux euphémisme) le spectacle son et lumière. Excédés, ils entourent monsieur le maire. L'édile, main sur le cœur, leur promet qu'il avait déjà l'intention de signer l'avis d'internement.

Ce qui, selon la formule, n'engage que ceux qui le croient…

*

Un petit avion de tourisme s’est crashé. Miracle : le pilote en est sorti sans dégât apparent. Il est en état de choc mais refuse d’être transporté à l’hôpital. J’insiste et le préviens que, s’il ne veut pas y aller de lui-même, nous serons obligés d’employer la manière forte. L’homme le prend de haut, ce qui se conçoit vu la chute qu’il vient de faire :

— Vous ne savez pas qui je suis !? Je suis l’avocat d’un ministre !

Je ne suis pas avocat, mais juge de la situation et seul décideur :

— Vous pourriez être président de la République que ça ne changerait rien au problème !

Sébastien sort les bracelets de force. Comme par enchantement, nous n’entendons plus parler du ministre.

*

Nous transportons une jeune femme qui a fait une tentative de suicide. La désespérée est à mille lieues de s’en rendre compte, mais c’est probablement un des plus beaux jours de sa vie. En effet, Denis, le secouriste qui la réconforte et prend ses coordonnées dans la cellule du VSAB, la rappellera le lendemain pour prendre de ses nouvelles…

… Et l’épousera l’année suivante.

*

Accident grave. Il y a plusieurs blessés. Nous sommes submergés. Parmi les badauds se trouve Kévin, un jeune sapeur-pompier volontaire de notre centre d’intervention. Je l’interpelle, passablement agacé :

— Eh Kévin ! Tu ne peux pas nous aider, au lieu de nous regarder bêtement sans rien faire ? Tu as besoin d’être de garde pour porter secours ou quoi ?

— Euh, non !… Moi, j’y connais rien !… Celui qui est pompier, c’est mon frère jumeau !

*

Nous montons au dernier étage de l’immeuble. Une maman affolée nous attend sur le palier. Alors qu’elle est allée jeter un sac-poubelle dans le vide-

ordures commun, un courant d'air a refermé la porte d'entrée de son appartement. Son bébé dort à l'intérieur, dans sa chambre. Il y a une casserole sur le feu dans la cuisine. Nous grimpons sur le toit. Je m'encorde et descends en rappel jusqu'à la fenêtre de la cuisine restée ouverte.

« Pas chiche ! » semble me dire le berger allemand qui me regarde, menaçant. J'ai beau lui dire : « Gentil, le chien ! », il ne se déride pas. Encore un qui ne doit sourire que lorsqu'il a mal ! Je serre ma petite pince[39] afin de me donner du courage puis enjambe doucement le rebord pour entrer dans le logement. L'animal semble enfin comprendre que mes intentions sont louables. Il ne grogne plus. Mais me marque à la culotte. Je sens son souffle chaud à travers mon pantalon, tout près de mon entrejambe. J'enlève lentement mon mousqueton, coupe le gaz de la cuisinière puis vais sur la pointe des pieds jusqu'à la porte d'entrée, que j'ouvre. Ouf ! La maîtresse de maison entre. Le molosse lui fait la fête puis se retourne et se jette sur moi…

Il me débarbouille avec sa langue pour me remercier.

*

Faute de matière première, le boulanger va être dans le pétrin… J'ai déjà progressé dans une cave enfumée, dans de l'eau, dans de la boue, dans de la vase. Aujourd'hui, c'est une première : je m'enfonce jusqu'aux genoux dans des grains de blé.

Le camion qui les transportait s'est retourné dans un virage, pour le plus grand bonheur de volatiles divers et variés.

*

La personne qui a fait un petit malaise vagal sur la voie publique a repris ses esprits. Nous préférons néanmoins la transporter à l'hôpital, par précaution. Alors qu'Alexis fait démarrer le VSAB, deux motards de la police nationale s'arrêtent à notre hauteur et proposent aimablement de nous escorter. Ils rentrent à leur casernement, et le centre hospitalier est sur leur chemin. Les jumeaux casqués insistent tellement que nous n'osons refuser, malgré l'urgence somme toute très relative de l'intervention.

Étrange impression d’incommensurable puissance. Telle la mer Rouge devant Moïse, le flot des voitures s’écarte devant nous. Nous goûtons durant quelques kilomètres l’ivresse du pouvoir absolu.

*

Un soir de l’année dernière, une fois les derniers visiteurs partis, le château du XVIIIe siècle a pris feu. Les casernes environnantes ont dépêché un tas d’engins sur place et ça a été un peu le bazar, que ce soit pour attaquer les flammes ou pour mettre les tableaux à l’abri. À la fin de l’exercice (car c’en était un), lors du débriefing, un officier supérieur nous avait humiliés (enfin, surtout les moins gradés, évidemment) en nous pourrissant publiquement devant le conservateur du monument historique, des élus et des journalistes.

Demain à 20 heures, on prend les mêmes et on recommence. Enfin, pas tout à fait : comme la plupart de mes petits camarades volontaires, et par solidarité avec eux, ce soir, j’appelle la caserne pour me décommander car j’ai un imprévu de dernière minute. Nous sommes magnanimes : il reste une journée au colonel directeur du service départemental d’incendie et de secours pour informer le préfet, les maires et la presse que la manœuvre est annulée, faute de combattants.

*

Un ado de quinze ans s’est gravement blessé en faisant le clown sur son scooter. Son pronostic vital est engagé. Je téléphone à sa mère pour la prévenir. Elle ne veut pas se déranger :

— C’est bien fait ! Ça lui apprendra ! Depuis le temps que je lui dis de faire attention !

*

Départ VSAB pour début de noyade. Si l’on respecte le protocole, on doit aussi mettre en alerte le véhicule de plongée. Mais je dis au stationnaire que

ce n’est pas la peine : Kévin, Pierrick et moi allons gérer la situation tout seuls, même si nous nageons comme des enclumes.

Il ne s’agit en effet que d’un individu passablement imbibé d’alcool qui a voulu dessoûler dans le bassin de la fontaine municipale.

*

23 heures. Un véhicule s’est accidenté seul, sans gravité. La conductrice, une péripatéticienne, est en état de choc. Elle tremble de peur à l’idée d’annoncer à son proxénète qu’elle a abîmé sa belle voiture noir métallisé. Nous la calmons et la rassurons. Elle est maintenant rassérénée et a repris des couleurs.

Pour le coup, en guise de remerciement, elle nous propose gracieusement ses services.

*

À la caserne, nous avons tous un surnom. Moi, c’est « l’écolo ». Un couple d’hirondelles a construit son nid dans notre remise, sous une poutre. Le couple étant fertile et les petits affamés, la quantité de fientes sur l’engin garé juste en dessous augmente de manière exponentielle, ce qui ne plaît guère à ceux qui doivent nettoyer. Ce matin, parmi les tâches que donne le gradé de jour : « détruire le nid ». Je m’interpose :

— Si tu fais ça, je porte plainte : ces oiseaux sont protégés !

L’adjudant ne sait pas si je suis sérieux ou pas. Et comme du sang militaire coule dans ses veines, il n’ose pas confirmer son ordre qui, apparemment, enfreindrait la loi. Les volatiles sont sauvés. À chaque printemps, les oiseaux migrateurs reviendront, toujours plus nombreux. Une porte restera constamment ouverte pour permettre leur libre circulation, et le stationnaire sera réveillé chaque matin par les piaillements des petits.

Le sapeur-pompier sait trouver une solution à tout problème qui se présente à lui. Ainsi, d’année en année fleuriront sous chaque nouveau nid des planches soutenues par quatre ficelles, véritables toilettes privées à balancelle qui protégeront des agressions acides la peinture rouge vif des engins garés dessous… Et à chaque automne, une fois nos hirondelles

parties sous d’autres cieux, le gradé de jour donnera désormais comme tâche : « corvée de chiottettes[40] ».

*

Feu de cave dans un bâtiment. Je progresse lentement avec Alexis, ARI sur le dos. Imaginez un dédale inconnu, empli de fumée irrespirable. Atmosphère hostile s’il en est. Seuls les faisceaux lumineux de nos lampes torches projettent deux faibles halos dorés sur la toile noire de ce tableau morbide. Silence total, excepté le bruit du feu qui crépite, plus loin, et les « pssccchhhh » de chacune de nos inspirations. Nous ne sommes reliés au monde des vivants, là-haut, sur terre, que par une mince cordelette : notre ligne de vie. Et toujours ce silence ouaté, pesant, oppressant, angoissant. Plus nous avançons et plus nous avons l’impression d’être les deux seuls survivants d’une catastrophe nucléaire. Nous sommes dans un autre univers. Si ce n’est pas l’enfer, ça y ressemble. Soudain, face à nous, une porte s’ouvre lentement en grinçant. Un mort-vivant surgit du néant. Réflexe : deux pas en arrière, petite pince dégainée.

Ah non ! C’est juste le gardien de l’immeuble. Il connaît un raccourci pour accéder au foyer.

*

Un brave papi est décédé d’une crise cardiaque en jouant à la pétanque près de chez lui. Le médecin a signé l’acte. Notre travail est terminé. Les pompes funèbres doivent prendre le relais : il nous est formellement interdit de transporter un mort. Les proches sont là, mais aussi les habituels vautours attirés par ce genre de scène.

Le temps passe. Par décence, nous avons recouvert le défunt d’un drap. Certes, il n’y a jamais urgence dans ces circonstances, mais quand même… Au diable les consignes. Nous mettons le corps dans le VSAB, roulons quelques centaines de mètres jusqu’à une modeste maisonnette, le déchargeons, le transportons jusqu’à sa chambre et l’allongeons sur son lit.

La famille peut maintenant laisser libre cours à son chagrin en toute intimité.

*

Tentative de suicide médicamenteuse à domicile. La jeune femme reste dans sa chambre, sous la garde de Mickaël, tandis que je vais dans le salon de l'appartement transmettre mon bilan au Samu par téléphone. Mickaël trouve le temps long. Il vient aux nouvelles. Je lui ordonne de retourner immédiatement dans la pièce où est la dépressive : il ne faut jamais laisser une victime sans surveillance. Trop tard. La belle se l'est faite. Par la fenêtre.

La marche est haute : trois étages.

*

Dimanche matin. Ma femme et moi flânons en ville. Au détour d'une rue, je vois la VL de notre centre d'intervention garée en double file, moteur allumé, devant un bureau de tabac. À l'intérieur de la boutique, en tenue, un lieutenant nouvellement nommé que nous détestons tous. Une fois de plus, il profite de son jour de garde et du véhicule de service pour faire ses courses personnelles.

Attentif à la qualité de l'air, je coupe le contact. Soucieux du matériel payé par nos impôts, je garde précieusement la clé. Courageux mais pas téméraire, je la déposerai anonymement demain dans sa boîte aux lettres. Et recevrai les félicitations des copains professionnels qui subissent l'officier à longueur de journée.

*

Accident grave sur une voie rapide. Nous découpons une voiture sur le bas-côté, tandis que les véhicules continuent à circuler au ralenti sur la file de gauche. Un conducteur-vautour, très intéressé par ce que nous faisons, oublie de regarder devant lui. Il percute un policier de faction. Ce dernier se relève indemne mais grimpe immédiatement au cocotier. Ses naseaux envoient des jets de vapeur. Aux oubliettes, la recommandation de l'école de police, à savoir garder son calme en toutes circonstances ! Il exprime son allégresse d'être toujours vivant à grands coups de poing sur le capot et de

pied sur l'aile avant droite, agrémentés de propos qui, s'ils étaient adressés à ses collègues, seraient considérés comme des outrages.

Le curieux, à l'instant présent, regrette sincèrement son intérêt malsain. Il suit les injonctions du CRS et se gare tant bien que mal, tout penaud. Puis il descend de sa berline, tête basse. On dirait un môme de huit ans pris sur le fait par son maître d'école. Il doit calculer mentalement le montant que va lui coûter sa seconde d'inattention au volant… Le fonctionnaire en uniforme s'est repris. Magnanime, il fait signe au fouineur de repartir. L'autre n'en revient pas, remonte dans sa voiture et démarre si brusquement qu'il manque d'en emboutir une autre !

*

« C'est pas l'homme qui prend la mer, c'est la mer qui prend l'homme ! » Laissant derrière eux tout ce qu'ils avaient (c'est-à-dire *rien*), les squatteurs imbibés d'alcool ont largué les amarres. À eux l'aventure, les 40e rugissants et les 50e hurlants, les sirènes et les pirates ! Les marins d'eau douce pensaient sans doute que « leur » péniche était aussi maniable qu'un tricycle.

L'épopée s'annonce épique : il leur reste encore pas mal de miles à parcourir avant d'atteindre l'océan et, cinq minutes après avoir quitté le rivage, l'embarcation s'est déjà encastrée dans la pile centrale d'un pont.

*

Malaise dans un supermarché. Un enfant de six ans, qui poussait un chariot rempli, a fait une crise d'hypoglycémie. Rien de grave. Nous ramenons le petit chez lui. Une jolie femme élégamment vêtue nous ouvre la porte. Elle accueille son esclave, euh, son fils, en nous souriant, vaguement embarrassée.

La génitrice nous l'affirme : son garnement ne voudrait jamais prendre de petit déjeuner et adorerait faire les courses tout seul.

*

Comment faire passer ça pour un accident du travail ? C'est la canicule.

Après la séance de sport, Thierry a voulu faire trempette dans la citerne en béton enterrée verticalement dans la cour de la caserne, citerne dont se servent les pompiers plongeurs pour s'entraîner. Et dont, accessoirement, la visite guidée en tenue est obligatoire pour tout sapeur-pompier nouvellement affecté à notre centre d'intervention. Mais l'apprenti homme-grenouille a plongé trop à plat pour les deux mètres de diamètre du cylindre.

Béton : 1, poignet de Thierry : 0.

*

4 heures du matin. Nous rentrons d'une grosse intervention. Vidés. Rincés. Épuisés. Exténués. Comateux. Gérard gare le FPT comme il peut sur son emplacement, dans la remise. Nous descendons de l'engin et commençons à enlever notre tenue qui pèse des tonnes. Je pose mon casque et accroche mon ceinturon. Julie m'interpelle :

— Patrice ?… C'est normal que Jérémy ne soit pas là ?

J'ai oublié un de mes hommes sur place.

*

Madame a repris sa liberté et vit désormais seule dans un petit studio, au dernier étage d'un bâtiment anonyme. Elle dort paisiblement dans le convertible avec son nouveau compagnon. 2 heures du matin. Le mari abandonné, qui a retrouvé la trace de son ex, escalade les échafaudages de la façade de l'immeuble en réfection et surprend les deux tourtereaux en plein sommeil. L'intrus casse la vitre de la porte-fenêtre du balcon. Pris de panique, l'amant sort son arme et abat le visiteur nocturne de deux balles en plein thorax. Puis compose le 15, le 17 et le 18 sur le cadran téléphonique. Le médecin du Smur ne peut que constater le décès.

Tandis que l'infirmière range son matériel, les policiers en tenue, gênés, passent les menottes à leur collègue en civil, désormais meurtrier.

*

Un médecin privé prescrit des vitamines à l'homme qui, fatigué, a fait un

malaise à son domicile. Le docteur précise que le traitement peut attendre le lendemain, car on est dimanche et la pharmacie est fermée. Il met le chèque dans son portefeuille et repart. La femme et les enfants sont soulagés. À la deuxième alerte, la famille rappelle le même médecin mais, par mesure de sûreté, nous téléphone également. Sur place, j'ai un mauvais pressentiment. L'expérience, sans doute. Je contacte le Samu…

Sitôt arrivée, l'équipe médicale nous aide à tenter de réanimer la victime qui, entre-temps, nous l'a confirmé : son malaise initial était bien un malaise cardiaque. Le généraliste, revenu sur les lieux, est dans la pièce d'à côté, avec sa conscience, les trois grands fils et la femme. Il commence à se dire qu'il a commis une sacrée boulette dans son diagnostic. L'interne du Smur m'invite à aller discrètement dans le VSAB pour demander la police par radio, et enjoint à Kévin et Sébastien de continuer le massage. Pas pour tenter un ultime sauvetage, c'est définitivement fichu. Juste pour ne pas éveiller les soupçons de la famille.

Et lorsque sera annoncée la terrible nouvelle, les policiers seront là pour empêcher la veuve et les orphelins de lyncher le médecin de pacotille.

*

Accident grave : véhicule encastré dans un platane. La jeune femme que nous secourons, à moitié inconsciente, répète en boucle :

— Mon fils !… Mon fils !

L'équipe du Smur s'occupe de la victime. Pris d'un doute, je descends du VSAB et pars faire une reconnaissance. À plusieurs dizaines de mètres de l'accident, au milieu de la nationale, un lit pour bébé. Les voitures continuent à rouler au ralenti de chaque côté, s'écartant au dernier moment. Je m'approche en serrant les dents. Des pleurs. Miracle ! Le petit bout de chou est bien au chaud dans son nid d'ange, indemne. Il essaie d'attraper son pouce et réclame sa maman.

*

Madame laisse ses enfants devant la télé et s'en va faire les courses. De retour à la maison, elle constate que la moitié du contenu de sa bouteille de

rhum s’est évaporée. Elle soupçonne immédiatement sa fille aînée, quatre ans, qui avoue rapidement le méfait : la princesse s’en est effectivement servi une bolée.

Nous emmenons donc en VSAB l’apprentie poivrote et sa mère aux urgences, accompagnées du petit frère de deux ans qui, bien sûr, ne peut pas rester tout seul dans le pavillon. Au bout de cinq minutes, le pitchoun commence à dodeliner de la tête. À l’arrivée à l’hôpital, le diagnostic est clair : coma éthylique pour les deux bambins. Voilà qui s’appelle biberonner !

*

Ma garde terminée, je rentre au domicile conjugal. J’empeste la fumée. Cette fois, j’ai vraiment failli y passer. S’il n’y avait pas eu les copains… Je prends ma douche et me jette sur ma femme.

Quelques instants plus tard, alors que je lui raconte ma frayeur de la nuit, elle me dit :

— Toutes proportions gardées, je me demande si les poilus de 14-18 ne réagissaient pas comme ça lorsqu’ils revenaient en permission.

*

Soirée inoubliable chez Ginette et Marcel ! Un invité, aussi ivre que les autres, joue au cow-boy. Il monte sur le dos de son copain de beuverie, l’éperonne et combat les Indiens. Geronimo s’approche de trop près du pur-sang alcoolisé. John Wayne dégaine et l’abat à bout portant.

Quand nous arrivons, le chef des Apaches baigne dans son sang, sous les yeux horrifiés de l’assistance qui a brutalement recouvré ses esprits.

*

1 heure du matin. Le témoin s’est affolé pour rien : faute de combustible, l’incendie s’est éteint tout seul, avant notre arrivée. Par conscience professionnelle, souci du travail bien fait (nous voulons éviter une reprise du feu) et flemme de dérouler inutilement des tuyaux, nous arrosons les cendres encore tièdes avec nos lances personnelles.

Seule Julie reste dans le FPT.

*

Les fumeurs de la caserne n'ont même pas eu besoin de revendiquer. Notre chef de centre leur a spontanément attribué un endroit réservé (et obligatoire) afin d'assouvir leur dépendance : la terrasse du dernier étage de la tour de manœuvre, là où l'on sent bien le vent et la pluie.

L'hiver, il faut être fichtrement motivé. D'autant plus qu'on leur a ordonné, avant et après chaque cigarette, d'effectuer une montée-descente en courant. La première pour se mettre en condition, la seconde pour éliminer le goudron et la nicotine.

*

Lendemain de tempête. Improvisé charpentier sur une vieille bâtisse, je cloue une bâche de protection en guise de toiture, tout en essayant d'éviter les coups de marteau sur les doigts. Si j'écoutais les consignes, je m'amarrerais. Mais la corde me gênerait dans mes mouvements et il me faudrait constamment enlever puis accrocher le mousqueton. L'intervention prendrait alors deux fois plus de temps. Or, des dizaines de sinistrés attendent. Comme il n'y a aucun officier à l'horizon et que je maîtrise parfaitement la situation, j'ai décrété unilatéralement que cette contrainte sécuritaire était facultative.

Une poutre cède sous mon poids. Je me retrouve suspendu, les mains agrippées à une solive, les pieds pédalant dans le vide. On croit toujours que ça n'arrive qu'aux autres !

*

Un jeune à scooter a dérapé sur la chaussée humide et est tombé. Plus de peur que de mal, heureusement. Invité dans la cellule du VSAB, le *pater familias* se sent obligé de sermonner son fils. Sujet du discours : le respect du code de la route, la maîtrise de la vitesse et, surtout, l'exemple à suivre : lui-même, qui n'a jamais eu d'accident depuis qu'il conduit.

Nous transportons la victime vers l'hôpital. Le papa moralisateur nous

suit dans sa grosse voiture. Afin de ne pas nous perdre en route, il grille un feu. Son 4 × 4 est désormais bon pour la casse.

*

23 h 30. Le témoin qui a sollicité nos services disait vrai : à notre arrivée, un homme en petite tenue nous adresse effectivement des signes discrets de son balcon du cinquième étage. Il a l'air d'être enfermé. Nous déployons l'Epsa et le ramenons sur terre. Là, frigorifié mais bougrement soulagé, il se sent obligé de nous raconter son histoire. Il était tranquillement chez sa maîtresse lorsque le mari est rentré plus tôt que prévu, en fin d'après-midi. En entendant le bruit de la clé dans la serrure, l'amant est vite allé se cacher sur le balcon et sa dulcinée a refermé la porte-fenêtre. Le couple légitime est ensuite sorti. Depuis, notre bonhomme attend que quelqu'un vienne le délivrer.

Il ne lui reste plus maintenant qu'à inventer une excuse crédible pour sa propre femme qui patiente au domicile conjugal.

*

En ce triste matin d'hiver, c'est la foule des grands jours au cimetière municipal : on conduit monsieur le maire à sa dernière demeure. Élus de tous bords, préfet, simples habitants : des centaines de personnes sont venues lui rendre un dernier hommage. Nous sommes également présents, vêtus de notre tenue de sortie, pour honorer la mémoire de celui qui a tant œuvré pour les pompiers de sa commune.

C'est au tour de Pascal de se recueillir un bref instant devant la fosse. Mains croisées sur le ventre, il baisse la tête en signe de respect. Une bourrasque lui ôte son képi, qui tombe sur le cercueil, au milieu des œillets qui le recouvrent.

*

Feu dans un manoir abandonné. Je tourne vainement la poignée du grand portail en fer forgé pour entrer dans l'immense propriété. La serrure, toute rouillée, est verrouillée. J'aperçois des flammes qui commencent à lécher

une fenêtre. Pas le temps de tergiverser. Nous escaladons le mur en nous faisant la courte échelle, passons les tuyaux à travers les barreaux, puis mettons en eau et arrosons consciencieusement l'incendie.

Le retour vers le FPT est moins sportif : nous empruntons tranquillement l'allée et sortons par le petit portillon du côté qui, lui, n'est pas fermé à clé.

*

Un quinquagénaire a avalé des médicaments puis a composé le 18. Sur place, il nous raconte sa vie sans aigreur, en spectateur impuissant. Vingt ans dans la même entreprise, à se lever tôt et à travailler dur. Licenciement économique suite à l'absorption de la PME par une multinationale (Dame ! Les actionnaires veulent toucher plus de dividendes !). S'ensuivent plusieurs CDD entrecoupés de stages divers et variés qui permettent d'échapper aux statistiques. Puis le vrai chômage. Et l'enchaînement presque inéluctable. Fin de droits. RMI. Divorce. Huissiers. Saisie. Expulsion. Qui peut prétendre être à l'abri de ce genre d'accident de la vie ?

Il paraît que nous vivons dans un pays riche.

*

Départ pour ouverture de porte. Gérard gare le FPT au pied de l'immeuble et reste au volant. Mes deux binômes et moi (fatigue ? flemme ?) empruntons l'ascenseur. En formation de sous-officiers, on nous a pourtant bien répété de toujours monter par l'escalier… Mais neuf niveaux, ça en fait, des marches ! L'appareil se bloque entre deux étages. À quelque chose malheur est bon : la prochaine fois que nous délivrerons des quidams prisonniers de cette cage en fer, nous comprendrons leur stress ! Coup de chance : j'entends une personne sur le palier. Je la hèle afin qu'elle aille chercher Gérard, qui va pouvoir nous libérer. Elle ne me laisse pas finir ma phrase et s'écrie avant de filer :

— Ne vous en faites pas, j'appelle les pompiers !

*

Accident grave sur l'autoroute. Du genre de ceux qui passent au journal

de 20 heures. Les véhicules qui viennent en sens inverse roulent au ralenti. Un bouchon se forme. Le passager arrière d'une grosse berline au toit ouvert se lève et immortalise la scène sanglante sur son portable.

Je sais, ça ne se fait pas, je dois respecter l'uniforme que je porte. C'est un mauvais réflexe. Au nom de la jeune veuve éplorée, de la grand-mère en état de choc encore incarcérée dans la voiture et des deux petits orphelins gravement blessés, je lui adresse un doigt d'honneur.

*

Ma femme et mes enfants me rendent visite à la caserne. Mon fils de deux ans, ô privilège, monte dans la cabine du FPT. Il se met à la place du conducteur et tente de tourner l'énorme volant avec ses menottes. Mon rejeton n'arrive pas à atteindre les commandes et ses petits petons pendent dans le vide. Qu'importe ! Le roi n'est pas son cousin ! Le gong de départ pour feu retentit. Je prends mon héritier dans mes bras et l'extirpe de l'engin afin de laisser la place aux collègues qui décalent.

Oups ! Son pantalon est mouillé : sous le coup de la surprise, sa vessie s'est relâchée. Évidemment, je n'ai pas le temps de nettoyer.

*

J'entre dans la chambre et vois un médecin privé qui procède à un massage cardiaque sur la victime, dans son lit. Les ressorts du sommier font office de trampoline. J'attrape d'autorité la femme inconsciente sous les aisselles et la tire sans ménagement sur le sol. Là, Denis, Mickaël et moi procédons au massage sur la surface dure, de manière que le cœur comprimé joue son rôle de pompe à sang.

Le généraliste, penaud, nous observe silencieusement. Songe-t-il à s'inscrire à un stage de recyclage « premiers secours » ?…

*

La victime a fait une overdose. Elle est inconsciente. Le médecin du Smur arrive et lui injecte un produit miracle. Le drogué ressuscite aussitôt. Il

ouvre un œil, aperçoit l'agresseur en blouse blanche qui vient de le piquer… et lui assène une droite monumentale.

*

Le jeune que nous déposons aux urgences vient de s'accidenter tout seul à moto. Son père, prévenu, nous a précédés à l'hôpital. Il patiente dans la salle d'attente et nous fait part de son inquiétude. Que va-t-il se passer avec l'assurance ? L'engin a été trafiqué par le fiston apprenti mécano ! En tout cas, il nous le promet : ce n'est pas demain la veille qu'il autorisera son ado imprudent à remonter sur le deux-roues !

Décision inutile. Dans deux minutes, le médecin viendra lui annoncer le décès de son fils.

*

Nous effectuons régulièrement des visites de sécurité d'établissements recevant du public. Ce matin, il s'agit d'une maison de retraite.

9 heures. Une trentaine de petits vieux sont avachis sur de vieilles chaises disposées le long de trois murs de l'immense pièce du rez-de-chaussée, à regarder un écran de télévision grand comme un timbre-poste.

11 heures. Nous prenons congé de la directrice. Pour partir, nous devons repasser par le « foyer ». Les pauvres grabataires sont toujours là, un peu plus avachis, un peu plus endormis.

Au-dessus de la porte, une inscription : « Salle d'animation ».

*

Le berger allemand a mordu profondément le fils de la maison puis s'est sauvé. L'enfant est enfermé dans le VSAB, tandis que le carnassier erre en liberté dans le quartier. Un policier demande au père s'il faut abattre le chien mordeur. L'homme est choqué qu'on en veuille à Sultan :

— Non non ! Ne faites pas ça ! Il n'est pas méchant, il ne l'a pas fait exprès ! C'est juste qu'il voulait jouer !

Le molosse revient sur les lieux du crime. Son propriétaire tente de l'attraper en passant ses bras autour de son garrot, car le brave toutou n'a

pas de collier. Le fauve, qui doit être chatouilleux, se dégage, lui plante ses crocs dans l'avant-bras et refuse de desserrer son étreinte malgré les ordres, les demandes puis les suppliques du maître. Lequel opère un changement radical d'opinion au sujet de son animal de (mauvaise) compagnie :

— Aahhh !… Tuez-le !… Aahhh !… Tuez-le, le salaud !… Aahhh !

Le brigadier dégaine son arme. Le monstre à quatre pattes l'observe sans bouger, à trois mètres de lui. Le sniper ferme un œil, tire la langue, vise en s'appliquant et appuie deux fois sur la gâchette.

— Je l'ai eu ! Je l'ai eu ! s'enthousiasme le fonctionnaire tandis que la bestiole s'enfuit en courant.

De fait, en cherchant bien, on aperçoit quelques gouttes de sang canin sur la façade de la maison. Nous partons à la recherche de la bête du Gévaudan en binôme. Je suis avec le tireur d'élite et colle à ses basques : il a son arme à la main et j'en ai plus peur que de la mâchoire du fugitif. Puis nous nous séparons. Je me retrouve seul, dans une impasse, et vois alors le meilleur ami de l'homme qui se dirige tranquillement vers moi… J'avise une voiture en stationnement et pose le pied sur le pare-chocs, prêt à monter sur le toit afin de le laisser passer poliment.

Normal, c'est lui qui a priorité !

*

Départ pour véhicule encastré dans une cabane en bois. Heureusement, le quatre-roues ne s'est pas engagé sur la rue passante. Mariage. Sortie de la mairie. Tous les invités de la noce papotent, photographient, commentent la robe de la mariée, observent le ciel qui se couvre, déblatèrent sur le camp adverse, etc. Un papi, livré à lui-même, trouve le temps long et commence à s'agiter. Le parvis de l'hôtel de ville est en pente.

Seul un cabanon en contrebas arrêtera la course folle du fauteuil roulant.

*

L'homme que nous transportons à l'hôpital ressemble à Elephant Man. Il faut dire qu'il l'a un peu cherché : passant par hasard devant la voiture en stationnement de l'amant de sa femme, il a commencé à rayer la carrosserie

avec ses clés. Mais le propriétaire du coupé sport a vu toute la scène. Accompagné de quelques copains désœuvrés, il est venu réclamer des explications. Explications apparemment non recevables, vu qu'ils ont ensuite tabassé consciencieusement notre gaffeur sans autre forme de procès.

Gaffeur car il s'est trompé de véhicule.

*

Barbecue arrosé entre gens du quartier. Tant pis pour la brochette méticuleusement confectionnée pour René : nous l'emportons avec Marcel à l'hôpital. Ce dernier, le nez aussi rouge que les braises, a voulu aider son voisin à enfiler les morceaux de viande, les poivrons verts et les tomates cerises. Mais il a confondu son index avec une chipolata : la pique en inox a traversé le doigt puis s'est tordue sur la table.

Quel dommage ! Marcel n'est pas un adepte des piercings…

*

Dimanche, 8 heures. Notre VSAB se présente sur les lieux. La personne qui nous a contactés n'affabulait pas : la haie qui surplombe le vaste étang est bien arrachée sur deux mètres de large, juste à l'endroit du virage, et il y a bien deux traces de pneus sur le bas-côté herbeux. Pas besoin d'avoir fait Polytechnique pour comprendre qu'un drame s'est joué cette nuit. J'appelle les plongeurs et le camion-grue en renfort. À eux le sale travail : retrouver et remonter le véhicule ainsi que, sans doute, le conducteur et, peut-être, ses passagers… Effectivement, ils récupèrent rapidement le cadavre d'un jeune homme, que nous mettons dans une housse. Nous restons sur place. Y aurait-il un autre occupant ?…

Dix minutes plus tard, notre stationnaire nous contacte par radio : une personne a fait un malaise à son domicile, tout près d'ici. Nous nous y rendons. Dans le salon de la riche demeure, une femme, pâle comme la mort, est allongée dans le canapé en cuir noir. Le mari, à ses côtés, serre les mâchoires. L'angoisse se lit sur leurs visages. Hier soir, ils se sont disputés

avec leur fils de vingt ans qui, en colère, a pris sa voiture et est sorti en boîte. Il n'est toujours pas rentré…

Je me tais lâchement. Les policiers viendront bientôt leur annoncer l'insupportable.

*

Nous arrivons sur les lieux et constatons les dégâts : deux blessés légers suite à un refus de priorité. Les deux conductrices ne souffrent que de contusions sans gravité. Elles refusent d'être transportées à l'hôpital. La tension est maintenant retombée, tout va bien. Nous pouvons rentrer à la caserne. La police également.

Deux tigresses se sont battues à l'intersection de l'allée des surgelés et celle des fruits et légumes de l'hypermarché. Motif : le chariot de l'une a percuté par mégarde celui de l'autre.

*

Monsieur court sur le tapis roulant, dans le garage. Madame prépare le repas, dans la cuisine. Fiston peut donc étudier l'équipement électrique de la maison familiale sans crainte d'être dérangé. Sans crainte tout court, d'ailleurs, car l'installation est aux normes : dès que l'expérimentateur relie « pour voir » les deux fils dénudés de la rallonge, les plombs sautent. Conséquence indirecte : madame ratera son gâteau, qui cuisait dans le four électrique. En effet, trop occupée à soigner son mari, elle oubliera de réenclencher le disjoncteur. Quant à monsieur, dont l'appareil à suer s'est stoppé net, il a été coupé dans son élan. De fait, le coureur du dimanche est spontanément allé faire un gros câlin à la structure en fer. Les quatre incisives du haut ont volé en éclats.

Souriez, vous êtes filmé !

*

Je descends du VSAB et appuie sur la sonnette de la luxueuse propriété. Une gamine de quinze ans, vieux jogging enfilé à la hâte et cheveux ébouriffés, traverse le jardin en courant et nous ouvre le portillon. Les

parents sont absents. Nous la suivons au premier étage. Dans la vaste salle de jeux aux poutres apparentes, par terre, un matelas. Sous la couette, en caleçon, tentant de reprendre ses esprits, hagard, en sueur, un collégien guère plus âgé que la fille des propriétaires. Il a fait un malaise. Ses vêtements sont éparpillés dans la pièce. Tandis que Cyril et Alexis prennent le pouls et la tension de la victime, j'interroge l'adolescente pour savoir ce qui s'est passé. Elle rougit et bredouille en se concentrant sur ses chaussures :

— Ben, j'étais à la table, là, et je faisais mes devoirs. Renaud, lui, il était allongé sur le matelas. Il révisait son contrôle de maths. Et soudain, il est tombé dans les pommes.

Je fais semblant de la croire et ignore l'emballage déchiré du préservatif qui traîne près du lit improvisé.

*

L'incendie s'est déclaré dans le grenier aménagé au-dessus du garage accolé à la maison, puis s'est propagé à l'habitation du propriétaire et au pavillon mitoyen du voisin parti en vacances. L'intervention est terminée. Les collègues rangent le matériel tandis que je remplis les papiers habituels avec le sinistré. L'homme, avec force circonvolutions, me demande si je veux bien écrire que le feu a commencé dans sa cuisine, et ne mentionner ni le garage ni le grenier.

Estimant que sa taxe d'habitation était suffisamment élevée, il avait en effet totalement oublié de déposer un permis de construire pour son annexe qui, *de facto*, n'existe pas pour son assurance… Mais pour mes hommes pleins de suie, si.

*

23 heures. Un petit bout de chou de six ans enflé comme une sucette nous ouvre la porte du modeste appartement, met son index sur ses lèvres et nous gronde :

— C'est moi qu'a appelé. J'avais dit de pas sonner ! T'as pas écouté !…

C’est pour ma mère. Elle est malade. Mais chut ! Y’a mon petit frère et ma petite sœur qui dorment !

Le Samu, à qui je passe mon bilan, nous demande de transporter la pauvre femme à moitié inconsciente à l’hôpital. Mais les enfants ne peuvent pas rester tout seuls dans le F3 ! Je m’inquiète auprès du Gavroche :

— Où est ton papa, bonhomme ?

— Mon père, il est mort. T’en fais pas. Tu t’occupes de ma mère et moi, demain matin, je fais le petit déjeuner et j’emmène mon frère et ma sœur à l’école. J’ai l’habitude, je sais faire. Mais maintenant, il faut que j’aille me coucher sinon je vais être fatigué en classe.

*

Marcel a voulu économiser les émoluments d’un bûcheron. Il est allé s’acheter une tronçonneuse dans un magasin de bricolage, a vaguement lu la notice d’emploi en coréen puis s’est attaqué sans tarder au platane qui faisait de l’ombre à sa maison.

Nous, ça va, nos services sont gratuits. Mais ce n’est que du provisoire : la bâche ne tiendra pas des mois. Par contre, j’espère qu’il n’a pas lésiné sur les garanties de son assurance, car l’arbre a causé de sacrés dégâts en tombant sur la toiture.

*

2 heures du matin. Nous arrivons sur les lieux. Manier une échelle est loin d’être évident, surtout la nuit. Alexis gare l’Epsa à un endroit qui lui permet de sortir les vérins hydrauliques stabilisateurs sur les côtés, sans heurter les véhicules garés n’importe où. Puis il fait pivoter la tourelle et dresse l’échelle en prenant soin de viser juste. Car, entre les fils électriques, les fils téléphoniques, les panneaux publicitaires et les arbres, les obstacles non éclairés ne manquent pas. La suite est plus facile : il suffit de déployer les plans en appuyant sur un bouton.

BING !

Alexis a mal compris ma consigne : je lui avais dit *jusqu’à* la fenêtre. Pas *à travers* la fenêtre.

*

Le haut-parleur annonce :

— Départ VSAB !

Je cours au standard, prends l'adresse que me tend le stationnaire et me précipite dans l'engin… Nous arrivons sur les lieux. Alors que je vais descendre du véhicule, je me rends compte que j'ai encore mes charentaises aux pieds. C'est plus confortable pour circuler dans la caserne, mais pas très réglementaire sur intervention.

Heureusement, Julie et Cyril gèrent la victime tout seuls. C'est le progrès : je reste dans le VSAB et commande mon équipe à distance…

*

L'homme qui nous a contactés ouvre la porte de son appartement. Aussitôt, une odeur pestilentielle nous prend à la gorge. Des sacs-poubelles pleins et éventrés, en piles jusqu'au plafond. Un énorme tas de boîtes de conserve vides au pied du lit. Des croûtons de pain un peu partout. Jonchant le sol, des centaines de mégots de cigarettes, des fruits pourris, de la viande moisie. Un écran télé barbouillé de purée verdâtre. Un coin réservé aux crachats. On ne voit plus un centimètre carré de la moquette du deux-pièces. Les murs sont recouverts de crasse noirâtre. Les grosses mouches bleues qui volent font plus de bruit qu'un essaim de guêpes. Les cafards, peu farouches, circulent en liberté un peu partout. Les toilettes, dont la porte a disparu, servent d'entrepôt pour des dizaines de cadavres de bouteilles et de canettes de bière.

Last, but not least : la baignoire, bouchée, sert de cuvette WC depuis des mois.

*

Le désespéré simple d'esprit devra s'armer de patience s'il veut mener à bien son projet, à savoir mettre fin à ses jours. Il s'est en effet ligoté et attend la mort, allongé en travers des rails.

Mais la voie est abandonnée depuis une vingtaine d'années…

*

Temps printanier. Intervention dans le parc du château. Je porte dans mes bras une jeune et jolie femme qui ne se sent pas bien. Tandis que je me dirige vers le VSAB, le vent soulève sa minijupe fendue.

La culotte est superfétatoire. Gros plan sur son épilation intégrale.

*

Marcel, à qui nous posons une attelle à l'avant-bras, peste et maudit jusqu'à la septième génération à la fois les indélicats propriétaires de chiens et les policiers municipaux. Il sortait de chez le coiffeur lorsqu'il a aperçu un fonctionnaire en uniforme qui prenait des notes sur un carnet à souche, face à la plaque d'immatriculation de sa voiture. Marcel a aussitôt accéléré dans le virage afin de négocier à l'amiable une issue honorable au regrettable quiproquo sur les parcmètres qui réclament une obole même le samedi après-midi. Ce faisant, faute d'un équipement adéquat (chaussures à semelles en cuir et non en crêpe), il a glissé sur une déjection canine, a lourdement chuté sur le trottoir…

… et a quand même écopé d'une contravention.

*

Le témoin qui a composé le 18 roulait tranquillement en voiture sur la voie de droite quand il s'est fait dépasser par une moto. Sans conducteur.

Nous marchons à contresens sur une cinquantaine de mètres et trouvons enfin le motard, éjecté dans le fossé.

*

Proust recherchait le temps perdu. Nous, nous recherchons le corps pendu. Le VSAB roule lentement sur un chemin boueux, dans les bois. Penché hors de l'habitacle par la vitre ouverte, je scrute les frondaisons et vérifie que notre véhicule passe bien sous les branches basses. Je houspille Alexis, le conducteur, que je trouve trop prudent :

— Allez, vas-y ! Avance ! Ça passe !

En haut, certes, mais pas en bas. Demande de renfort par radio : notre

VSAB est embourbé jusqu’aux essieux.

*

Ginette, myope comme une taupe, a perdu ses lunettes. Mais sans lunettes, justement, comment les retrouver ?

Ginette a néanmoins tenu à préparer une salade de crudités pour le repas familial. Et la pauvre, avec son éplucheur à patates, a confondu une carotte avec son index.

*

Sainte-Barbe. Spectacle de travestis à la caserne. Les coulisses bruissent de petits cris d’allégresse. Ça caquette comme dans un vestiaire de gymnastes pré-pubères. Sur scène, les tableaux musicaux se succèdent sans aucune anicroche. On sent bien que les artistes donnent tout ce qu’ils ont dans le ventre. Leur manager nous le certifie : « ils » n’ont jamais été autant en forme. L’excitation à la vue de nos uniformes, peut-être.

Sans doute.

Sûrement !

*

L’Epsa. Dix mètres de long pour une masse de dix tonnes. Sans l’équipage. Bel engin, mais qui ne se manie pas comme un vélo. Preuve en est qu’il faut passer une spécialité interne pour le conduire.

Départ pour feu. Il paraît que ça chauffe dur. Gérard ne perd pas de temps en route. Ce n’est pas un rond-point en dévers qui va le ralentir. Je vous le garantis : dix tonnes et dix mètres sur trois roues au lieu de six, pour l’adrénaline, c’est parfait !

*

Comment provoquer un sur-accident ? Les recettes sont multiples. Une parmi tant d’autres : prenez deux voitures lambda. Mettez au volant de chacune d’elles un curieux de base (ça se trouve très facilement dans le

commerce) et demandez-leur de se diriger tous les deux vers le lieu de l'accident. Patientez et observez…

Le premier conducteur arrive, ralentit, ouvre grand les yeux puis s'arrête. Il baisse la vitre côté droit, détache sa ceinture, se penche sur le siège passager et prend une photo de la scène. Le deuxième surgit en sens inverse. Incapable de détacher son regard de l'impressionnant tableau, il continue de rouler tout en supputant les circonstances de l'accident. Sans se rendre compte qu'il franchit allègrement la ligne blanche.

Tilt !

*

— T'inquiète, ça ira ! m'a rassuré Pascal tout à l'heure, lorsqu'il s'est tordu le pied en sautant du FPT, à notre arrivée sur les lieux de l'incendie.

Il avait raison : l'intervention s'est déroulée sans problème. De retour à la caserne, je souhaite quand même examiner sa cheville qui, entre-temps, a bien enflé.

Car, pour jouer au médecin, je suis obligé de découper sa botte en cuir avec des ciseaux spéciaux.

PARTIE 5

ADJUDANT ROMAIN

La ville nouvelle, tentaculaire, étend ses ramifications sur des milliers d'hectares de bonne terre agricole. Elle grandit sans se soucier des difficultés sociales de ses habitants. La délinquance se développe. Les sapeurs-pompiers ne sont désormais plus à l'abri des voyous.

Comme le temps passe ! Comme la roue tourne ! Hier, je débarquais à la caserne en écarquillant les yeux. Aujourd'hui, c'est moi le plus ancien et le plus gradé des volontaires. Le plus gradé car j'ai réussi mon examen d'adjudant. Quel stress ! Ce n'est plus de mon âge ! Je suis à mon tour chargé de transmettre le feu sacré aux jeunes. Mais la tâche est parfois difficile. L'époque est au zapping, et le turn-over des sapeurs-pompiers volontaires est important : qui aujourd'hui souhaite donner sans recevoir ? Ce doit être moi qui vieillis…

3 heures du matin. Le bip m'électrise. Départ VSAB pour femme en couches. *Damned !* C'est du sérieux ! Excès de vitesse et prise de risques pour arriver sur les lieux le plus vite possible…

La future maman, ventre proéminent, nous attend au pied de son immeuble, assise sur une petite valise. Chaudement habillée, maquillée, bien coiffée, elle est fin prête pour se rendre à l'hôpital. Il ne faut surtout pas sonner chez elle : son mari s'est recouché, il la rejoindra à la maternité en voiture à une heure plus décente.

*

Toute la journée, nous sommes intervenus dans ce quartier chaud. Nous nous doutions bien que la nuit allait être courte.

Minuit. Lorsque nous arrivons, un jeune de seize ans gît sur le trottoir, conscient mais l'air hébété, tibia à l'air, la main droite arrachée par la bombe artisanale qu'il a fabriquée dans sa cave. Vite, un point de compression pour stopper l'hémorragie. Tâche suivante : chercher le morceau du puzzle égaré. Au bout d'un quart d'heure, nous sommes presque résignés à abandonner quand un policier dirige le faisceau lumineux de sa lampe torche en l'air.

La main est suspendue à trois mètres de hauteur, dans un arbre.

*

Le routier international a garé son poids lourd sur le bas-côté et mis ses feux de détresse. Bien calé derrière son volant, il s'est enfoncé un couteau jusqu'au manche dans le gras de l'abdomen. La communication est difficile : il ne comprend rien à ce qu'on lui demande.

Au collège, j'aurais dû prendre polonais en seconde langue.

*

Soyons pragmatiques : attendons les renforts. Dans une usine, une bagarre a dégénéré en une bataille rangée qui a opposé une centaine de belligérants. Une cinquantaine d'entre eux ont besoin de soins. Les autres sont encore

passablement excités. Chaque camp veut que l'on porte secours en priorité à ses blessés. La police n'est pas encore arrivée.

Nous sommes trois.

*

Monsieur se laisse soigner sans difficulté. Il faut dire qu'il n'est pas trop en état de protester, car le choc fut rude, en témoigne l'état de la voiture… et de l'arbre. Madame, elle, refuse catégoriquement d'être transportée à l'hôpital, bien qu'elle ait un énorme hématome sur le front et qu'elle boîte bas. Tant pis, elle est majeure et vaccinée, donc responsable de ses actes. Je lui fais signer une décharge. Elle nous demande juste un petit service :

— Serait-il possible de me déposer à la station RER la plus proche ?

En effet, madame, contrairement à monsieur, n'habite pas la commune et tient à rester incognito.

Personne ne doit être au courant de sa petite escapade romantique…

*

La ligne de feu sonne encore. Et une fois de plus, à l'autre bout du fil, des petits garnements nous insultent. Mais nous leur avons préparé une surprise… La semaine dernière, nous avons en effet relevé les numéros de téléphone des cabines environnantes. Bingo ! Le numéro qui s'affiche sur l'écran du standard correspond ! Tandis que le stationnaire gagne du temps en discutant avec les chenapans, j'appelle des collègues de repos :

— Ils sont dans la cabine de la place Allende !

Les copains se précipitent et bloquent les occupants, tandis que nous contactons le commissariat. Un petit rappel à la loi en présence des responsables légaux ne fera pas de mal aux galopins.

*

Un motard a chuté à grande vitesse. Sur place, nous ne pouvons qu'attendre un médecin qui constatera officiellement le décès.

Soit il conduisait en chaussettes, soit quelqu'un lui a volé sa paire de bottes avant notre arrivée…

*

Ce matin, au cours d'une intervention, nous nous sommes fait insulter par un homme. Ma foi, si ça pouvait lui faire plaisir… Coïncidence : ce soir, l'énergumène est à nouveau devant nous. Il nous a appelés en urgence. Nous posons une attelle à la cheville de sa compagne afin de soulager sa douleur. Il assiste à la scène en faisant semblant de ne pas nous reconnaître.

J'espère quand même qu'à l'avenir, il ne nous cassera plus les pieds.

*

Je fais levier avec ma petite pince. La porte d'entrée de l'appartement cède. Aussitôt, l'odeur nous prend à la gorge. Cela fait plus d'un mois que la mamie s'est définitivement endormie. Seule. Sans le dire à personne. Dans cette cité de plusieurs milliers d'habitants, elle n'a donc ni amis ni voisins. Je ne parle même pas de sa famille.

Étrange société où promiscuité rime avec indifférence…

*

Retour à la maison. Ma femme m'a précédé de quelques minutes. Elle vient de se faire contrôler en voiture par des CRS. Date du contrôle technique dépassée. PV. Elle pique une grosse colère envers les représentants de la loi qui, finalement, n'ont fait que l'appliquer.

Je repars à la caserne car, hasard, les policiers verbalisateurs y faisaient une halte quand j'en suis sorti. Je me présente pour négocier le retrait de l'amende. Leur chef m'interpelle :

— Ah ! C'était ta femme, la petite dame ! Eh bien dis donc ! Tu ne dois pas rigoler tous les jours ! Elle a un sacré caractère, non ? C'était limite outrage !

*

Une personne est plus ou moins dans les limbes, suite à un malaise. Comme d'habitude, afin de connaître son degré de conscience, je lui pose une question simple, du style : « Quel jour sommes-nous ? » ou : « Comment vous appelez-vous ? » Et comme d'habitude, le mari, la fille ou

la belle-mère, croyant bien faire, vient à la rescousse de la victime en répondant à sa place.

Ce qui m'est très utile pour mon diagnostic…

*

Notre collègue professionnel ne nous aura pas dérangés pour rien, lui. Il a réalisé les choses proprement, dans les règles de l'art, hier soir avant de se coucher. Ce matin, nous n'avons donc plus rien à faire. La lettre, datée et signée, est sur la table et ne prête pas à équivoque. Cela va faciliter la tâche de tout le monde. Mais pour une fois, j'aurais préféré être dérangé en pleine nuit pour des clopinettes.

Adieu, Philippe.

*

Feu d'appartement. Une femme nous appelle désespérément de sa cuisine enfumée. Gérard dresse puis déploie l'échelle vers la fenêtre. Je monte récupérer la dame en robe de chambre. Elle enjambe le rebord en tremblant et entame mécaniquement la descente. Soudain, à mi-hauteur, elle stoppe net, prise de vertige, et se plaque sur les échelons, tétanisée par la peur. Impossible de la faire bouger. Je l'attache à moi, craignant qu'elle ne fasse le grand saut. Pendant tout le reste de la descente, Gérard, appelé en renfort, se charge d'attraper ses pieds et de les poser sur l'échelon du dessous. Quant à moi, j'ouvre un par un ses doigts qui s'agrippent, lutte pour dégager son bras et guide sa main vers le barreau inférieur.

Un quart d'heure plus tard, nous la relâchons sur le bitume, saine et sauve. La rescapée proteste :

— Vous m'avez cassé trois ongles !

*

8 heures du matin. Dans la chambre conjugale, l'homme est nu, allongé sur le dos, écartelé. Ses chevilles et ses poignets sont attachés aux quatre pieds du lit en fer. Autour de son sexe, de la crème chantilly. En piteux état. Je ne parle pas que de la crème. Il est rouge de honte, peut-être de s'être

soulagé sur lui : une large auréole jaunâtre entoure son postérieur et il a quelques gouttes d'urine dans les poils du pubis.

C'est sa femme qui nous a appelés tout à l'heure. Elle a trouvé son mari dans cette position, en rentrant de son travail de nuit. Elle n'a touché à rien. Ambiance glaciale.

La veille au soir, la maîtresse s'est enfuie en emportant les clés des menottes.

*

Le FPT roule plein pot, gyrophare allumé, deux-tons en action, moteur rugissant. Nous traversons un carrefour. Une voiturette grille le feu. « BING ! » fait le pare-chocs du pot de yaourt en s'écrasant contre notre mastodonte roulant.

— Merde ! crie Alexis, au volant.

— J'vous ai pas entendu ! s'excuse la conductrice en pleurs tandis que j'éteins son autoradio qui était au volume maximum.

Je regarde les dégâts. Son véhicule est pulvérisé.

Le pneu de notre FPT, sur lequel il a rebondi, n'a *rien*.

*

Intervention dans une cité. La victime refuse d'être transportée à l'hôpital. Dès la décharge signée, nous redescendons l'escalier afin de rejoindre le VSAB garé au pied de l'immeuble. Alors que nous sortons du bâtiment, je vois, posé négligemment le long du mur, le VTT que des voyous ont arraché à ma fille la semaine dernière. Considérant qu'il est en libre-service, et au mépris de toute règle d'hygiène, je récupère mon bien et le monte dans la cellule du VSAB. Des jeunes m'observent sans réagir.

Au moins, je n'aurai pas complètement perdu mon temps !

*

Je demande à Anthony, un petit pioupiou sapeur-pompier volontaire, de pratiquer un massage cardiaque même si, à notre arrivée, la nonagénaire

était déjà décédée. C’est son premier mort, et il lui faut s’entraîner « pour de vrai ».

L’adulescent bien sûr de lui réfute mes conseils sur la position de son corps par rapport à la victime, ainsi que sur sa manière de procéder :

— C’est pas comme ça que j’ai appris !

Crrrac… Crrrac… Crrrac.

— Qu’est c’que c’est qu’ça ? s’inquiète-t-il.

— Tu viens de casser plusieurs côtes. Tu appuies trop fort, et pas à la verticale. Les os des personnes âgées, c’est fragile comme du verre.

Le gamin pâlit. Il vient de comprendre qu’entre la théorie et la pratique, un mannequin et un être humain, la différence est abyssale.

*

Accident grave. Très grave. Police, Smur, sapeurs-pompiers, nous sommes tous débordés. Alors, cela fait deux fois que j’éconduis sans ménagement le petit vieux témoin du carnage. J’ai pour l’instant autre chose à faire que me préoccuper de son idée fixe : son cerisier du Japon, dont le tronc a été abîmé dans l’accident.

Car à l’instant présent, pour moi, ce n’est pas le temps des cerises.

*

Madame et monsieur, tous deux assez enveloppés, se promènent paisiblement sur les berges aménagées de la rivière. Un apprenti pêcheur prend son élan et lance sa ligne. Ça mord avant même que l’asticot ait pris son bain : l’hameçon s’enfonce profondément dans le mollet de madame. Monsieur, solidaire de sa princesse qui hurle à la mort, agonit l’empoté d’insultes. Ce dernier veut détendre l’atmosphère en rétorquant maladroitement que, de toute façon, il n’est pas monté assez gros pour pêcher la baleine. Monsieur apprécie modérément la saillie et rétorque, toujours pour rire, par un crochet du gauche qui envoie le pêcheur auprès des poissons qu’il aimerait tant voir dans sa bourriche.

Grâce à l’aimable invitation d’un témoin qui nous a téléphoné, nous

arrivons à temps pour que cette joyeuse équipée bucolique ne se termine pas en noyade.

*

Le jeune à scooter tenait bien sa droite et roulait prudemment. Hélas, il était dans l'angle mort du poids lourd. Le pauvre gamin a lourdement chuté sur le trottoir. Quand nous arrivons, il est déjà décédé. Fracture du crâne. Il portait pourtant son casque.

Mais à son poignet gauche.

*

L'Apollon que nous transportons n'est pas très faraud. Il y a un quart d'heure, le narcissique imberbe a emprunté l'épilateur électrique de sa compagne pour jouer à l'esthéticien. Le chasseur de poils était très satisfait de sa séance…

… jusqu'à ce que l'outil testiculivore morde la peau de ses coucougnettes et refuse de lâcher prise.

*

20 heures. Feu de caravane sur une aire des gens du voyage. C'est un acte criminel. Pour preuve, le bidon d'essence vide, à côté. Deux inspecteurs de police, dépêchés sur place, mènent l'enquête. Le propriétaire de la roulotte, digne descendant de Pinocchio, affirme main sur le cœur aux investigateurs qu'il n'a aucune idée de qui a pu faire ça.

23 heures. Feu de voiture, non loin de là. Sur la portière, plusieurs impacts de balle.

*

Comme chaque semaine ou presque, un centre de loisirs municipal a sollicité nos services pour faire de la bobologie. Nous sommes l'attraction du mercredi après-midi et notre VSAB est entouré d'une nuée de joyeux chérubins. Finalement, le blessé grave (plaie de 2 mm) reste sur place. Nous

rentrons donc à la caserne. Alexis gare l'engin dans la remise. Alors que nous regagnons nos services respectifs, la portière arrière du VSAB s'ouvre.

Un gamin, hilare du tour qu'il vient de jouer, nous demande de bien vouloir le ramener au centre car son animateur risque de s'inquiéter.

*

À chaque nouvelle formation de bébés CRS[41], la compagnie locale fait appel à des volontaires pour jouer les manifestants lors d'exercices grandeur nature, afin que les futurs gardiens de la paix s'entraînent à la guerre. Quelques jeunes collègues de la caserne y participent. Tout cela se termine autour d'un pot amical. Personne n'imaginait que chacun se retrouverait si rapidement… en face l'un de l'autre ! Car en ce moment, ça grogne dur chez les pompiers professionnels : leur métier n'est toujours pas reconnu insalubre, ce qui, convenez-en, est un comble… Manifestations diverses et variées. Dont certaines qui tournent mal.

À cette occasion, les bébés CRS découvrent la dure réalité du terrain, somme toute assez éloignée des entraînements où les faux manifestants avaient pour consigne de ne pas courir trop vite afin de se laisser attraper plus facilement !

*

Cher jeune collègue professionnel,

Quand tes aînés ont fait grève pour que votre profession soit reconnue insalubre, votre ministre d'alors leur a promis qu'il allait examiner leur situation avec la plus bienveillante des attentions. Mais aujourd'hui, vous trouvez que la réforme maintes et maintes fois annoncée avance nettement moins vite que vous lorsque vous partez secourir nos compatriotes. Et tu n'as pas la patience, ou peut-être le fatalisme, de tes anciens. Alors tu as participé à la manifestation nationale. Qui a un peu dégénéré.

Les CRS qui vous ont chargés ont rencontré plus de résistance que leurs prédécesseurs qui avaient dirigé leurs canons à eau sur les infirmières, il y a quelques années. Il faut dire que vous avez une condition physique nettement supérieure aux soignantes en blouse blanche ! Parenthèse :

j’aurais bien aimé assister à la prise en charge des policiers blessés par les pompiers de garde…

Vos, nos hauts gradés ont officiellement condamné ces débordements, bien sûr. Et tu subis trop souvent la violence imbécile pour ne pas, toi aussi, la blâmer et la regretter, maintenant, à tête reposée. Je, tu, nous savons que le joueur de matraque moyen n’y est pour rien si, malgré les promesses et les belles paroles de compassion, les décideurs ne délient pas le cordon de leur (notre) bourse afin de reconnaître concrètement la difficulté de votre métier. (Oserais-je l’écrire ?), non seulement je ne t’en veux pas, mais je te comprends d’avoir ainsi exprimé ton amertume.

Car moi je sais ce que tu endures quotidiennement, jour et nuit. Je sais que ton cœur, lourdement mis à contribution par des milliers de réveils intempestifs, bat rarement plus de soixante-dix ans[42]. Et je mesure le prix de ton courage et de ton dévouement.

*

La passagère de la voiture accidentée ouvre des yeux ronds :

— Ah ben ça alors ! On vient à peine de vous appeler ! J’ai jamais vu des secours arriver si vite !

Je souris et la remercie du compliment, en omettant de lui avouer que nous rentrions tranquillement de l’hôpital et que nous sommes tombés sur l’accident par hasard, avant même que le stationnaire nous prévienne par radio…

*

La femme, bouleversée, nous ouvre la porte :

— Entrez !… Vite !

Je la précède dans le couloir, confiant… Avant de stopper brusquement et de me plaquer contre le mur tout en ordonnant à Kévin et Jérémy d’en faire autant. Un homme, assis sur le fauteuil qui nous fait face, me regarde fixement et me tient en joue avec son arme à feu.

Mais nous ne risquons rien : il s’est suicidé.

*

23 heures. Je suis dans la nacelle de notre nouvelle Epsa et manœuvre pour me positionner correctement au-dessus d'un feu de cheminée. Les projecteurs surpuissants fixés à l'échelle qui est en train de pivoter balaient la façade d'un immeuble. Ils éclairent le duplex du dernier étage. Dans le salon sans rideaux, un couple. Nu. En pleine action. Et visiblement pas habitué à évoluer sur une scène éclairée par des rampes de spots.

J'hésite : les feux de l'amour ou le feu de cheminée ?

*

3 heures du matin. Départ pour renfort sur un violent feu de pavillon dans une bourgade voisine. Je monte dans le FPT au radar et peine à émerger : j'ai trop accumulé de fatigue ces derniers jours… Et je ne rajeunis pas ! Carte en mains, je guide Gérard comme je peux. Ça y est, on arrive… Bizarre, on ne voit pas les flammes… On se rapproche pourtant de l'adresse !… Je vérifie ma fiche. Pas de doute : c'est bien la bonne rue et le bon numéro…

Mais pas la bonne commune.

*

Nous sommes dans la cuisine familiale et opérons une longue, fastidieuse et délicate découpe artistique au cutter. La fille est gênée. Le fils nous observe, silencieux. Il doit réfléchir à la meilleure version à raconter aux parents, quand ils rentreront.

L'espiègle frérot a crié « À table ! » à sa cadette. Cette dernière a accouru et s'est assise à sa place. Le farceur riait intérieurement en pensant au jean qui resterait collé à la chaise qu'il avait enduite de glu. Mais il n'avait pas imaginé une seconde que la sœurette ne porterait pour tout vêtement qu'un vieux tee-shirt taille XL, donc qu'elle aurait les fesses à l'air… ou plutôt à la colle.

*

De la rue, on distingue un ado, tout en haut du bâtiment, prêt à se jeter

dans le vide. Les voisins avides d'émotions fortes accourent en masse. Nous montons sur la terrasse qui fait office de toit. Je m'approche lentement, sans geste brusque, et parle doucement au gamin dès que je suis à portée de voix. Il se retourne.

Au quotidien, je suis enseignant. C'est un de mes anciens élèves.

*

Sirène hurlante, nous nous présentons sur les lieux d'un grave accident.

La police et le Smur ne sont pas encore arrivés.

Un journaliste, carnet à la main, est déjà là.

*

À cause d'une voiture qui bloquait l'accès pompiers, nous avons dû courir sous un crachin glacial pour nous rendre au bon bâtiment. Et maintenant, c'est une mamie allongée sur le brancard que nous devons transporter dans les mêmes conditions afin de la mettre au chaud dans la cellule du VSAB. J'avise un des policiers présents et lui suggère de mettre une amende à l'automobiliste irresponsable. Le fonctionnaire approuve, sort son carnet mais revient bredouille :

— Je peux pas verbaliser, c'est la caisse du patron !

*

3 heures du matin. Appartement en feu. Évacuation générale des habitants de l'immeuble dans la panique totale, sous les sifflets à roulettes des fonctionnaires de police. Petite étude anthropologique de l'adaptation de l'être humain à son biotope :

— à vingt ans, on dort tout nu ;

— à trente, on met un caleçon ;

— à trente-cinq, on y ajoute un vieux tee-shirt ;

— à quarante, on remplace le tout par un pyjama ;

— à cinquante on complète la panoplie par des chaussettes…

— … et un bonnet de nuit à soixante.

*

Nous sommes partis pour un arrêt cardiaque. Alexis n'a pas encore tiré le frein à main que je bondis hors du VSAB et me précipite dans le salon du pavillon. J'ai quelques secondes d'avance sur mes collègues. Ce n'est pas le moment de discuter le bout de gras en les attendant. Je commence sur-le-champ un bouche-à-bouche car le Bavu est dans le sac du secouriste.

Vingt ans plus tard, j'ai encore le goût des lèvres et la sensation de la moustache de la victime dans ma bouche.

*

Nous poussons le brancard et sa victime vers le VSAB garé au bout de l'allée piétonne. Un chien qui lève la patte sur ma botte, j'avais déjà vu. Un gamin qui urine sur le pare-chocs du FPT aussi. Aujourd'hui, nouveauté : des ados sont en train de taguer la porte latérale de notre engin.

À chacun sa manière de marquer son territoire…

*

Le mari de la femme qui a composé le 18 a mon âge. Physiquement il me ressemble : même corpulence, même taille, même bouille. Il est étendu dans le lit matrimonial, entièrement nu, du sperme au bout de son sexe. Arrêt cardiaque au moment fatidique. Peut-on appeler cela une belle mort ?

Est-ce celle que je me souhaite ?

*

Je fais la sieste, vautré dans le canapé. Mon bip sonne. Je bondis… et me rassieds immédiatement : double coup de poignard dans la jambe. La douleur me tétanise.

Claquage du mollet.

*

Nous partons pour ouverture de porte avec personne à l'intérieur. Bien souvent dans ce cas, nous tombons sur un cadavre ou une personne âgée tombée de son lit et incapable de se relever. Mais là, au contraire, c'est une vieille dame qui nous a appelés, et c'est son fils qui ne répond pas au téléphone. La grand-mère nous attend sur le palier. Nous tambourinons à la

porte. Les murs tremblent. Aucune réponse. Tant pis, nous la défonçons à grands coups de bélier. Les voisins affluent, attirés par le tintamarre.

Nous entrons et faisons le tour du logement. Dans la chambre, un beau bébé de deux mètres et cent vingt kilos dort, dans un état semi-comateux. Je m'avance prudemment pour le réveiller. De la main, j'effleure son épaule. Le géant se redresse instantanément en hurlant et me pointe un pistolet sous le nez. La vieille dame accourt, se précipite vers lui et le prend dans ses bras :

— Mon petit !… Mon petit !…

Ah ! L'amour maternel !

*

L'homme que l'infirmière du Smur est en train de perfuser n'a vraiment pas de chance…

Premier essai : il veut se tirer une balle dans la tête mais le pistolet s'enraie. Raté. Il n'aurait pas dû s'acheter une arme de fabrication chinoise.

Deuxième essai : il avale tout le contenu d'une boîte d'antidépresseurs. Mais il ne reste que trois comprimés. Caramba ! Encore raté. Il aurait dû s'approvisionner chez le pharmacien.

Troisième essai : il opte pour une solution qu'il espère radicale, la défenestration. Ouf ! Tentative réussie ! Il atterrit deux étages plus bas. Mais un buisson bien touffu puis la terre détrempée par trois jours de pluie continue ont amorti le choc.

Il s'en sort encore quasiment indemne.

*

Fracture du nez. En sortant de l'immeuble, Marcel s'est aperçu qu'il avait oublié son téléphone portable. Il a donc hélé Ginette, qui le lui a lancé de leur balcon du deuxième étage. Marcel, plus maladroit que mâle adroit, a surévalué le gabarit de l'objet : il a trop écarté les mains. L'appareil s'est donc ouvert sur son nez. Et l'a ouvert.

C'est ce qu'on appelle un coup de téléphone.

*

Pour une raison inexpliquée, un semi-remorque a traversé le terre-plein central de l'autoroute. Il s'est immobilisé en travers des deux voies opposées. Un motard arrivait en sens inverse à vive allure… Le pilote est en état de choc mais n'a pas une seule égratignure : il a eu le réflexe salvateur de coucher sa moto, qui est passée sous la remorque. Et lui aussi.

Bel exercice de cascade.

*

Minuit. Intervention banale au troisième étage, suite à une sombre embrouille familiale. Les collègues repartent vers le FPT. Je reste quelques minutes à deviser avec les locataires et à m'assurer que tout le monde est calmé désormais… Je redescends l'escalier et me retrouve dans le hall de l'immeuble, seul face à une vingtaine de jeunes qui s'entraînent activement à rester oisifs. L'un d'eux, qui pourrait être mon fils, me hèle :

— Eh m'sieur, vas-y, qu'est-c'qui s'passe ?

Je veux faire de l'humour et parodie le fameux sketch des Inconnus :

— Cela ne nous… regarde pas !

Visiblement, les noctambules ne connaissent pas cette réplique culte car un murmure réprobateur parcourt la bande. Est-ce que je me moque d'eux ? Est-ce que je les agresse ? Suis-je un complice des keufs ou juste un bouffon ?… Aidé de ses lieutenants, le chef tente de comprendre ma repartie.

Je profite de cet instant de flottement pour me frayer un passage au milieu de ces lascars à qui je n'ai pas envie de faire une explication de texte…

*

La blessure est impressionnante car elle saigne beaucoup, mais l'entaille à l'auriculaire est en fait peu profonde. Avec deux points de suture, il n'y paraîtra plus. Le pitchoun pleure à chaudes larmes. Je tente maladroitement de le consoler en pratiquant un humour douteux :

— Ne t'inquiète pas, mon bonhomme, on ne va pas te couper le bras !

La saillie ne le fait pas rire. Ni lui ni son père.

Qui est manchot.

*

Départ VSAB. La plupart du temps, lors du trajet qui nous amène sur les lieux d'une intervention, nous sommes détendus. La force de l'habitude. Il nous arrive même de plaisanter sur ce qui nous attend. Mais là, personne ne dit mot. Tout le monde se concentre, répétant mentalement les gestes à faire.

Car nous savons que le blessé grave est un enfant.

*

Violent feu d'appartement. ARI sur le dos, nous tirons un tuyau par l'escalier jusqu'au deuxième étage. On n'y voit pas grand-chose : nos projecteurs ne sont pas assez puissants pour trouer l'opaque fumée noire. Sur le palier, question préalable à l'extinction : dans quel logement se trouve le foyer ? Ça y est ! Erwan a trouvé :

— Patrice !… C'est là !… La porte est chaude !

Avec la petite pince, nous faisons levier au niveau de la serrure, tandis que Mickaël se tient accroupi, lance à la main, prêt à arroser au cas où les flammes surgiraient brusquement suite à l'appel d'air provoqué par la porte forcée. Crraaac !

Mauvaise pioche. L'entrée du logement est en parfait état. Le feu, c'est dans l'appartement d'à côté.

*

Le collégien de troisième en stage d'observation est venu vivre le quotidien des soldats du feu pendant une semaine. Dont les séances de sport, chaque matin. Hier, malgré les consignes, il n'avait pas ses affaires pour se doucher. Réflexions délicates des collègues poètes :

— Ah !… Tu schlingues !…

— T'es dégueulasse !

— Ben mon vieux, si tu te laves jamais, tu vas rester puceau toute ta vie !

— T'as honte de montrer ta bite ?

Ce matin, au sortir du footing, le jouvenceau remet à nouveau ses vêtements sans passer par la case propreté. Les copains le saisissent, l'humidifient avec un seau d'eau, le savonnent tout habillé et le rincent avec le jet dévolu au lavage des engins.

Pédagogie peu orthodoxe mais efficace : demain, le gamin sifflera joyeusement sous la douche avec tout le monde.

*

Malaise à domicile. L'infirmière du Smur perfuse la femme, qui reste stoïque.

Le mari, lui, tombe dans les pommes.

*

Dans le VSAB, la femme est terrorisée par sa blessure. L'entaille est pourtant à peine visible : on aperçoit juste quelques gouttelettes de sang entre les lanières de sa sandalette. Un simple trait de stylo rouge sur sa peau bronzée. En sortant des toilettes de l'hypermarché, la cliente a posé son pied droit sur l'extrémité de la seringue usagée d'un héroïnomane, faisant ainsi levier. L'aiguille, maintenue à cinq centimètres du sol, a éraflé le gauche.

Je ne connaîtrai jamais le résultat du test de dépistage.

*

À quoi tient le destin ?

AVP sur autoroute. Deux jeunes à moto. À (trop) grande vitesse. L'un a glissé sur le bitume, sur des dizaines de mètres, en restant sur la voie de gauche, sans rencontrer d'obstacle. En état de choc, il est pris en charge par des collègues, dans un autre VSAB, mais ne souffre que de légères contusions. L'autre a légèrement dévié de la trajectoire. Il a les quatre membres sectionnés net par les piquets qui tiennent les glissières de sécurité et ne sera maintenu en vie jusqu'à l'hôpital que pour ses organes.

*

Peine de cœur ; absorption d'un ou deux cachets ; de l'alcool pour faire passer le tout… Un grand classique. La femme est allongée sur le lit. Son chéri (ex ?) est paniqué et se sent coupable (premier objectif de la victime atteint). Feignant l'inconscience, la mauvaise comédienne ne répond pas à nos questions. Mais ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire des grimaces. Je saisis le poignet de l'actrice de série B, le soulève au-dessus de son visage puis le relâche. Au dernier moment, la main évite la figure et retombe sur la poitrine. J'en ai donc confirmation : c'est bien de la simulation. Ne reste plus qu'à utiliser la formule magique qui va ressusciter la mourante en un dixième de seconde. Je dis à haute et intelligible voix :

— Bon. Elle est dans le coma. Il va falloir lui faire une piqûre dans l'œil !

Un grognement et une paupière qui se soulève confirment mon diagnostic : l'agonisante devrait s'en sortir rapidement…

*

Erwan, un jeune sapeur-pompier volontaire empli de bonne volonté, est encore mal dégrossi. Sa mission de ce matin : laver le VSAB. Le brave garçon n'arrive pas à enlever les traces de goudron et les insectes séchés sur la carrosserie d'un simple jet d'eau. Eurêka ! Il va chercher une éponge avec grattoir.

Efficace : les taches disparaissent.

Accessoirement, la peinture aussi.

*

L'appartement est d'une saleté repoussante, entre autres à cause des deux pitbulls du couple qui aboient sans discontinuer derrière la porte de la chambre dans laquelle l'homme les a enfermés. Je prépare la perfusion que va poser l'infirmière du Smur à la femme dans les limbes. En me dirigeant vers une plante en pot afin d'y purger la tubulure de sérum physiologique, j'écrase une chose molle, sur la moquette tachée.

Je me réjouis car, comme c'est du pied gauche, ça porte bonheur.

*

L’intervention s’avère plus compliquée que prévu. J’appelle le Smur à l’aide. Dans l’attente de son arrivée, je passe le temps comme je peux en essayant de compter les chats qui vont et viennent dans l’appartement à l’atmosphère confinée. J’en suis à onze lorsqu’Anthony, qui était resté au chevet de la femme alitée, vient me voir. Il est en sueur, a les yeux exorbités et me fait des signes affolés. Heureusement, l’équipe médicale arrive. À ma demande, ils se précipitent vers la victime : Anthony, qui est en train d’étouffer.

Il fait une terrible crise d’asthme.

*

Encore un malaise à domicile sans gravité. Et encore pour une peine de cœur. Ça ne me fait plus rire. Je suis las et voudrais dormir. J’examine rapidement la mourante en pleine forme, note distraitement son pouls et sa tension, puis passe mon bilan au Samu :

— Suite à un malaise à domicile, une femme d’une trentaine d’années…

Jérémy, resté au chevet de la victime, vient m’interrompre. Sans me regarder pour ne pas éclater de rire, il me glisse quelques mots à l’oreille. Par souci d’exactitude, je rectifie *illico* mon message :

— Excusez-moi, je recommence : suite à un malaise à domicile, un homme d’une trentaine d’années…

*

7 heures. Le jeune sapeur-pompier professionnel en formation sue à grosses gouttes lors du footing quotidien avec ses collègues de promotion.

— J’suis crevé !… Ça va trop vite !… Il reste encore combien de kilomètres ?

Le moniteur de sport, à bout de patience, lui propose :

— Tu veux qu’on prenne un raccourci ?

Sitôt dit, sitôt fait : devant les travailleurs matinaux qui se dirigent vers la station RER, au milieu d’une cité de plusieurs milliers d’habitants, une vingtaine de vaillants loustics groupés derrière leur responsable (car, chez

les pompiers, le chef montre l'exemple) traversent le lac artificiel à la nage, faisant fuir canards et poissons-chats.

Le chemin le plus court, c'est la ligne droite, non ?

*

23 h 30. Nous arrivons dans une cité. PING ! Notre FPT est à nouveau la cible de jeunes en manque d'occupation. Contrairement à nous, qui n'avons pas cessé de décaler depuis ce matin, les mous du bulbe sont en pleine forme. Grande nouveauté : cette fois, ils nous balancent des oignons. Mais pas des oignons pourris, non, ça ferait trop potache et c'est trop salissant pour leurs petites menottes. Des oignons qui sortent du congélateur. Bien durs pour celui qui les reçoit mais moins lourds que des boules de pétanque pour leurs petits bras musclés.

*

Nous tentons de refréner un fou rire tandis que la femme nous relate sa version des faits. L'oie blanche est sortie de la douche en tenue d'Ève. Elle s'est assise sur une chaise pour se maquiller, sans voir que son portable traînait dessus. Par inadvertance, l'appareil a disparu dans son anus.

En position vibreur.

*

Dans le virage de la bretelle de sortie, Marcel perd son enjoliveur, auquel il tient sans doute plus qu'à sa femme. Il arrête immédiatement son coupé sport, met ses feux de détresse, jette un coup d'œil dans son rétroviseur et descend sous le crachin récupérer l'accessoire…

Un… deux… trois… quatre… cinq ! Ça y est, nous voilà auprès du conducteur… après avoir remonté la file des véhicules encastrés les uns dans les autres.

Heureusement, ni Marcel, ni sa voiture ne sont impliqués dans ce carambolage. Et surtout, le plus important, il a pu récupérer son enjoliveur.

Intact.

*

Un papi de quatre-vingt-huit ans, hémiplégique depuis une dizaine d'années, est en phase terminale de cancer. Il vient de tenter de mettre fin à ses jours en se pendant. La lettre d'adieux est sur la table. Sa femme est en pleurs. Nous le massons pour le maintenir en vie. Le scope[43] est rassurant, si tant est qu'il puisse l'être en ces circonstances. Le médecin du Smur jauge la situation, réfléchit quelques instants, hésite, se prend la tête dans les mains.

Puis nous demande de tout arrêter.

Qui oserait le condamner, ou même le juger ?

*

Je n'aurais pas dû dire oui. Le père de famille qui m'a demandé si je pouvais faire visiter la caserne à ses enfants « juste cinq minutes » me tient la jambe depuis une demi-heure. Sa progéniture, qui s'impatiente, court un peu partout dans la remise. J'ai autre chose à faire que jouer au guide touristique en répondant à des questions inquisitrices et tendancieuses. De plus, j'ai le sentiment désagréable que le sans-gêne trouve naturel que je sois à son service. Nous avons déjà passé en revue le VSAB, le VSR, l'Epsa et le VTU, sur lesquels il a fallu donner moult détails. Je clos la visite en lui présentant le plus sérieusement du monde le fleuron de nos engins : le GCRQFPP.

Le « gros camion rouge qui fait pin-pon ».

*

La police ne nous a demandé de venir que pour être sur place au cas où ça tournerait mal. Nous avons donc tout loisir d'assister à la scène, aux premières loges, juste derrière le ruban qui délimite le périmètre de sécurité.

Madame et monsieur, après dix ans d'un bonheur sans faille, semblent avoir des points de vue divergents sur la fidélité. Madame a donc poussé monsieur vers la sortie, a fermé la porte de l'appartement familial à clé et, depuis son balcon du quatrième étage, aide son chéri à déménager en lui balançant ses objets personnels : sous-vêtements, chaussures, chemises, trousse de toilette, mais aussi haltères, service à café de la belle-mère,

chaîne hi-fi, ordinateur, console de jeux, téléviseur, etc. Chaque lot qui passe par-dessus la balustrade est accompagné d'épithètes fleuries concernant le mari et sa, je cite, « pute », tandis que monsieur, qui ne sait plus où se mettre, tente vainement de négocier sous l'œil goguenard des voisins.

Le mariage, ça peut vraiment être pour le pire.

*

Il fait nuit noire. Le FPT fonce, gyrophare allumé. Le jet de lumière bleuté prévient tout automobiliste de notre arrivée.

Un chauffard grille un stop. Gérard fait un brusque écart. Ouf ! Il s'en est fallu d'un rien ! Furieux, je donne un coup de pied rageur sur le bouton qui déclenche le deux-tons, histoire de signifier à l'automobiliste inconscient qu'il a failli mourir : question énergie cinétique, sa petite GTI ne fait pas le poids contre notre 15 tonnes ! Le bouton se bloque en position « on ». Il nous reste deux kilomètres à parcourir en pleine ville. Sur place, l'intervention durera une trentaine de minutes.

Braves gens il est 3 heures !
Dormez bien dans vos demeures !

*

La fièvre est trop forte. Le nourrisson convulse. Sur place, le médecin privé qui a demandé de l'aide nous accueille avec soulagement, nous, les petits secouristes. Il est en sueur et tremble de peur. Je suggère humblement un bain tiède.

— Bonne idée ! s'enthousiasme le bac + 7, soulagé que d'autres endossent la responsabilité des secours.

Il reste les bras ballants tandis que nous déshabillons le bébé, ce qui aurait déjà dû être fait depuis longtemps. Les parents s'affolent. Diafoirus ne dit toujours rien. J'émets prudemment l'hypothèse que, peut-être, un peu de Valium… Le praticien regrette d'avoir séché ses cours sur les convulsions et me remercie de lui rafraîchir la mémoire :

— Oui ! C'est ça ! Vous avez raison !… Vous en avez dans votre

ambulance ?

Je n’ai pas le temps de lui répondre que nous n’avons pas le droit d’utiliser de tels produits, que nous ne sommes pas docteurs et que c’est à lui d’en avoir dans sa trousse médicale car, ouf, le Smur se présente. Le jeune interne qui gagne en vingt-quatre heures de garde ce que son aîné récupère en trois consultations prend l’intervention en main. L’enfant est sauvé.

Le toubib aussi.

*

Le petit Espagnol d’une dizaine d’années que nous recueillons en pyjama sur une aire de repos de l’autoroute est traumatisé, mais en bonne forme physique. Il dormait tranquillement dans la caravane, bercé par le roulis des amortisseurs. Réveillé par le silence, le minot est descendu satisfaire un besoin naturel, pendant que ses parents devaient boire un café à la station-service.

Quand il est revenu, les géniteurs avaient repris leur voyage.

*

Amusant pour une caserne de soldats du feu : nous avons un drapeau *flambant* neuf.

*

Cédric sort de chez le psy. Il en aura pour plusieurs mois. Sa tête est malade. Hier, il était chef d’agrès au FPT. L’équipage a décalé dans une cité du genre de celles qui s’affranchissent des lois de la République. C’était un guet-apens.

Sitôt arrivé sur place, leur engin a été entouré d’une trentaine de jeunes excités. Notre copain, qui a choisi ce métier pour secourir *tous* ses compatriotes, n’a pas donné l’ordre au conducteur de redémarrer, car le fourgon aurait certainement blessé quelques-uns des sauvageons. Les courageux pleutres ont alors extirpé Cédric du FPT, ont bloqué les autres portières pour empêcher ses collègues de sortir à sa rescousse, puis l’ont

aspergé d’essence. Un des meneurs a ensuite allumé un briquet et s’est amusé à approcher puis reculer la flamme de son cuir imbibé de combustible. Avant de jeter ce pompier irréprochable à terre, de le couvrir de crachats et de lui donner quelques coups de pied pour le fun. Satisfait de son acte héroïque, le jeune-en-difficulté-socio-culturelle-avec-qui-il-faut-se-montrer-bienveillant s’est enfin courageusement sauvé, suivi de ses sbires.

Fureur. Mépris. Détresse.

Haine.

*

Sur le chantier, l’ouvrier, d’une pâleur cadavérique, est allongé par terre. Il a le tibia à l’air. Nous arrosons la blessure d’antiseptique, appliquons un pansement compressif et roulons vers l’hôpital pour d’importants travaux de couture. La conversation est limitée : il vient d’Europe de l’Est, comme son collègue qui, témoin de l’accident, est allé chercher un riverain, lequel nous a prévenus. Aucun conducteur de travaux, aucun contremaître, aucun autre ouvrier ne travaille sur les lieux en ce dimanche matin.

Le plus clandestin n’est pas toujours l’immigré…

*

23 heures. Le bip se déclenche. Sprint. Rythme cardiaque qui s’accélère encore. Conduite sportive. Escalier monté quatre à quatre… Un quadragénaire nous ouvre la porte de son appartement, appuie sur le bouton du chronomètre de sa montre et nous apostrophe :

— Eh bien !… 7 min 32 s !… On a le temps de crever !… Bon, là, ça va, y’a juste ma femme qu’a un peu mal au ventre… Mais si c’était plus grave, elle y passait !… Enfin, entrez quand même !

*

Marcel est un adepte du Kama-Sutra. Lotus bleu, brouette japonaise, tigre du Bengale, il met ardemment en pratique ce qu’il a lu dans les manuels d’érotisme indiens, pour le plus grand bonheur de Ginette. Cette dernière se cabre, enclenche soudainement la première et démarre plein pot vers le

septième ciel. Concentré sur sa tâche, Marcel est surpris. Il est déséquilibré et atterrit tête en avant sur l'arête du bois de lit. Nous le transportons à l'hôpital où il devra se faire recoudre le cuir chevelu, sérieusement entaillé.

Cette débandade laissera un souvenir impérissable à Marcel !

*

À vingt ans, on m'a appris, sur un feu, à me tenir accroupi pour éviter la chaleur du rayonnement et à diriger mon jet vers la base des flammes.

À quarante, on m'a appris, sur un feu, qu'il fallait avant tout garer le FPT en marche arrière pour s'enfuir plus facilement en cas d'attaque.

Autre temps, autres mœurs…

*

Un enfant de trois ans, qui jouait seul sur le trottoir, a brusquement traversé la rue. Il s'est fait renverser par une voiture, heureusement sans mal. L'équipe médicale du Smur examine le pitchoun dans notre VSAB. J'attends dehors. La mère, prévenue je ne sais par qui ni comment, arrive en courant. Je la rassure dès qu'elle est à portée de voix. Initiative inutile, car l'état de son fils n'est pas sa préoccupation première. Voyant qu'il y a du public, elle lance à la cantonade :

— Il n'y a pas de barrière pour protéger les piétons ! Ce n'est pas normal ! Je vais porter plainte contre la mairie !

*

Le lierre a mis des années à recouvrir les croisillons en bois, mais le résultat en vaut la peine : un véritable mur végétal cache l'affreux château d'eau en béton, au milieu du rond-point. Des experts en stupidité ont trouvé intelligent d'y mettre le feu. Le minéral, c'est tellement plus esthétique !

Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage…

Je parle des nouvelles pousses que la mairie a replantées. Car pour ce qui est du cerveau de ces pyromanes, je crains que ce ne soit désespéré.

*

8 heures. Je rentre de garde et raconte à ma femme que, la veille, j'ai dû me déshabiller devant des badauds pour aller chercher un noyé. À chacun ses priorités. Elle me répond tout de go :

— Ouh là ! J'espère que tu n'avais pas de trou à tes chaussettes !

*

Récapitulatif.

Au cours de toutes ces années, j'ai transporté des blessés pour morsure de :

— animaux domestiques : chiens, chats (99 % des cas) ;

— animaux de ferme : cheval ;

— animaux sauvages : cygne, vipère, tortue terrestre (entaille à la fesse droite) ;

— nouveaux animaux de compagnie : hamster, rat albinos, perroquet (suite à une prise de bec), furet, singe ;

— anthropophages : conducteur agressif, oncle épileptique, petite sœur en colère ;

— divers : piège à loups, scie circulaire, canapé clic-clac, portière de voiture…

*

Toutes les lances sont bien en place. Nous arrosons les flammes et attendons tranquillement que l'incendie perde de sa vigueur. Le lieutenant qui commande le dispositif est un petit jeune frais émoulu de l'école d'officiers. Il est compétent mais ne sait pas encore maîtriser ses nerfs : le Zébulon court dans tous les sens, alors que rien ne le justifie. Ce doit être son premier gros feu.

Enfin ! Le galonné s'arrête quelques instants… Je me précipite vers lui, simule la panique et hurle :

— Mon lieutenant ! Le sapeur Dupont est tombé de l'échelle !

L'interpellé aux barrettes encore rutilantes démarre au quart de tour, pique un sprint vers l'Epsa et tourne autour de l'engin à toute vitesse, comme un

chien fou. Il s’attend à trouver notre collègue baignant dans son sang. Je le rejoins (je n’ai pas sa condition physique) et poursuis posément :

— Attendez !… Vous ne m’avez pas laissé finir !… Ce n’est pas grave : il n’est tombé que du premier échelon !

*

Nous nous présentons dans une autre cité chaude (décidément, elles se multiplient) pour un feu de cave. Plutôt qu’arriver directement et se garer en marche avant, Gérard, conformément aux nouvelles consignes, effectue d’abord un demi-tour avec le FPT, ce qui nous fait perdre de précieux instants. Une fois cette formalité sécuritaire chronophage mais désormais indispensable accomplie, nous pouvons nous consacrer entièrement à ce pour quoi nous avons choisi d’être sapeur-pompier : porter secours aux personnes et aux biens.

Tandis que les gars déroulent les tuyaux, un réfrigérateur, sans doute lancé du toit, s’écrase à cinq mètres de nous. Nous sommes de petits veinards : la semaine dernière, des collègues se sont pris une plaque d’égout sur le capot…

*

Un grand bravo et un grand merci aux copains organisateurs bénévoles pour leur imagination. Grâce à eux, nos enfants garderont des souvenirs impérissables. En effet, chaque année, le Père Noël arrive à la caserne avec un moyen de transport original et différent : dans un FPT avec gyrophare et deux-tons, en descendant de la tour de manœuvre par l’Epsa, dans un traîneau à roulettes tiré par quatre husky (propriété d’un sapeur-pompier volontaire), dans un hélicoptère (il y a un aérodrome sur le secteur), dans un fourgon de police (échange de bons procédés), dans un bus (un sapeur-pompier volontaire travaille à la RATP), en parachute (avec l’aide d’un moniteur toutefois), etc.

*

Chez les sapeurs-pompiers, solidarité n’est pas un vain mot.

Nous avions été des dizaines à donner notre sang pour la fille leucémique du sous-officier qui m'avait calmement mais fermement remis à ma place lorsque j'étais un jeune pioupiou. Quelques mois plus tard, l'église qui a abrité la cérémonie d'enterrement était trop petite pour accueillir tous les collègues des centres d'intervention du département. Quand, cinq ans presque jour pour jour après ce drame, ce même adjudant-chef a fait une crise cardiaque lors d'un cross, sa veuve et ses enfants ont été pris en charge par l'amicale départementale.

Certes, le fils aîné, traumatisé (on le serait à moins) a eu besoin à plusieurs reprises d'être recadré par les anciens collègues de son père. Lesquels ne l'ont jamais lâché, malgré les années qui défilaient. Mais le résultat est là : il a réussi son examen de sapeur-pompier professionnel.

Et, hasard ou signe divin, c'est sous mon commandement ému qu'il effectue sa première intervention…

PARTIE 6

LES CALENDRIERS

Moment privilégié où l'on prend le temps de discuter avec la population, la « corvée » de calendriers, qui n'en est pas une, nous permet la plupart du temps d'être abreuvés de gentillesses (on ne s'en lasse pas), plus rarement de servir d'exutoire à des personnes sur les nerfs. Du pingre bobo au généreux fauché, de la nymphomane exaltée à la cadre sup méprisante, du cultivateur de cannabis à l'éleveur de rats, de l'anar libertaire au facho de base, j'ai ainsi la chance de côtoyer des centaines d'individus uniques par leur façon de vivre, leurs opinions, leur profession et/ou leur expérience.
Extra ordinaires rencontres…

L’homme à la mine patibulaire qui m’ouvre la porte devient livide en voyant mon uniforme. Il recule de deux pas et se décompose. Je me présente, calendriers en main. Il reprend vie aussitôt et un large sourire illumine son visage, tandis qu’il pousse un ouf de soulagement :

— Ah !… Les pompiers !… Vous m’avez fait peur !… Je vous avais pris pour la police !… Entrez, je vous en prie !… Je vais vous en prendre un !

*

Alain est bien sympa, mais c’est la première et dernière fois que je fais les calendriers en sa compagnie : avec lui, notre rendement est insuffisant. Forcément ! Il est trop connu dans son quartier !

Bilan de sa soirée : une douzaine de calendriers placés, une dizaine de boissons anisées absorbées.

*

Drriiinnnng !

— Ta gueule poufiasse !

Je réponds poliment à travers la porte fermée :

— Excusez-moi monsieur, il doit y avoir erreur sur la personne : ce sont les sapeurs-pompiers qui présentent leur calendrier !

L’homme déverrouille précipitamment et se confond en excuses :

— Oh pardon !… Je suis désolé !… Je croyais que c’était ma femme !

*

La cadre dynamique me tend un billet et philosophe :

— Chacun son truc : vous, vous avez les calendriers, et les flics, ils ont les contraventions !

*

Bon. Pas la peine de sonner, même si j’entends du bruit derrière la porte. Je repasserai une autre fois. Il y a un temps pour tout, et ce n’est visiblement pas le moment de déranger.

Ce soir, je préfère laisser Ginette et Marcel terminer paisiblement leur

scène de ménage…

*

Drriiinnnng !

Aboiements rauques. Voix éraillée :

— J’ouvre pas, sinon vous allez vous faire bouffer !

*

La quadragénaire soixante-huitarde amène et plantureuse referme la porte, son calendrier à la main, non sans me souhaiter une bonne année.

S’est-elle rendu compte que, durant cinq minutes, elle a discuté avec un inconnu, avec pour unique vêtement un vieux chemisier à moitié déboutonné ?

*

De la pièce du fond, le père répond à mon coup de sonnette :

— J’arrive tout de suite !

Le fils de trois ans, curieux, se met sur la pointe des pieds, attrape la poignée de la porte d’entrée et ouvre en grand. Du bout du couloir, le doberman se précipite vers moi, gueule ouverte, avide d’en découdre. J’ai juste le temps de me précipiter dans le local du vide-ordures du palier et de refermer la porte sur sa truffe. Ses aboiements rocailleux résonnent dans tout l’immeuble. Son maître arrive et lance la traditionnelle phrase :

— Vous en faites pas, il est pas méchant !

*

Drriiinnnng !

— L’accès de l’immeuble est interdit aux représentants !

*

Le locataire me prend un calendrier, puis engage la conversation. Il recule d’un pas, me jauge afin de vérifier que nous avons bien la même corpulence et me demande :

— Est-ce que vous accepteriez de me prêter votre uniforme samedi

prochain ? Je suis invité à une soirée costumée et je n’ai pas encore trouvé de déguisement !

*

Ton inquiet :

— Mais ?… Si vous êtes là… Y’a plus personne pour venir s’il y a le feu chez moi ?

*

Drriiinnnng !

— Les pompiers ?… Désolée, j’peux pas ouvrir !… Mettez le calendrier dans ma boîte aux lettres, je passerai le payer à la caserne !

*

— Bonsoir madame ! Les sapeurs-pompiers qui vous…

La sexagénaire ne me laisse pas finir ma phrase. Hystérique, elle hurle à l’adresse de son mari :

— Raymond !… Les pompiers !… Vite !… Ramène-toi !… Y’a l’feu !… Au secours !… Au feu !… Au feu !…

*

La mamie me fait signe d’entrer, mais je reste sur le seuil à cause de l’énorme chien. Elle m’encourage :

— Ne vous en faites pas, il n’est pas méchant !

Je pénètre prudemment dans l’appartement. La retraitée part chercher de la monnaie. Le traître animal en profite pour me happer le bas du mollet droit, mais sans serrer les crocs. Si je bouge, il me broie la cheville. Il reste ainsi durant toute la conversation, malgré les injonctions de sa maîtresse, faussement en colère :

— Popeye ! Veux-tu laisser le monsieur tranquille !

Une fois la porte refermée, je nettoie la bave qui orne le bas de mon pantalon d’uniforme.

*

Drriiinnnng !

— Y’a personne !

*

Drriiinnnng !

Un bruit de pas se rapproche lentement. Trois minutes plus tard, on soulève l’œilleton pour m’observer. Je me présente. Deux autres minutes passent. Le verrou tourne enfin et la porte s’ouvre au ralenti. Un Martien hirsute aux yeux mi-clos tente de mettre de l’ordre dans sa tête, ce qui ne semble pas gagné d’avance :

— Ah ouais ?… Ouais !… Bon ben… J’vais vous en prendre un !… Bougez pas…

Le traîne-savate, cigarette en cône roulée au coin de la bouche, fait demi-tour à dix images seconde et va chercher son porte-monnaie. Un escargot le battrait à la course. J’attends patiemment. Mes yeux se promènent dans son appartement et tombent sur deux cagettes éclairées par des spots pleines de jeunes plants dans des pots en plastique.

Du cannabis.

*

La retraitée qui m’ouvre, méfiante, me demande ma carte officielle de sapeur-pompier. Mince ! Je l’ai oubliée !… Je lui suggère judicieusement :

— Vous n’avez qu’à appeler la caserne, me décrire et demander où se trouve le caporal Romain : ils sont au courant !

La mamie part téléphoner. J’attends sereinement. Mais Thierry, qui est stationnaire ce soir, est d’humeur badine. Elle revient deux minutes plus tard et me menace :

— Le monsieur que j’ai eu m’a dit qu’ils ne connaissent personne de ce nom et que vous êtes un imposteur ! Partez ou j’appelle la police ! C’est une honte !

*

Un enfant de cinq ans entrebâille la porte et m’annonce :

— Ma maman, elle est pas là !

— Mais elle ne t’a pas dit qu’il ne faut ouvrir à personne quand tu es tout seul ? Je pourrais être un voleur !

— Si, mais aux pompiers elle a dit que je pouvais.

— Mais comment savais-tu que c’était les pompiers ?

— Ben !… Tu me l’as dit quand t’as sonné et que je t’ai demandé c’est qui !

*

— On l’a déjà, votre calendrier, regardez !

— Ah, non ! Celui-là, c’est celui du facteur, madame ! Mais ce n’est pas grave ! Joyeux Noël et bonne année !

*

Drriiinnnng !

— Dégage, connard !

*

— Ah oui !… Les pompiers !… On est contents de vous voir, parce qu’on a eu besoin de vos services, cet été, pour mon fils !… Heureusement que vous êtes venus !

— C’est gentil, monsieur… Et comment va-t-il, maintenant, votre fils ?

— Ben, il est mort.

*

L’homme aux nombreux piercings qui m’ouvre la porte est coiffé à l’iroquoise et tatoué des pieds à la tête. Il tient une souris blanche dans la main.

— Ah ! Les pompiers ! OK !… Attendez !

Il remet le rongeur dans sa cage et va chercher de la monnaie. J’en profite pour observer, de loin, l’énorme boa qui dort dans le vivarium. L’original revient et surprend mon regard.

— Ah ! OK !… Vous vous intéressez aux reptiles ?… Justement !…

J’allais lui donner à manger… Vous voulez voir ?

— Euh… Non merci ! Je suis pressé !… Merci encore et bonne soirée, monsieur !

*

Drriiinnnng !

Voix d’adulte, tout bas :

— Dis que j’suis pas là !

Voix d’enfant, tout haut :

— J’suis toute seule, j’ai pas l’droit d’ouvrir !

*

Une femme en robe de chambre m’ouvre sa porte et me demande de patienter :

— Attendez, je reviens tout de suite !

Elle s’enfuit à pas menus, toute guillerette, et réapparaît cinq minutes plus tard, parfumée et en nuisette.

*

Depuis des années, la communauté asiatique de notre secteur ne prend jamais nos calendriers. Au cours de ces douze derniers mois, nous avons dû lui rendre de fiers services car ses membres semblent avoir reçu une consigne…

Désormais, leurs portes nous sont en effet miraculeusement et définitivement ouvertes.

*

Drriiinnnng !

— C’est qui ?

— Bonsoir monsieur ! Les sapeurs-pompiers qui pr…

— Ouais, c’est ça !… T’en as d’autres, des comme ça ?… Et toi, est-c’que t’as des poils au cul ?

*

Le bobo m’écoute poliment puis m’invite… à attendre quelques instants. Il referme la porte de son vaste appartement et me laisse sur le palier, dans le noir. Le quadra hautain réapparaît au bout de cinq longues minutes et me demande un calendrier. Il l’examine de la première à la dernière page, critiquant le contenu et me faisant des suggestions sur la pagination. Un coup de téléphone l’interrompt. Je patiente encore dix minutes. Mais cette fois, j’ai de la chance : il a laissé sa porte d’entrée ouverte.

De retour, il m’annonce solennellement sa décision mûrement réfléchie : il en prend un « pour me faire plaisir ». Harpagon repart chercher son porte-monnaie en peau d’oursin, lequel doit être bien caché car les minutes s’égrènent encore. Enfin, il revient, farfouille longtemps dans sa bourse et en sort victorieusement une piécette qu’il me tend d’un geste auguste. Elle ne couvre même pas le prix du papier.

Je refuse son obole et lui fais généreusement cadeau du calendrier.

*

Comme d’habitude, je dirai à la mamie du cinquième étage, prévenue de mon arrivée par la gardienne, que c’est beaucoup trop, que c’est le geste qui compte et qu’elle ferait mieux de garder l’argent pour gâter ses deux petits-enfants. Et comme d’habitude, elle me répondra que ça lui fait plaisir.

Que mon enveloppe est prête depuis longtemps, « là, vous voyez, sur le buffet, à côté de celle destinée au facteur ».

Que ça lui donne une occasion de parler un peu.

Que son défunt mari a fait la Brigade des sapeurs-pompiers de Paris.

Que son fils unique est sapeur-pompier volontaire en Ardèche, mais qu’elle le voit rarement.

Que maintenant, elle attend tranquillement la mort, sans la craindre ni l’espérer.

Et comme d’habitude, une fois la porte refermée, je verserai ma larme, pensant très fort à ma grand-mère adorée…

*

Drriiinnnng !

— Les pompiers ?… Vous pouvez pas r’passer demain ?… Parce que là, on est en train d’baiser !

*

Saletés de digicodes. Ils nous empêchent d’entrer !… Remarquez, c’est justement pour cette raison qu’on les a installés… Technique pour gagner du temps :

- Appuyer sur plusieurs sonnettes, cela multiplie les chances de tomber sur quelqu’un.
- Attendre un bref instant les questions simultanées des occupants dérangés : « C’est qui ? », « Qui c’est ? », « Oui ? »
- Répondre d’une voix neutre, ni trop féminine ni trop masculine, afin d’augmenter les chances de correspondre à LA personne attendue : « Salut ! C’est moi ! »
- Biiip !…
- Poussez la porte : elle est débloquée.

*

Cela fait des années que ce couple de retraités attachants m’accueille chaleureusement pour les calendriers. Le mari est très diminué. Il se déplace lentement, avec sa bouteille d’oxygène sur son chariot à roulettes et ses tuyaux dans les narines. La femme, toujours alerte, couve son amoureux des yeux comme au premier jour de leur rencontre, il y a plus de soixante ans.

Je sonne, tout heureux de parler une fois encore de tout et de rien avec eux, de partager quelques instants de leur sérénité, de les écouter philosopher sur la vie et ses priorités. Au bout d’un long moment, l’homme m’ouvre péniblement la porte. Seul.

Il pleure longuement dans mes bras.

*

Drriiinnnng !

— Ah ! Ah ! Les pompiers ! Pon pied pon œil !

*

Le nobliau, chevalière et gourmette en or, me dévisage d'un air méprisant de la tête aux pieds. Il écoute distraitement mon discours et me fait l'aumône de quelques sous en échange du traditionnel calendrier.

Puis il exige que je lui fournisse un reçu « pour la déduction d'impôts ».

*

Drriiinnnng !

— Vous pouvez repasser, s'il vous plaît ? Figurez-vous qu'on est mercredi, et je prends mon bain ! Je suis toute nue !

*

Le locataire ouvre, m'écoute et lance : « Pas bouger ! » au dogue allemand qui l'accompagne. Tandis qu'il part chercher son porte-monnaie, le bestiau au regard bovin m'observe. Puis il se dresse lentement sur ses pattes arrière, comme dans un film au ralenti, et pose celles de devant sur mes épaules. Sa gueule est à cinq centimètres du lobe charnu de mon oreille. Je respire son haleine fétide et vois ses crocs en gros plan, du coin de mon regard. Un filet de bave coule de sa langue pendante sur mon uniforme. Ses yeux semblent me dire : « Essaie un peu de bouger, ne serait-ce que d'un millimètre ! »

Aucune crainte de contrevenir à l'ordre muettement exprimé : je suis pétrifié. Le maître revient :

— Ah ! Vous, ça se voit ! Vous aimez les chiens !

*

Drriiinnnng !

— Marcel !… C'est les pompiers, pour les calendriers !… Qu'est-c'qu'on fait ?

— Ah !… Fait chier !… L'école, le facteur… Et puis quoi encore ?… Manqu'rait plus que les flics en vendent, maintenant !…

— Monsieur ?… J'suis vraiment désolée, on n'a pas de monnaie !

*

Le cadre sup qui m'a ouvert n'a visiblement pas envie de prendre un calendrier, ce qui est bien entendu son droit le plus strict. Mais il a du mal à assumer : il tourne autour du pot et me demande mi-figue mi-raisin si son nom va figurer sur une liste noire en cas de refus. Je ris de sa blague qui n'en est pas une et reste candide, attendant le « non » ferme et définitif. Qui a visiblement du mal à sortir. Ça y est, il a trouvé une excuse :

— Je suis sincèrement désolé. Je vous en aurais bien pris un, mais je n'ai pas de monnaie !

Je m'amuse à jouer au chat et à la souris :

— Ne vous en faites pas, j'en ai sur moi si vous voulez !

Mince ! Vite, un autre prétexte :

— Ah oui, mais j'ai promis à ma femme de ne pas casser de billet !

— Si vous préférez, on accepte les chèques !

Son cerveau carbure à toute vitesse. Eurêka !

— Vous n'avez vraiment pas de chance : je n'en ai plus ; je dois aller chercher un nouveau carnet à ma banque demain ! Et la carte bleue, vous prenez ?

Je déclare forfait :

— Ah, non monsieur, désolé !

Victoire ! Adoptant une mine d'enterrement, le Tartuffe, soulagé, conclut :

— Quel dommage !… Essayez de repasser un autre jour !

*

Drriiinnnng !

— Marcel ! Ça a sonné ! Va ouvrir !

— J'peux pas, j'suis en train d'chier !… T'as qu'à dire qu'on n'est pas là !

*

Drriiinnnng !

— Glissez-le sous la porte, j'ai pas le droit d'ouvrir !

*

Ginette et Marcel ont pris un calendrier mais ne sont pas d'accord sur la somme à donner. Le ton monte. Impossible de les raisonner : ils sont trop avinés. Ils referment la porte pour mieux échanger leurs arguments. Du palier, j'entends des noms d'oiseau, de la vaisselle et des coups qui fusent.

Je n'ose sonner à nouveau pour faire appel à leur générosité. De toute façon, ils m'ont déjà oublié.

*

Drriiinnnng !

— Merde !… C'est déjà lui !… Cache-toi dans la penderie !

*

Une maman m'ouvre, se retourne et s'écrie à l'adresse de son fils :

— Ah ! Tu vois ! Les voilà ! Ça t'apprendra !

Hurlements du petit de six ans qui file s'enfermer dans les toilettes.

Il y a cinq minutes, sa mère l'a prévenu que, s'il ne faisait pas ses devoirs, elle appellerait la police.

*

Drriiinnnng !

— Merde !… Fait chier !… C'est quoi encore ?…

La porte s'ouvre. Grand sourire :

— Ah !… Les pompiers !… Bienvenue, entrez donc !

*

Je sonne. Cavalcade à l'intérieur. Une trentenaire avenante ouvre la porte et, avant que j'aie eu le temps d'ouvrir la bouche, m'accueille d'un encourageant :

— Viens ici que je te viol…

Coupée dans son élan, elle rabat brusquement son peignoir en soie sur des dessous affriolants et s'excuse en rougissant :

— Oh pardon monsieur ! Je croyais que c'était mon mari !

*

Drriiinnnng !

— Encore vous !… Mais vous êtes déjà passé l’année dernière !

*

Je continue mon petit tour de la société française. Je suis déjà passé chez l’anarchiste et chez le trotskiste. Je sonne maintenant chez le fasciste. Rien n’a bougé depuis l’année dernière. L’ancien militaire a toujours sa collection d’armes accrochées aux murs : pistolet à un coup du XVIIIe siècle, dagues, baïonnettes, couteaux divers, poings américains, nunchaku. Mais aussi pistolet-mitrailleur, fusil d’assaut et grenades offensives. Tout cela, comme il me le dit avec un grand sourire à chaque fois que nous nous voyons : « Prêt à l’emploi, disponible immédiatement en cas de besoin ! »

*

Drriiinnnng !

Une femme, désolée :

— Je vous en aurais bien pris un, mais je ne suis que la baby-sitter !

Une voix d’enfant :

— Maman !… C’est qui ?

*

Drriiinnnng !

— Vous pouvez repasser ? Parce que ma fille, elle est pas là et elle voudrait vous voir !

*

La mère de famille aux traits tirés ouvre la porte, sa serviette de table à la main, me propose de partager le frugal dîner, puis me tend l’équivalent d’un dixième de son RSA en me priant de l’excuser :

— Je suis désolée, on peut pas vous donner plus, c’est pas la joie en ce moment !

Je refuse son argent et donne un calendrier à chacun de ses deux pitchouns…

*

Drriiinnnng !

— Chut !

— C’est qui ?

— J’sais pas, j’vois pas !…

Un œil apparaît derrière l’œilleton.

— Ah si !… C’est les flics !… Tais-toi, fais pas d’bruit !

*

La femme entrouvre la porte en laissant la chaîne, s’assure que je suis bien un pompier et crie à un inconnu, au fond de l’appartement :

— C’est bon, tu peux sortir, c’est pas les flics !

*

21 heures. Il fait nuit. Les ampoules des lampadaires de la cité sont cassées depuis belle lurette. Allez, plus que cinq calendriers à placer…

Un zonard, entouré d’une dizaine de jeunes qui, de prime abord, ne respirent pas l’honnêteté, m’alpague dans le hall de l’immeuble :

— Eh m’sieur vas-y ! Qu’est-ce tu fous ici ? T’as pas cent balles ?

— Ah non, les gars ! Désolé ! Je n’ai rien sur moi ! Bonne soirée quand même !

Je ne m’attarde pas et monte l’escalier en prenant un air innocent, une main dans ma poche afin d’étouffer le bruit des pièces de monnaie qui s’entrechoquent…

*

Étude sociologique (nous pénétrons dans l’intimité des gens) du cadre de vie :

— Nobliaux : musique classique, étagères en chêne massif remplies de livres reliés, Yorkshire.

— Bobos : canal plus, étagères Ikea pleines de livres de poche, chat siamois.

— Beaufs : TF1. Grand écran plasma. Éventuellement berger allemand,

rat ou boa.

PARTIE 7

LA FIN DE L’AVENTURE

Avril. J’apprends que je suis muté professionnellement au fin fond d’une belle province française. Je téléphone au centre de secours du village dans lequel je vais habiter à la prochaine rentrée scolaire car je souhaite naturellement intégrer la petite équipe de sapeurs-pompiers volontaires. À l’autre bout du fil, le chef de centre est ravi de m’accueillir. Jusqu’à ce que je lui donne mon grade. Je le sens alors embarrassé.

Juin**.** Toujours aucune nouvelle. Étrange. De passage dans le coin, je me rends chez l’officier. Tout gêné, ce dernier m’explique alors qu’il prend bientôt sa retraite. Que le maire a bien l’intention de le remplacer par un de ses employés municipaux afin d’avoir à nouveau les pompiers à sa botte. Et qu’il n’est pas question, vu l’esprit despotique de l’élu, qu’un étranger, parisien de surcroît, contrecarre son projet. C’est la raison pour laquelle le protégé du bourgmestre effectue actuellement un stage symbolique : il va bientôt miraculeusement se retrouver adjudant, comme moi. Je dois patienter : dans deux mois, rien ne s’opposera plus, ni à sa nomination en tant que chef de centre, ni, *de facto*, à mon inscription sur les registres.

Septembre. À l’état-major, le capitaine responsable du volontariat dans le département me confirme tout cela à mots couverts. Il ne veut pas d’une « seconde affaire ». En effet, le même problème s’est posé l’année précédente, et le gradé étranger nommé chef d’un petit centre de secours a dû faire face à l’hostilité ouverte du potentat local…

Quelques jours plus tard, j’intègre donc l’effectif sous les ordres d’un sous-officier gêné de commander quelqu’un de plus ancien que lui dans le grade, et bien plus expérimenté. Car je viens d’une caserne où les interventions étaient vingt fois plus nombreuses et plus variées qu’ici : six mille par an contre trois cents. La situation n’est facile ni pour lui, qui a les fesses entre deux chaises, ni pour moi.

Début octobre. J’ai repris le handball. Au club, j’arrose mon anniversaire. Un coéquipier, par ailleurs sapeur-pompier volontaire dans mon nouveau centre de secours, s’enfile un, puis deux verres d’alcool fort. Au copain qui lui en propose un troisième, il répond :

— Bon, OK mais c’est le dernier : je suis de garde !

Retour vingt ans en arrière. Partir ou ne pas partir sur un feu avec un tel équipage sous mes ordres ? *That is the question.*

Dans le quotidien régional, je lis toute une page consacrée au manque dramatique de sapeurs-pompiers volontaires dans le département.

Ma décision est prise.

J’arrête.

10. Entraînement des sapeurs-pompiers.
11. Véhicule de secours aux asphyxiés et blessés, l'ambulance des sapeurs-pompiers.
12. Partir en intervention.
13. Échelle pivotante semi-automatique.
14. Le fameux « pin-pon ».
15. Comme son nom l'indique, chef de l'engin (le plus gradé de l'équipage).
16. Salle de la caserne dédiée à la détente.
17. Accident sur la voie publique.
18. Service mobile d'urgence et de réanimation.
19. Cahier sur lequel sont consignés, entre autres, les horaires de départ et de retour des engins.
20. Sorte de grosse clé que chaque sapeur-pompier porte à son ceinturon et qui sert, entre autres, à serrer les raccords de tuyaux.
21. Centre hospitalier.
22. Direction départementale de l'équipement.
23. Moto-pompe remorquable, pompe mobile qui sert à aspirer et rejeter l'eau.
24. Échelle dont l'extrémité est formée de deux arcs recourbés terminés par une pointe.
25. Sous-officier responsable, durant les vingt-quatre heures de sa garde, de la bonne marche de la caserne.
26. Partie arrière du VSAB, dans laquelle se trouve le brancard.
27. Coincées.
28. Parcours d'obstacles qui reproduit les actions et les gestes opérationnels.
29. Énorme pétard.
30. Véhicule toutes utilités.
31. Endroit où sont garés tous les engins.
32. Véhicule de secours routier.
33. Longue perche terminée par un crochet.
34. Ballon auto-remplisseur à valve unidirectionnelle.
35. Camion citerne feux de forêt, engin à l'essieu surélevé, utilisé pour emprunter les chemins forestiers.
36. Chariot à deux roues et un axe autour duquel sont enroulés les tuyaux, amarré à l'arrière du FPT.
37. Outil ressemblant à un stylo, qui sert à briser sans effort les vitres des voitures.
38. La loi est dure, mais c'est la loi.
39. Pince monseigneur, outil dont ne se sépare jamais le chef d'agrès.
40. Les chiottettes sont évidemment des petites chiottes !
41. Ces ravissants séducteurs, euh non, Compagnie républicaine de sécurité.
42. Note de l'auteur : je connais personnellement une dizaine de pompiers qui sont morts avant soixante ans.
43. Appareil qui sert à mesurer les battements du cœur.

Épilogue

Près d'un quart de siècle à côtoyer la misère sociale et la souffrance humaine. À regarder la mort en face (on ne s'y habitue jamais) ; à sauver la vie (rarement) ; à *donner* la vie (deux fois, mes plus beaux souvenirs) ; à soulager la douleur et à réconforter (souvent, j'espère). Un lourd investissement, en temps notamment. D'où de nombreuses absences de la maison, au détriment de la vie de famille. Mais cette aventure humaine si riche et si intense m'a permis de construire ma vie d'homme. De mieux savourer mes propres moments de bonheur. De ne pas donner aux tracas quotidiens plus d'importance qu'ils n'en méritent : il y a tellement plus grave !

Merci.

Merci à tous ceux qui, à tort ou à raison, avec ou sans regrets, se sont confiés à moi dans des situations de détresse. Ce sont leur confiance et leur reconnaissance qui m'ont donné assez d'énergie pour rester pompier volontaire durant toutes ces années. C'est leur courage face à l'abomination qui m'a permis de traverser plus sereinement mes propres épreuves.

Merci aux collègues avec qui j'ai passé des moments inoubliables. Je ne sais pas s'il y a beaucoup de professions qui permettent de vivre si intensément. Où la solidarité, au-delà des inévitables accrochages humains, est aussi présente.

Merci à l'inventeur du four micro-ondes, grâce à qui j'ai pu maintes fois faire réchauffer mon plat froid au retour d'intervention.

Mais surtout, merci à ma petite femme chérie qu'il m'a bien fallu reléguer souvent au second plan à cause de mon engagement…

Sommaire

1. Introduction
2. Partie 1
3. 1
4. 2
5. 3
6. Partie 2
7. 1
8. 2
9. 3
10. 4
11. Partie 3
12. Partie 4
13. Partie 5
14. Partie 6
15. Partie 7
16. Épilogue

Landmarks

1. Cover

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library